



Emmanuelle
de Boysson

June

roman

CALMANN
LEVY

Emmanuelle de Boysson

June

Roman

**CALMANN
LÉVY**

DE LA MÊME AUTRICE

AUX ÉDITIONS CALMANN-LÉVY

Je ne vis que pour toi, 2020.

AUX ÉDITIONS HÉLOÏSE D'ORMESSON

Que tout soit à la joie, 2019.

Les Années Solex, 2017.

AUX ÉDITIONS RABELAIS

Balzac amoureux, 2016.

AUX ÉDITIONS FLAMMARION

Le Bonheur en prime, 2014.

Oublier Marquise, 2013. *J'ai Lu*, 2014.

La Revanche de Blanche, 2012. *J'ai Lu*, 2013.

Le Salon d'Émilie, 2011. *J'ai Lu*, 2012.

AUX ÉDITIONS DU ROCHER

Nous, les bons vivants. Ras le bol des rabat-joie, avec Claude-Henry du Bord, 2010.

Ami amie pour la vie. L'amitié homme-femme, une nouvelle valeur sûre, avec Claude-Henry du Bord, 2009.

AUX ÉDITIONS J.-C. LATTÈS

Les Nouvelles Provinciales, 2008. *J'ai Lu*, 2010.

Les Grandes Bourgeoises, 2006. *Pocket*, 2007.

AUX ÉDITIONS DES PRESSES DE LA RENAISSANCE

L'Amazone de la foi, 2005.

Le Secret des couples qui durent, 2005. J'ai Lu, 2008.

Le Secret de ma mère, 2003.

Georges Izard, avocat de la liberté, 2003.

AUX ÉDITIONS ALBIN MICHEL

Le Cardinal et l'Hindouiste, 1999. Petite Renaissance, 2008.

OceanofPDF.com

Pour Rose et Balthus

OceanofPDF.com

Je m'assieds à côté d'elle et elle parle – un déluge de paroles. Accents farouches et maladifs, d'hystérie, de perversion, de lèpre. Je n'entends pas un mot, parce qu'elle est belle, et que je l'aime, et maintenant je suis heureux et prêt à mourir.

Henry MILLER, *Tropique du Cancer*

Si l'un de nous deux doit faire un sacrifice, c'est moi. Franchement, ce n'est pas un sacrifice que je fais. Ma seule raison de vivre, c'est de te voir faire ce que tu as envie de faire. Tu peux avoir confiance en moi, je sais ce qui vaut mieux pour toi. Lorsque nous serons en Europe, il en ira autrement. Là-bas, tu t'épanouiras, je le sais.

Henry MILLER, *Nexus*

OceanofPDF.com

La nuit tombe sur le désert. Les ombres s'allongent. La ville au loin vacille et palpite encore. Des cow-boys galopent sur des chevaux blancs dans les bourrasques qui rugissent, soulevant la poussière et les toits des cabanes, ces *ghost houses* où l'on entend encore siffler les balles des chercheurs d'or. Les cavaliers approchent, à cru sur leur monture où crame un steak saignant. Là-bas, une jeep zigzague entre les canyons, à la recherche d'une âme qui vive. Annette et James, son mari, sont peut-être à bord, venus lui voler ses malles, pleines de lettres et de manuscrits d'Henry.

Depuis deux ans, June vit dans le ranch de son frère, Peter. Lui qui n'a jamais rien fichu, lui qu'elle a entretenu pendant des années comme le reste de sa famille, élève à présent des chevaux et organise des balades pour les rares touristes qui visitent ce coin perdu d'Arizona, où ne poussent que des cactus et quelques arbres aux doigts décharnés. Elle n'a plus la force de se lever tant sa hanche la fait souffrir. Les douleurs se ravivent, séquelles de multiples fractures. C'était à l'hôpital psychiatrique de Pilgrim State. Sous l'effet d'un électrochoc, elle s'était brisé les os en tombant de la table d'opération. Une chute aux origines lointaines, un malheur dont elle espère être enfin libérée.

Les chevaux hennissent. Sa main cherche à tâtons sur la table de chevet l'exemplaire de *Sexus* qu'Henry lui a dédié. Elle tourne les pages jaunies et retrouve cette phrase qui toujours lui fait monter les larmes aux yeux : « Je l'aime cœur et âme. Elle est tout pour moi. » Ne plus relire *La Crucifixion en rose*. Elle n'est ni Mara ni Mona, l'ange noir d'Henry, celle qui lui a offert l'enfer et le paradis, ni Julia ou Judith, les pseudos d'actrice qu'elle se donnait lorsqu'elle jouait Schnitzler ou Strindberg à Broadway, ni Juliet Edith Smerdt, ce nom de naissance qu'elle a renié afin que personne ne sache qu'elle était juive, encore moins Mme Miller ou Mme Corbett. Elle restera June Mansfield, parce qu'elle l'a choisi, en hommage à Katherine Mansfield, dont elle aimait la poésie.

La jeep a disparu. Était-ce celle d'Annette et de James ? Ils lui ont écrit qu'ils arriveraient aujourd'hui. Sans doute se sont-ils perdus. Sur les conseils d'Henry, ils lui ont rendu visite à l'hôpital psychiatrique où Peter l'a fait enfermer, lorsqu'elle a balancé sa télé par la fenêtre et écrasé un chien. Annette a tout lu d'Henry, c'est l'une de ses vieilles amies. Déjà, à l'époque, elle voulait récupérer ses papiers, des textes qui, paraît-il, seraient d'un intérêt majeur. June a prétendu que tout avait été perdu lors d'une inondation. Annette ne l'a pas crue. Henry a dû la prévenir qu'elle avait tendance à dissimuler les choses, à les travestir, à se métamorphoser. Dieu sait si ses mensonges ont été ses alliés, ses sauveurs, elle qui se les fabriquait sans scrupule, pour survivre, telle une enfant qui a besoin de protéger son monde imaginaire. Dieu sait si Henry a tenté de percer son mystère, jonglant avec le vrai et le faux. June, son obsession, son fantasme, un personnage de roman. Une vie pleine de blancs à remplir ou à laisser intacts, qu'importe, l'écrivain est un mystificateur.

Les deux malles au pied du lit, ils ne les auront pas. June a tout prévu. La paire de jumelles pour les guetter, le fusil de Peter sur le bord de la fenêtre pour leur tirer dessus. Son ultime vengeance, son bras d'honneur. Si seulement elle avait su écrire, elle aussi ! Elle aurait donné sa version des faits, depuis sa rencontre avec Henry dans un dancing de New York, en 1923, jusqu'à l'implosion du trio sulfureux qu'ils ont formé avec Anaïs Nin. June aurait raconté la misère, la bohème, les voyages et la grande saison de la nuit. Elle serait revenue sur le moment où elle a convaincu Henry d'arrêter ce travail absurde à la compagnie des télégraphes, se sacrifiant afin qu'il se consacre à l'écriture, alors qu'il n'écrivait pas une ligne, et celui où elle l'a poussé à partir à Paris, cette Ville Lumière dont elle était tombée amoureuse. Elle tente d'attraper au vol les images qui passent comme des nuages, lorsque, dans la pièce d'à côté, Peter se met à gratter sur sa guitare un air de Sidney Bechet, celui qui résonnait ce soir d'été, au dancing Amarillo de Broadway, sur la 46^e, à Times Square, ce quartier de fête perpétuelle où la vie des théâtres se concentre sur une seule rue.

Elle a vingt et un ans. Elle tourbillonne, swingue, se déhanche sur le rythme endiablé d'un *hot jazz*, se fichant des couples qui gesticulent sur la piste et des types dégoulinants de sueur qui se frottent à elle, le temps d'un *slow*, pour quelques *cents*. Que ce soit du *black bottom* ou du *lindy hop*, elle

se laisse porter par la musique, pour oublier ce qu'elle fait là et se brûler les ailes. Il y a foule à l'Amarillo, qu'on appelle aussi le Wilson's Dancing, immense salle où elle se rend plutôt en fin de semaine, depuis quatre ou cinq ans. Entraîneuse, elle avait rêvé mieux, ne serait-ce que de décrocher un petit rôle au théâtre, pourquoi pas dans une comédie musicale ? Pas le choix. Sans elle, ses parents et ses frères dépériraient.

La musique s'arrête. Elle essuie son front du revers de la main. Du boulevard retentissent les sirènes angoissantes des voitures de police et des ambulances. Sous son tailleur de velours bleu nuit, June est nue. Si belle que les hommes et les femmes se retournent sur son passage. Un basané aux cheveux gras lui tend le ticket qui donne droit à une danse. Vingt-cinq cents, pas cher payé. Alors qu'il l'embarque dans un tango commandé aux musiciens, elle espère qu'il n'essaiera pas de la tripoter dans un coin. Ici, ils sont nombreux, les veufs et les célibataires sur le tard qui paient pour avoir l'illusion de rajeunir au bras d'une de ces *taxi dancers* capables de les regarder autrement, de les flatter. Il y a des Portoricains, des Chinois, des Juifs, des Européens, des riches et des fauchés. June est leur reine.

Un piano mécanique s'époumone. Une grappe de filles jacassent dans la fumée du tabac brun. Tandis que le basané lui serine des compliments, le regard de June se pose sur un homme dont les yeux noirs percent l'obscurité derrière des lunettes en écaille. Il est mince, la trentaine, le crâne à peine dégarni. Une cigarette se balance entre ses dents laiteuses. Plus grand qu'elle, il lui sourit, un sourire extatique qui la trouble. Il a l'air d'avoir peur qu'elle passe son chemin, suspendu à ses gestes, subjugué par sa grâce. Elle finit par s'avancer vers lui, souple et aérienne, le port du cou altier, le visage d'une blancheur de craie aux joues rondes et enfantines qu'illuminent des yeux verts d'un éclat hypnotique. Elle est coiffée à la garçonne, les cheveux blond blé tirés, une raie de côté. Au moment où elle s'approche de lui, où ses lèvres s'entrouvrent, il baisse la tête, comme s'il voulait s'excuser de la déranger, craignant de la décevoir. Il tremble tellement, tétanisé, presque électrisé, qu'elle se demande s'il n'est pas drogué.

— C'est la première fois que tu viens ici ? lance-t-elle.

Il se redresse, sidéré qu'elle l'ait élu, et lui dit que, jusqu'à présent, il n'avait pas osé entrer ici, mais qu'il s'assied souvent sur les marches du théâtre d'en face pour contempler le dancing et la guirlande de lanternes rouges, allumées même dans la journée.

— Tout à l’heure, je me sentais frais et dispos et j’ai sauté le pas. J’ai bien fait ! Je ne m’attendais pas à tomber sur une fille aussi canon que toi !

Étonnée qu’il soit soudain si gai, June se laisse attendrir par ce quelque chose de féminin et de sensuel qui émane de lui.

— Tu veux danser ? dit-elle en tirant nerveusement sur sa cigarette.

— Je danse comme un pied et je n’ai pas pris de ticket.

— Je t’invite. Je vais t’apprendre le *lindy hop*. Tu te laisseras guider.

Sans attendre sa réponse, elle prend son bras et l’attire sur la piste où elle tournoie, amusée de le voir gigoter comme un pantin. Alors que les musiciens jouent du blues, il l’enlace et lui glisse à l’oreille :

— Tu es irrésistible. Si j’avais du pognon, je te réserverais toutes les rumbas de la soirée. Je paierais même une fortune pour que tu quittes cet endroit pourri.

— Dommage, j’ai toujours rêvé de rencontrer un millionnaire !

— Je le suis presque ! Je suis le roi de l’emprunt. Il paraît que j’inspire confiance !

La tête au creux de son cou, June s’enivre de son parfum ambré, de sa voix rauque. La sienne est grave, vibrante et profonde, une voix ensorcelante.

— Tu n’aimerais pas faire autre chose ? reprend-il, la serrant contre lui.

— Faut bien que je gagne ma croûte ! Si j’en avais les moyens et le talent, je monteraï sur les planches. J’adorerais jouer *Mademoiselle Julie*, de Strindberg. Je suis l’ange de la tentation ! clame-t-elle, en ouvrant les bras, telle une mouette prête à s’envoler.

— Henriette finit mal. Fais attention !

— Tu connais ?

— Je suis plus cultivé que j’en ai l’air !

— Tu as lu Dostoïevski ? Moi, j’en suis folle.

Henry esquisse une révérence.

— Je me prosterne à vos pieds, fille du ciel, ange égaré ! Si j’ai lu Dostoïevski ? Il est mon dieu. Je l’ai découvert dans le métro, à seize ans. Je me suis mis à lire *Le Joueur*, j’étais en transe et j’ai raté dix stations. Depuis, j’ai dévoré tous ses livres. Un vrai possédé !

— Dis donc, ça me change des autres types. Ils sont tellement ignares !

À l’instant où Henry tente de l’embrasser, Florie la tire par la manche. Une fille bien en chair, Florie, les seins accueillants, le cœur sur la main,

chez qui June se réfugie les nuits où son amie ne fait pas monter de clients dans son deux-pièces.

— On t’attend, insiste-t-elle, la pressant de la suivre.

— Tu ne veux pas plutôt qu’on aille prendre un verre ? On a à peine eu le temps de causer, se plaint Henry, aussi triste que s’il la perdait à jamais.

— Désolée, j’ai des obligations, jette June.

Elle lui échappe pour se faufiler jusqu’au bout de la piste. Là-bas, un moustachu cravaté l’attend pour une valse – tout ce qu’elle déteste – payée trois fois son prix. Raide comme un passe-lacet, il la fait pivoter par saccades, lui imposant son tempo. Dès qu’elle s’en libère, elle part à la recherche d’Henry. Il a disparu parmi la foule, et la salle ressemble à un carnaval de fantômes grimaçants.

Dans le métro qui la ramène vers le Bronx, elle regrette de lui avoir faussé compagnie si vite. Elle a aimé son œil rieur, sa fougue, son esprit, sa douceur aussi. Il semble croquer la vie. En même temps, elle a l’intuition qu’il est sacrément à la dérive et qu’elle pourrait lui redonner espoir, sans s’avouer qu’elle n’attend qu’une chose : être elle-même arrachée à la mélancolie qui l’envahit ces derniers temps, cette intruse qui débarque à l’improviste. Seul l’amour pourrait lui faire barrage. Un homme qui lui ouvrirait un nouveau monde, avec qui elle partagerait sa passion pour la littérature et le théâtre ; celui dont elle a toujours rêvé, celui qu’elle aimerait à la folie, à l’opposé de l’ancien boxeur avec qui elle a eu une aventure sans lendemain, il y a peu, un gars lourd et brutal, un pois chiche dans la tête. Henry serait-il celui-là ? Quoi qu’il en soit, un type qui aime Dostoïevski ne peut pas être mauvais.

Au bout de la ligne, elle descend à Locust Point, la station la plus proche de la bâtisse en brique de ses parents, là où elle s’était juré de ne plus jamais remettre les pieds le jour où elle avait abandonné le lycée et claqué la porte de la maison, à l’âge de seize ans, après une violente dispute avec sa mère. Entre les deux femmes, les choses s’étaient dégradées. Frances n’a jamais été tendre. June se souvient qu’enfant, elle la repoussait lorsqu’elle se fourrait dans ses jupes. Jamais un baiser ou un compliment, plutôt des leçons de morale. Après la naissance du petit dernier, sa mère s’était laissée aller. De plus en plus épaisse, les joues couperosées, portée sur la boisson, cette femme d’origine hongroise, élevée à la dure, avait envié l’affection que son mari portait à sa fille, et n’avait cessé de le rabrouer.

À l'adolescence, June avait décrété qu'elle ne l'appellerait plus maman mais Frances. Elle deviendrait sa belle-mère, sa voisine, sa tante, tout sauf sa mère. La vraie serait une bohémienne qui aurait eu une aventure illégitime avec son père, une histoire à laquelle elle a fini par croire.

Le jour où elle avait quitté sa famille, June n'avait pas un penny, pas de toit non plus. Elle s'était présentée au propriétaire d'un cinéma devant lequel une annonce proposait une place de caissière. L'homme l'avait prise sous son aile, une sale affaire qu'elle préfère oublier, pour ne garder que le souvenir de ces premiers temps au dancing, de ses nuits dans des hôtels crasseux, enfin libre. Au bout de deux ans, un soir où elle ne savait pas où loger, elle était retournée vivre chez ses parents. Son père, Wilhelm, avait perdu l'usage d'une jambe en tombant d'un échafaudage sur un chantier. Ses frères ressemblaient à des mendiants, Frances buvait sec. Il fallait bien leur venir en aide et permettre à son père d'être soigné. C'est elle qui paie le loyer. Elle le fait pour lui, rien que pour lui. Pas pour ses frères, Peter, John et Samuel, quinze, seize et dix-huit ans, des fainéants. Encore moins pour sa mère.

Dans les ruelles obscures de ce quartier misérable, elle marche vite, évitant les chats faméliques qui rôdent à la recherche de quelques restes. Il y a de la lumière à l'étage de la bâtisse rouge. Frances doit écouter son phonographe sur le lit. June espère passer un moment avec son père. Une ampoule jaunasse éclaire la pièce où Wilhelm est installé dans son fauteuil en cuir élimé. Il tente en vain de se lever à l'aide de sa canne. Elle l'aime tant, son *dad*, ce grand malade, si faible, si bon. S'il n'était pas là, elle les laisserait tous tomber. Comme chaque samedi, les garçons vadrouillent et se saoulent la gueule. June l'embrasse et il lui demande d'où elle vient. Elle lui fait croire qu'elle sort du théâtre où elle tient un second rôle dans *Derrière l'horizon*, une pièce d'Eugene O'Neill dont elle a vu l'affiche à Broadway. Pour rien au monde elle ne lui avouerait qu'elle travaille dans un dancing. Cela lui ferait trop de peine. Seule sa mère l'a appris par un voisin, et June lui a interdit d'en parler à Wilhelm. Elle monte chercher un chandail dans sa chambre où elle dort le moins souvent possible. Sur son lit, un ours en peluche auquel il manque une oreille, quelques livres dont *Oliver Twist* de Charles Dickens, des bas de coton, des bijoux en toc. Devant le miroir piqueté, héritage de sa grand-mère, son visage lui paraît plus jeune, plus apaisé qu'elle ne le croyait, elle qui se sent si fatiguée. Ses grands yeux émeraude étincellent, sa chevelure reluit. Est-ce parce que Henry m'a dit

que j'étais belle, que j'aimerais faire l'amour avec lui ? songe-t-elle, décidée à emprunter *Le Joueur* à la bibliothèque. Elle s'apprête à descendre au salon quand Frances apparaît au bout du couloir. En chemise de nuit, des bigoudis sur la tête, elle la toise :

— Qu'est-ce que tu fais là, à cette heure-ci, maquillée comme une voiture volée ? Je parie que tu reviens du dancing.

— Tais-toi ! murmure June en la foudroyant du regard. Si jamais papa l'apprend, je te tue !

Frances se glace. Sa bouche se tord.

— Pauvre fille ! Tu ferais mieux de lui dire la vérité. Tes mensonges vont se retourner contre toi. Tout le monde finira par savoir que tu es une traînée. Tu seras la risée du quartier ! Tu ne crois pas que j'ai assez souffert ! Quand je pense que tu t'es inventé une autre mère ! Tu n'as pas honte ?

— Et alors ? J'en ai bien le droit ! Cette mère-là serait sûrement plus chaleureuse que toi, moins pinailleuse, moins bornée !

— Tu me fais beaucoup de peine, pleurniche Frances qui retire ses bigoudis.

June lève les yeux au ciel et s'empresse de rejoindre son père à qui elle remet le peu qu'elle a gagné, lui faisant promettre de ne rien donner à ses frères.

— Ma chérie, il faut que je t'avoue quelque chose, marmonne-t-il. Je n'ai pas réglé la facture d'électricité depuis six mois. Un agent menace de nous la couper. Tu crois que tu pourrais trouver cinquante dollars ?

June se fige. Elle ne voit pas comment dénicher une telle somme. À moins de s'adresser à un de ses admirateurs, mais lequel ? Après avoir sermonné Wilhelm, elle l'assure qu'elle fera son possible et se sauve, le ventre noué, avec l'intention de passer la nuit chez son amie Florie qui, elle l'espère, l'aidera à trouver une solution. En route, elle se rappelle qu'Henry lui a parlé de son art de l'emprunt. Reviendra-t-il au dancing ? Pas la peine de lui demander un coup de main : il ne peut même pas se payer une danse.

Dans son appartement sous les toits, au sixième étage sans ascenseur d'un immeuble délabré, Florie feuillette des revues de mode.

— Salut June ! Pourquoi es-tu partie si vite du dancing ? Henry était paniqué. Il t'a cherchée partout. Il t'a imaginée en train de faire l'amour avec un catcheur ou de fuir à travers champs, poursuivie par un forcené. Il a l'air fou de toi.

— Ah bon ! J'ai cru qu'il s'était volatilisé. Pour l'instant, j'ai une sacrée tuile qui me tombe sur la tête.

— T'as besoin de pèze, devine Florie.

— C'est pour mon père, un vrai gosse. Il m'a caché qu'il ne payait pas ses charges. Je n'en peux plus, j'ai envie de tout lâcher, ils sont tous à mes basques !

— Arrête de t'en occuper, tu vas y laisser ta santé.

— Je ne peux pas abandonner papa, soupire June en se débarbouillant.

Allongée sur un matelas, elle regarde la lune lui sourire à travers la lucarne. Dans un demi-sommeil, elle se revoit à Czernowitz, au nord de la Roumanie, là où elle est née, où elle a vécu jusqu'à ce que ses parents s'installent à Vienne, en Autriche. Elle entend encore son père lui raconter des histoires en yiddish. Elle sent l'odeur de l'encens qui lui tournait la tête durant les offices à la synagogue. En 1907, Wilhelm est parti aux États-Unis. L'année suivante, Frances l'a suivi avec les quatre enfants. June avait six ans. Elle n'a jamais oublié l'humiliation qu'ils ont subie en arrivant sur le sol américain : les gardes qui triaient les immigrés, les Juifs mis de côté et, plus tard, les larmes de son père lorsque le patron du chantier où il travaillait l'a traité de « sale youpin ». Depuis, il a décidé de ne plus dire qu'il est juif. June a préféré renier le nom de Smerdt pour Mansfield, *man's field*, la « terre de l'homme », à l'image de l'Amérique, son nouveau pays.

Alors que June se démène toujours pour trouver les cinquante dollars dont son père a besoin, Florie lui apprend qu'Henry Miller est revenu à l'Amarillo, et qu'il a laissé plusieurs lettres à l'accueil.

— Je les ai rangées avec tes affaires. Figure-toi que je me suis renseignée. Il est marié et père d'une petite fille, ajoute-t-elle en passant.

— Alors il n'est pas pour moi ! tranche June, qui se précipite vers la loge des entraîneuses et découvre cinq enveloppes dans son casier.

Des lettres enflammées : Henry se désespère, prêt à tenir un siège jusqu'à ce qu'elle capitule. Sur un banc du vestiaire, June les lit, les relit, séduite par le style direct et vivant, cette manière de parler de sa désolation, de la croix de fer qu'il porte, de lui demander sur quel fauteuil elle s'assoit, son peigne favori, son parfum, la couleur de son vernis à ongles. Il lui raconte aussi avec drôlerie, jurons et mots d'argot son rendez-vous chez l'oculiste pour finir par lui avouer qu'il a suffi d'une danse pour qu'il l'aime déjà à en mourir. Au moment où elle replie soigneusement les lettres, le patron du dancing rapplique :

— June, c'est pas la poste ici ! Faites envoyer votre courrier chez vous !

Elle se tasse sur le banc, replie soigneusement les lettres. Avant de gagner la piste, elle remet à l'hôtesse d'accueil une carte à l'intention d'Henry, dans laquelle elle lui donne rendez-vous à Times Square, devant le drugstore, le lendemain à minuit, en le priant de cesser de lui écrire à l'Amarillo.

Lorsqu'elle parvient tout essoufflée devant le magasin, il est déjà là, adossé nonchalamment à la vitrine, clope au bec, casquette vissée sur le crâne. Elle l'embrasse sur les deux joues et, pour fêter leur première soirée ensemble, il lui propose d'aller au Mandarin, un bar à musique de Chinatown où l'on peut dîner. Ils prennent un taxi et il la dévore des yeux. Dans ce bistrot enfumé, aux murs couverts de photos de clients et de

trophées, des musiciens jouent du jazz, on complote, on fait des affaires, on drague. Henry commande le meilleur vin blanc qu'on sert ici dans des tasses à thé, ruse de la Prohibition. June le laisse choisir toutes sortes de plats aux noms biscornus, se moque du basané qui valse en suant à grosses gouttes, du moustachu qui rue tel un vieux canasson, des gâteaux, des maniaques, des forcenés de la gambille de l'Amarillo. Encouragée par le rire d'Henry, elle laisse venir ce qui lui passe par la tête. Elle aime jongler avec les mots, se perdre pour mieux rebondir, avec ce plaisir enfantin de broder des histoires à dormir debout. De sa voix basse, elle raconte celle d'une somnambule qui chante en traversant la rue, d'un chat à trois pattes ou d'une petite fille retrouvée au fin fond de la Russie, parmi une meute de loups, puis elle parle d'alligators, de chaloupes, de la Grande Ourse, de miracles, de nuits blanches, d'icebergs, de crèmes et de vernis, et plus elle parle, plus Henry paraît magnétisé par cette conteuse extravagante. Ils trinquent, ils rient, se prennent la main, blaguent, se découvrent, intrigués et aimantés l'un par l'autre. Les plats épicés lui brûlent la langue. Elle est un peu pompette et se demande comment il peut l'inviter dans un endroit pareil alors qu'il se dit fauché. D'un ton désinvolte, Henry lui apprend qu'il est responsable du personnel d'un des bureaux new-yorkais de la compagnie des télégraphes, la Western Union.

— Sur le papier, je suis chargé d'engager ou de congédier des télégraphistes, pour les envoyer sillonner les rues de la ville. En réalité, je ne fais qu'embaucher à la pelle. Il y a tellement de chômeurs ! Je me suis fait des tas de copains.

June est perplexe. Elle en déduit qu'il doit sûrement vivre au-dessus de ses moyens, sans oser pour autant lui avouer qu'elle a besoin d'argent. Pour ne pas tout gâcher. Par pudeur, aussi.

— Tu viens d'où ? dit-elle.

— Je suis né dans la rue ! À Brooklyn, 14^e District.

Lorsqu'il évoque le quartier paradisiaque de son enfance, peuplé de voyous, d'astrologues, de musiciens, de poètes en herbe, du coiffeur polonais qui lui tailladait les cheveux ou du blanchisseur chinois qui lui tirait les oreilles, l'imagination de June s'emballe.

— Tout était fête et spectacle, jusqu'à ce que mes parents déménagent à l'arrivée d'exilés juifs en masse, ajoute-t-il. L'écriture m'a sauvé.

À ces mots, June se dit qu'il vaut mieux ne pas lui avouer qu'elle est juive, de crainte qu'il lui fasse une réflexion déplacée. Elle n'en revient pas

qu'il écrive, lui demande s'il le fait depuis longtemps.

— Tout a commencé à six ans. Je lisais déjà les contes d'Andersen à mon grand-père. Vers l'âge de treize ans, quand je gardais la boutique de tailleur de mon père pendant qu'il était au bistrot à se saouler la gueule, je m'ennuyais tellement que j'ai été pris d'une boulimie de lecture. Nietzsche m'a subjugué et m'a donné le goût de la liberté et de la pensée. J'ai même pondu un essai sur lui. C'est là que je me suis dit : Je serai écrivain ou je crèverai de faim. Depuis, je n'arrête pas. Tout m'inspire. Même mon job qui m'a donné l'idée de raconter l'histoire de douze télégraphistes. Je l'ai appelée : *Clipped Wings*. Je te la montrerai, si tu en as envie.

June écarquille les yeux. Il est celui qu'elle attendait, le futur Dostoïevski. Elle l'imagine passant des nuits à taper à la machine dans la fumée, entouré de ses personnages, mâcher des répliques, noter au vol une idée, griffonner avec rage et se dresser, foudroyé par l'inspiration. Quand les musiciens entonnent un air des Roaring Twenties, elle s'enfièvre et ne peut s'empêcher de virevolter. Il va vers elle, l'enlève, et ils brûlent, flottent, chaloupent, jusqu'à ce qu'il l'embrasse. Leur premier baiser. Le goût de sa langue, ces frissons, elle ne les a jamais oubliés.

L'aube se lève lorsqu'ils décident de rentrer. Devant l'addition, plutôt salée, Henry blêmit. Il n'a pas un sou en poche, plus de chéquier non plus. Son modeste salaire du mois est parti en fumée. Le voilà qui file vers la cabine téléphonique du restaurant dont il revient radieux :

— J'ai appelé le chef du service de nuit de la Western Union. On se connaît bien. Il m'envoie un type avec du blé. Je lui ai dit que je le rembourserai demain. Depuis le temps que j'emprunte du fric, j'ai étudié le profil du parfait prêteur. C'est plutôt quelqu'un d'ordinaire, sans fortune. Il attend en échange de la reconnaissance, une certaine bonté. Tu vois, tout repose sur un pacte où chacun est gagnant ! dit-il dans un grand éclat de rire.

Une demi-heure plus tard, le type en question arrive au Mandarin. Henry lui tape sur l'épaule.

— Merci, mon vieux !

Cet homme est un magicien, se dit June, bluffée par son audace, et sensible à son élégance quand il laisse un généreux pourboire au serveur, à la fille du vestiaire, au portier, et qu'il donne même un dollar au clochard du coin. Il tient à la ramener jusque chez elle. À peine sont-ils dans un taxi

qu'elle se jette sur lui et ils font l'amour sur la banquette arrière, se fichant de la voiture de police qui les double, des arrêts aux feux rouges et des quartiers qui défilent. Elle jouit, elle n'en peut plus de jouir, orgasme après orgasme, le rendant fou de désir, jusqu'à ce qu'ils n'en puissent plus et qu'elle sorte de son sac un miroir pour se repoudrer. Par la vitre arrière, elle aperçoit une voiture jaune. À l'intérieur, un homme au chapeau de feutre beige, lunettes noires.

— On nous suit ! s'écrie-t-elle, affolée, ordonnant au chauffeur du taxi de foncer, de virer à gauche, de bifurquer à droite.

Le brave homme fait ce qu'il peut. June insiste, prétend qu'on veut les liquider. Henry tente de la calmer.

— Tu ne peux pas savoir. C'est affreux, répète-t-elle.

Dès qu'elle constate que l'auto a disparu, elle respire. Après cette embardée, le taxi dépose d'abord Henry à Brooklyn. Devant son immeuble, June se réfugie dans ses bras.

— Tu devrais écrire un roman. Je suis sûre qu'il serait génial, souffle-t-elle.

Henry se fige, comme si ces mots étaient une révélation, puis il l'étreint de toutes ses forces, le désir monte, elle s'embrase :

— Je sens que je vais aimer l'homme le plus étrange du monde. Tu es si doux que tu me fais peur. Serre-moi très fort... et crois en moi, toujours... Avec toi, je me sens presque avec un dieu¹.

Dans sa petite chambre qui jouxte celle de son frère Peter chez ses parents, June a du mal à s'endormir. Pour la première fois, elle a la certitude qu'elle vient de rencontrer un être exceptionnel. Sous la lumière vacillante de sa lampe de chevet, elle relit à voix haute les lettres qu'Henry lui a laissées au dancing. Se gargarise de sa musique, de son humour, de son franc-parler, presque intimidée par ces phrases pleines de feu, de force, de beauté, celles d'un écrivain.

Qu'il se soit endetté à cause de leur dîner la tracasse. Elle espère qu'il trouvera un moyen de rembourser une telle somme demain, plus préoccupée par lui que par la demande expresse de son père. June ne peut pas s'empêcher de se sentir responsable de ses proches, pour plaire ou peut-être pour combler un vide. Elle a grandi ainsi, elle est l'aînée. Très tôt elle a dû apprendre à veiller sur les siens. Bizarrement, qu'Henry soit fauché finit par la rassurer : il aura besoin d'elle.

Comme prévu, elle l'appelle en fin de matinée et lui suggère de trouver elle-même l'argent qu'il a emprunté la veille. Il refuse net :

— Le fric qu'on n'a pas est fait pour être dépensé. Je t'invite au restaurant.

June préfère aller à la plage de Long Island, déjà consciente qu'elle mènera la danse. Au cours de leur conversation, elle lui propose de lui présenter des écrivains alors qu'elle n'en connaît aucun. Nichés au creux d'une dune, ils s'enivrent l'un de l'autre, et Henry lui confie que sa petite phrase de l'autre jour lui trotte dans la tête.

— Elle m'a plongé dans des abîmes de doute. Écrire est le but de ma vie. J'y pense tout le temps. Ça me travaille, j'infuse, je fais des gammes, mais j'ai la trouille de me jeter à la baille.

— Je ferai tout pour que tu y arrives, s'emballe-t-elle. Maintenant, embrasse-moi.

Un soir, alors qu'elle se prépare dans sa chambre à partir au dancing, son père lui crie de descendre. Un huissier vient de passer. Il lui a remis une lettre recommandée. Si rien n'est réglé d'ici à la fin de la semaine prochaine, les meubles de la maison seront saisis.

— Ne t'en fais pas, papa. Je m'en charge, dit-elle, en se demandant ce que peuvent bien valoir le buffet branlant du salon, la table d'acajou au pied cassé et les bibelots que Frances a accumulés.

Sa seule crainte : que son père se laisse mourir. Elle ne s'en remettrait pas. C'est alors qu'elle pense à Carruthers, un médecin à la retraite qui a pris soin d'elle, lorsqu'elle s'est retrouvée à la rue. Il la logeait chez lui, avec sa femme infirme, l'emmenait parfois au théâtre. En échange, elle rangeait la maison, cuisinait. Encore aujourd'hui, quand elle se chamaille avec sa mère, elle va parfois dormir chez ce protecteur qu'elle fait tourner en bourrique et qui la dépanne de temps en temps.

Elle l'appelle aussitôt pour qu'il la retrouve au dancing. Vers 20 heures, elle se fraye un passage au milieu des clients qui s'agglutinent à l'entrée de la salle de danse. Accoudé au bar, Carruthers fume la pipe. Sa large carrure et sa tignasse argentée la rassurent.

— Alors ma petite, que devenez-vous ? chevrote-t-il.

Pas le temps de lui répondre. Les violons grincent. Un tango qui sent le mégot. Alors qu'il la guide avec fermeté, elle lui avoue qu'elle a besoin de sous. Carruthers souffle comme un veau :

— Je suis à sec. Je viens d'acheter une chaise roulante pour ma femme.

Devant la mine décomposée de June, il tire soixante *cents* de son veston. Loin du compte ! À cet instant, Henry vient vers elle, un large sourire aux lèvres. Elle lui présente Carruthers et se sent obligée de mentir pour ne pas éveiller ses soupçons :

— Mon vieil ami médecin. Il vient juste de me guérir d'une crise d'urticaire.

La conversation s'engage et elle ne tarde pas à regagner la piste où un colosse russe l'attend pour une mazurka. En jetant un coup d'œil aux deux hommes qui discutent au comptoir, elle s'inquiète : Pourvu que Carruthers ne dise pas que je suis juive, que ma famille est pauvre, que Frances est ma vraie mère. Libérée du mastodonte, elle se dépêche de les rejoindre.

— Quel tourbillon ! lance-t-elle, alors que Carruthers entoure ses épaules.

Brusquement, Henry déclare qu'il rentre. Lorsqu'il l'embrasse sur la joue, lui donnant rendez-vous demain au Carroll's Broadway Theatre où se joue *La Mouette*, de Tchekhov, elle le soupçonne d'être jaloux du vieux barbon, déçue qu'il parte si vite, sans un mot tendre. Tant pis pour lui. Elle lui posera un lapin. Puisqu'elle ne peut pas compter sur Carruthers, il faut qu'elle trouve quelqu'un d'autre à taper !

Le lendemain, à minuit, alors qu'elle vient d'accepter une dizaine de danses, elle n'en croit pas ses yeux : Henry est revenu, malgré tout. Elle lui saute au cou, comme si de rien n'était.

— Dis donc, j'ai poireauté tout à l'heure devant le théâtre et j'ai assisté à *La Mouette* tout seul. Tu m'as déjà oublié ?

— Pas du tout ! Seulement, je suis très demandée ici. Mon carnet de bal est plein et j'en ai encore au moins pour une heure.

— Prends ton temps. Je t'attends dehors. Je te raccompagnerai chez toi.

June se souvient qu'il est le roi de l'emprunt. Ne pourrait-il pas soutirer à nouveau cinquante dollars à l'un de ses prêteurs favoris ? Après une samba, elle lui dit qu'elle a changé d'avis et qu'elle va s'arranger pour quitter le dancing. Auparavant, il lui faut prévenir le patron de l'Amarillo, un Grec qui ne supporte pas que ses filles en fassent à leur tête. Elle réussit à le convaincre qu'elle a mal au crâne. À son retour, elle annonce à Henry :

— C'est bon ! Allons-y !

Cette fois, ils choisissent un restaurant de mets asiatiques, Chin Lee, à Broadway. Éclairé de lanternes, l'endroit sent le bois de rose et le musc. En croquant dans un beignet fourré à la viande, il lui dit qu'il veut tout savoir du patron du dancing. Elle vante sa générosité. Le Grec ferait des cadeaux aux *taxi dancers*, il a même payé à Florie les frais de son avortement, ainsi qu'un séjour à la campagne afin qu'elle se repose. Henry en doute. Le Grec ne serait-il pas plutôt un souteneur ? June persiste, elle l'aime bien, mais elle reconnaît tout de même qu'il lui faut faire preuve de malice pour repousser ses avances. Quant à ses partenaires, elle ne choisirait que des vieux, afin d'avoir la paix. Henry s'en étonne : il a remarqué que des jeunes gens la sollicitaient aussi.

— Des soupirants complètement inhibés ! Aucun danger ! rétorque-t-elle.

— Pourquoi traînes-tu avec une catin comme Florie ?

— Florie ? Tu te trompes, c'est une femme de cœur. Elle tuerait père et mère pour moi.

— Tu ne pourrais pas trouver un autre job ?

— Si, bien sûr. Je ne suis pas faite pour ce genre de travail. J'ai toujours voulu être actrice, mais chez moi c'était aussi mal vu qu'entraîneuse, à la limite de la prostitution.

— Toutes les familles se ressemblent. Ma mère, *the Mother*, regardait les artistes comme des hurons et répétait qu'écrivain n'est pas un métier. Une femme plutôt revêche, à cheval sur les principes et la respectabilité. Son drame, c'est ma petite sœur. Elle est légèrement handicapée et je l'ai toujours protégée. Mon père est plus finaud : il aurait voulu que je prenne sa suite, mais je ne me vois pas tailler des costards ! Et toi ? Tu ne m'as pas dit ce que tu traficotais avant le dancing.

— J'ai préparé une maîtrise de langues. Je suis diplômée de Wellesley.

— Sans blague ! sourit Henry, qui commence à se poser des questions sur la sincérité de June.

— Pas tout à fait. J'ai entamé...

— Moi, je suis fichtrement fier d'être un autodidacte, la coupe-t-il. La vie nous en apprend plus que la fac.

Il lui raconte alors ses déambulations sur le pont de Brooklyn, où il espérait glaner quelques pièces, et ses nombreux petits boulots. Éboueur, secrétaire d'un évangéliste, colporteur, homme de main en Californie, il a tout fait. June se laisse bercer par sa voix aux intonations chantantes, n'osant lui parler de sa femme, parce que alors, elle s'en moque. Elle sait qu'avec cet homme-là, elle ne s'ennuiera jamais.

Lorsqu'ils prennent le métro aérien jusqu'à la station la plus proche de chez elle, elle se sent mal à l'aise à l'idée qu'Henry découvre le quartier miséreux de sa famille, mais en arrivant, il s'arrête sous un arbre, non loin de la bâtisse de brique, pour lui dire que cet endroit lui rappelle celui où il a grandi, et elle est rassurée. Personne aux alentours. Il passe la main sous sa jupe quand un énorme chat dégringole sur leurs têtes, dans un miaulement strident. June pousse un cri. Le félin atterrit dans l'échancrure du veston d'Henry qui le rosse, à coups de poing. Les poils dressés, le matou lui griffe les poignets et finit par déguerpir. Sonnés, ils s'aventurent vers un terrain vague, s'étendent dans l'herbe. Il fait chaud, le ciel est éclaboussé d'étoiles. De crainte que les égratignures d'Henry ne s'infectent, June fait un saut chez elle pour chercher de la teinture d'iode. À son retour, elle tapote sa plaie, lui fait un pansement, avant de le chevaucher en une cavalcade endiablée, jusqu'à ce qu'elle crie sa jouissance, encore et encore. Quelques

cigarettes plus tard, Henry l'accompagne à la porte de sa maison et l'attire contre lui. Elle le couvre de baisers, le supplie de rester encore un peu. Alors, sur la terre boueuse du trottoir, il la prend avec fougue et June se laisse aller à ce plaisir sans fin qui excite tant cet homme assoiffé de sexe, oubliant qu'on pourrait les surprendre. En trempant la main dans une flaque d'eau, elle l'asperge de quelques gouttes, avant de pousser des gémissements de bonheur, si insatiable qu'il en devient dingue. Au moment de le quitter, elle décide de se lancer, au risque de le dégoûter pour toujours. Une grande inspiration et elle grimace :

— Et maintenant, la saloperie !

Henry la regarde, scié.

— Quelle saloperie ? Je ne comprends pas.

— Il me faut cinquante dollars d'ici à demain, avant midi.

— Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé plus tôt ? Je me serais décarcassé pour les trouver.

— Je t'expliquerai plus tard. Tu crois que tu peux y arriver ?

— Pas si simple. Mais tu les auras, je te le promets.

— Tu es un chef !

June embrasse ses mains. Elle se serait bien passée d'en arriver là et lui rendra l'argent dans huit jours, promis, juré ! Sans chercher à en savoir plus, Henry s'y oppose et l'assure qu'il sera toujours prêt à lui venir en aide. De peur qu'il la laisse tomber, elle insiste :

— Je compte sur toi. À demain, devant le drugstore de Times Square comme l'autre soir.

— J'y serai.

À la maison, tout le monde dort.

Henry a tenu parole. Il s'est adressé à son père qu'il rembourse toujours rubis sur l'ongle, a remis à June cinquante dollars. Et la facture d'électricité a été réglée. Étrangement, alors qu'elle est folle d'Henry, elle se sent lasse, submergée par une vague de mélancolie.

Au ranch, June tente de s'assoupir, bercée par le ronronnement d'un ventilateur qui lui rappelle le bruit des moteurs des paquebots sur lesquels elle a traversé l'Atlantique. Depuis sa chute, elle souffre d'insomnie, cherchant de la fraîcheur, joue contre l'oreiller. Si elle ne devait pas monter la garde ce soir, elle s'endormirait pour toujours. N'a plus envie de se lever, de se laver. L'odeur de la bouillie au maïs de Peter et du crottin lui donne la nausée. À travers ses cils, lui apparaissent les chambres de son enfance, celle du chalet en bois, fenêtres ouvertes sur la forêt, celles de l'ancienne maison de ses parents à New York dont on fermait les volets à la tombée de la nuit, de crainte des voleurs. Il y a toujours eu en elle une petite fille triste qui a appris à sourire et à se battre. Une enfant solitaire qui attendait le baiser du soir de sa mère, une jeune fille profanée. Telle une rivière souterraine, la tristesse coulait en elle et l'eau débordait sans prévenir, selon les caprices de sa météo. Le bonheur n'y changeait rien. Elle se souvient d'un de ces reflux inattendus, alors qu'elle venait de rencontrer Henry. C'était arrivé après une soirée avec Florie. Elle l'avait entraînée au Remo, un cabaret où l'on jouait des airs de Fletcher Henderson et de Louis Armstrong. Des affaires s'y tramaient. Malgré les lois en vigueur, on picolait sec. Florie lui avait présenté le propriétaire, surnommé le Balafré, à cause d'une cicatrice qui lui mangeait la joue. Le lendemain, elle avait rejoint Henry à La Pagode. Ils avaient bu du thé, beaucoup ri. La chaleur s'était abattue sur New York. Elle était rentrée chez elle dans la soirée quand elle avait eu l'impression que sa tête explosait, comme si elle avait reçu un coup de carabine, et s'était alitée pendant sept jours, ne sortant de sa chambre que pour grignoter à la cuisine. Une araignée semblait s'être nichée dans son crâne, des éclairs le traverser. Entre deux lessives, Frances tentait de la secouer, Wilhelm lui rappelait les bons moments en Roumanie. Les marches dans les forêts d'où surgissaient parfois des ours, la pêche dans un lac d'eau si pure qu'on en voyait le fond, et la neige, par paquets, qui

ensevelissait le chalet. Ses frères lui proposaient de jouer aux cartes ou aux dames. Elle voguait dans le courant sans pouvoir atteindre la berge. Un matin, elle s'était sentie mieux. Le soleil était au zénith. Les draps claquaient dans la cour. Des gosses jouaient au ballon. Elle était descendue passer un coup de fil à Henry et lui avait avoué qu'elle avait eu un sacré bourdon. Il l'avait aussitôt invitée à déjeuner. Elle était sauvée.

June arrête le ventilateur, éternue plusieurs fois de suite et crache dans le lavabo en grommelant :

— Henry n'a jamais su ce que je venais de traverser, ni ce que j'ai vécu, la nuit, durant ces années de démente, alors qu'il n'était qu'un écrivillon.

Pourtant, ce jour-là, elle avait levé le voile sur sa famille, par le truchement d'un des amis de longue date d'Henry, le docteur Kronski, qui avait eu le mérite de la pousser dans ses retranchements. Et il avait enfin su pourquoi elle lui avait extirpé cinquante dollars.

En jupe corolle à pois assortie à son rouge à lèvres, elle attend impatiemment Henry à une table. Lorsqu'il surgit, dans son immuable veste de velours, un grand blond l'accompagne, les cheveux coupés en brosse, une bouille d'étudiant attardé.

— Je viens de tomber sur ma vieille branche, dit-il en l'embrassant. On se connaît depuis des lustres. Bill Kronski vivait dans mon quartier. Bill, je te présente June Mansfield.

— Ravi de faire la connaissance d'une aussi jolie femme, jette Kronski, en écarquillant les yeux. Je ne vous dérange pas, j'espère ?

— Les amis d'Henry sont mes amis, on peut se tutoyer, non ? propose June, qui aurait préféré déjeuner seule avec Henry.

Kronski est une sorte de Gargantua. Il engloutit un plat de spaghettis en racontant ses longues études de médecine et ses expériences de vivisection, assaisonnées de blagues de carabin. June commence à s'en lasser lorsqu'il interpelle Henry.

— Vous êtes faits l'un pour l'autre, même si tu n'es pas digne d'une beauté pareille, mon vieux cochon.

— Moi, je crois en lui, proteste June. Il a un talent fou. Je lui ai même conseillé d'écrire des romans.

— Méfie-toi, ma belle. Je le fréquente depuis longtemps, Henry cache son jeu, il déteste les contraintes. Si tu veux qu'il devienne écrivain, il te faudra le forcer, ou il se dérobera.

— Je n’oserai jamais. Écrire est un acte trop intime.

— On voit que tu es amoureuse ! J’espère que tu ne déchanteras pas !

Trop fragilisée par sa semaine de déprime, June ne peut supporter le portrait que Kronski fait d’Henry. Non seulement il le voit comme un paresseux, mais aussi comme un égoïste, capable de cruauté. Elle le défend avec ardeur :

— Je connais encore mal Henry, mais avec moi il n’est que bonté. Je ferai tout pour le rendre heureux et qu’il puisse écrire en paix.

— Tu es adorable. Un peu naïve aussi, peut-être, ironise Kronski.

Piquée au vif, June file aux toilettes où elle pleure comme une fontaine. Kronski dit n’importe quoi. Henry n’est pas ce qu’il croit. Elle se sent déjà portée par une belle cause à défendre : faire naître l’écrivain.

Lorsqu’elle retrouve les deux amis, elle devine qu’ils ont parlé d’elle et est soulagée qu’Henry décide de lever le camp. Alors qu’ils se dirigent, main dans la main, vers Brooklyn, il s’en prend à Kronski. Il l’a trouvé d’une grossièreté à faire péter les vitres et reconnaît que, pendant son absence, il lui a posé toutes sortes de questions sur sa famille.

— Je me suis aperçu que j’ignorais tout. Je n’irai pas jusqu’à leur faire une demande en mariage, mais je serais très heureux de rencontrer tes parents.

Sans hésiter, June lui répond qu’elle ne le souhaite pas. Elle se sentirait gênée. Elle a honte de ses frères. Des boulets ! Son père est trop malade, un grand blessé qui lui a demandé ces fameux cinquante dollars pour payer l’électricité du foyer. Elle est prête à se prostituer pour éviter qu’il ne meure de faim. Henry la raisonne, lui conseille de ne pas aller jusque-là. Quand il insiste pour savoir s’il peut tout de même prendre un café avec sa mère, June s’assombrit. Enfermée dans ses mensonges, elle lui fait croire que Frances n’est que sa belle-mère, une poivrote qui traite Wilhelm comme un moins-que-rien. La peur qu’il ne découvre ses origines juives resurgit aussi et, avec elle, le dégoût pour l’antisémitisme qui gangrène New York. Henry lui-même ne s’est-il pas plaint d’avoir dû quitter le quartier de sa petite enfance à cause des exilés juifs ?

Un orage éclate. Ils s’abritent sous l’auvent d’un boucher. La pluie et les baisers d’Henry lui font oublier sa semaine cauchemardesque. Pour lui, elle veut toujours rester la garçonne fière et envoûtante du dancing. Il la soulève de terre et lui dit qu’il l’aime comme elle est. Après le déluge, ils cheminent

en direction de son immeuble et June retrouve sa gaieté. Elle lui raconte les spectacles du théâtre en plein air d'Ulmer Park auxquels elle assistait enfant. À l'époque, Henry n'habitait pas loin. Lui aussi avait été émerveillé par les trapézistes, les magiciens et les acrobates. C'est même à ce moment-là qu'il a voulu devenir clown.

Un escalier aux marches branlantes. Six étages. Comme chez Florie. Elle est un peu essoufflée lorsqu'il tourne la clef d'une porte en bois vert, avant d'entrer dans l'appartement qu'il sous-loue. Des rayons de soleil jouent sur les murs défraîchis et les piles de livres d'une pièce qui lui ressemble. Tout est en ordre, disposé avec soin. Un fauteuil au coussin défoncé gît près d'un poêle et d'une tablette sur laquelle est posée une machine à écrire de location. Étonnée qu'il ne possède pas de bureau, elle lui demande où il travaille. Il lui dit que la tablette fait l'affaire, avant de lui montrer la minuscule cuisine, sa chambre, où il y a à peine la place pour un lit, et la salle de bains dont il est fier, avec une douche à bonne pression. Ils s'embrassent passionnément et il la déshabille pour faire couler de l'eau sur ses seins qu'il dévore à pleine bouche. Ses lèvres, ses épaules, son sexe : elle est toute à lui. Après l'avoir frottée avec une serviette, il l'allonge sur le lit et ils s'aiment comme des fous.

— Et maintenant, buvons à nous ! claironne-t-il, en débouchant une bouteille de vin achetée sous le manteau à un revendeur. Notre nouvelle vie commence ! Nous ferons le tour du monde et nous nous marierons ! Depuis que je t'ai rencontrée, ma vie a changé. J'étais un vagabond, je suis le prince de Brooklyn !

— Moi aussi j'aimerais partir loin avec toi, loin, très loin, dans une ville où nous serions libres. Désormais, je t'appellerai Val, le diminutif de Valentine, ton deuxième prénom. C'est poétique, Val, tu ne trouves pas ?

— Je me suis fait appeler Henry parce que je déteste mon nom de naissance, Heinrich Valentine. Mais Val, ça me plaît bien ! Et toi, June Mansfield, c'est ton nom d'origine ?

— Je suis née Juliet Smerdt. Comme toi, j'ai eu envie de changer, dit June qui en profite pour lui parler de son enfance en Roumanie et de l'exil de sa famille.

À l'instant où elle pose son verre, elle remarque une photo sur le rebord de la fenêtre. Une blonde à la plage, tenant une enfant par la main.

— Ta femme et ta fille ?

— Un cliché qui date.

— Tu es marié, je le sais depuis le début, Florie me l’a dit. Tu vois encore ta femme ?

— Je veux divorcer, c’est pour ça que je crèche dans ce trou à rats, mais il faut que je ménage Beatrice. Elle est terriblement jalouse, si tu savais. Elle me fait de ces scènes ! Je ne serais qu’un flemmard, un lâche, un fumier.

— Charmant ! Et ta fille, tu t’en occupes bien ? Quel âge a-t-elle ?

— Elle s’appelle Barbara, elle a quatre ans. J’essaie de la voir une fois par semaine mais elle est souvent chez une copine. On dirait que Beatrice fait exprès de me priver d’elle.

— Alors quand tu y vas, ça veut dire que tu restes seul avec ta femme ?

— On discute du divorce, il faut bien que je la voie pour la convaincre que c’est la seule issue.

— Tu parles ! Tu couches encore avec elle, c’est ça ? s’emporte June, qui se lève d’un bond pour attraper son chapeau.

Henry la retient par la taille.

— Mon amour, reste ! Tu ne comprends pas. Il n’y a plus rien entre nous. J’ai pitié d’elle. L’autre jour, elle m’a supplié de ne pas l’abandonner. Elle pleurait, elle s’est agrippée à moi. Ça m’a dégoûté. Je t’aime. Tu es la femme de ma vie.

À la recherche d’un peigne, June fouille dans le placard de la salle de bains et tombe sur un peignoir rose qu’elle enfile aussitôt. Il la regarde, médusé.

— Le peignoir de Beatrice. J’ai dû l’emporter par mégarde.

— Je suis ta femme, non ? Maintenant, assieds-toi devant ta tablette et écris. Je veux te voir à l’œuvre.

Henry s’exécute et tape : *Mon amour*. Elle se penche sur le bois de la tablette, y pose un baiser.

— Je me souviendrai toujours de cette pièce où tu as commencé à écrire. Je voudrais la transposer partout où nous irons, qu’elle devienne un musée, un mausolée.

Au pays des westerns, June s'est levée pour scruter l'horizon où le soleil tire sa révérence. L'heure d'un petit remontant ! Elle sort de sa réserve une fiole d'armagnac qu'elle ingurgite aussitôt. Ça de pris ! Malgré ses soixante-huit ans et ses douleurs, elle rit comme une gamine au souvenir du matin où, avec Henry, ils étaient nus sur le lit quand ils avaient entendu quelqu'un tambouriner à la porte d'entrée. À peine le temps de nouer une serviette autour de sa taille qu'il se trouva nez à nez avec la propriétaire de la maison et Beatrice, venues les surprendre en flagrant délit d'adultère. Un drap sur le sein, June retenait son souffle. Sa femme, celle dont il parlait comme d'une marâtre, avait dû être belle. Frisottée, le visage lourd, elle cachait ses rondeurs sous une jupe à volants. Elle lui jeta un œil furibond, avant de lui tourner le dos et de fureter dans l'appartement. Flegmatique, Henry s'en fichait. Il attira June à la cuisine et, tandis que les deux mégères ouvraient les tiroirs à la recherche d'une lettre compromettante, il fit des œufs au bacon, afin « de ne pas se laisser abattre ». Cette intrusion avait au moins le mérite de clarifier les choses. June parlait tout bas, la mine réjouie. Soudain, Beatrice fit irruption dans la cuisine. Elle traita Henry de tous les noms d'oiseaux, voulait demander le divorce le plus vite possible, exigeait qu'il paie le maximum pour la pension alimentaire. La propriétaire lui signifia son congé.

La porte claqua. June éclata de rire. Elle n'avait qu'une hâte, vivre avec Henry, se marier, se consacrer à lui afin qu'il devienne un grand écrivain. Dès lors, sa vie avait un sens. Il était son amour absolu. « Écrire, c'est vivre quelque chose de parallèle à la vie », disait-il.

New York est figé dans le froid. S'installer ensemble, mais où ? Et avec quel argent ? Kronski leur parle d'un de ses amis pédiatre qui possède une maison au cœur du Bronx. Ils pourraient y occuper le rez-de-chaussée, seraient logés comme des princes. Banco. Ils emménagent sous la neige et

ne tardent pas à perdre leurs illusions. June imaginait un endroit bien tenu, de l'intimité, un coin bureau où Henry pourrait écrire au calme. On accède à leur chambre par la porte d'entrée. Le matelas du lit en cuivre est creux, le piano sonne faux. Un vieux type bricole on ne sait quoi dans la cave. Des femmes passent, telles de simples silhouettes, pour monter chez le pédiatre qui s'avère être un avorteur clandestin. Et surtout, l'appartement grouille de blattes ; des quantités phénoménales, sous le lit, le plancher, le papier peint, derrière les plinthes. June a du mal à cacher son dégoût. On s'habitue à tout, même aux cafards ! Après avoir lutté contre ces armées de l'ombre, elle finit par apprendre à vivre avec elles.

Les soirs où elle va au dancing, à la tombée de la nuit, elle n'en revient que vers 2 heures du matin et Henry dort comme un sonneur. À 7 heures, le réveil sonne et il part au travail, alors qu'elle reste au lit jusqu'à midi. Un décalage horaire inévitable. Ils se voient moins mais sont de plus en plus amoureux. Elle s'éveille toujours d'un bond, puis elle se promène toute nue dans la pièce, cigarette entre les dents, avant d'enfiler sa robe et de passer un temps fou à se maquiller, se peindre les ongles, se coiffer. Enfin, vient l'heure de son rituel. Toasts, fromage, jambon, fruits : elle prend des forces avant de s'élancer, tel un grand oiseau qui déploie ses ailes vers le monde du dehors.

Ça y est, il lui a promis d'écrire un livre. Il aurait tout en tête, commencerait à s'y mettre. Dès qu'il le peut, il se nourrit des lettres de Van Gogh, de Balzac ou de Bergson, notant des passages entiers de ces auteurs qu'il porte aux nues, ou vadrouille dans Brooklyn, d'un café à une librairie, au bord de l'eau qui prend la couleur de l'encre. June fait tout pour lui faciliter la vie et le surprendre. Les soirs où elle reste à la maison, elle cuisine, lui offre un cadeau. Selon les jours, elle se dit portugaise, tzigane, hongroise, russe ou géorgienne. Le long des salles de spectacle de Broadway, elle s'imagine à l'affiche, un caméléon qui se balance au-dessus du vide, d'une branche à l'autre.

Quand Henry lui fait remarquer qu'elle est un peu grassouillette, elle se vexe. Il a beau lui dire qu'elle est sublime, qu'elle ressemble à l'*Odalisque* de Courbet ou à l'*Olympia* de Manet, elle ne l'écoute plus, blessée, terrorisée à l'idée qu'il puisse l'abandonner. Sa décision est prise : elle va maigrir, se priver de sucres, de pâtes, de pain. La voilà qui boit des litres de thé, mitonne des soupes. En quelques jours, elle perd ses bourrelets mais aussi ses bonnes joues, fière d'avoir retrouvé son poids de jeune fille. Henry

se lamente, craignant qu'elle ne finisse par ressembler à un pauvre petit bleuet.

— Tu ne m'aimes plus, c'est ça ? dit-elle. Ne t'inquiète pas, si tu préfères je vais reprendre un peu de graisse.

— Je t'aime à en mourir.

Parfois, elle veut savoir s'il a rendu visite à sa fille. Comme il élude la question, elle se sent coupable qu'il délaisse Barbara à cause d'elle. La petite va grandir. Un jour, il sera un étranger pour elle. Henry lui fait comprendre qu'elle n'y est pour rien dans cette séparation. Sa vie a changé. Elle est son seul amour. Alors, June le serre très fort dans ses bras, oscillant entre la joie et la peur que l'avenir les éloigne l'un de l'autre.

Lorsqu'elle rentre tard de l'Amarillo, le cafard revient. Dans les rames sinistres où végètent clochards, ivrognes ou types qui la lorgnent, il lui arrive d'avoir peur. Elle en parle à Henry. S'il pouvait venir la chercher, cela lui ferait tellement plaisir. Il tique : à cette heure-là, il pionce, mais il lui promet de changer ses habitudes. Quelques jours plus tard, il lui confie qu'il a l'impression de mener une double vie. L'une, de nuit, avec elle, l'autre, le jour, au boulot, à son image d'homme tiraillé depuis toujours entre la rue et les livres, l'action et la contemplation, la raison et la folie, Éros et Thanatos.

Un samedi, au moment où June s'apprête à filer au dancing, son frère Peter la fait prévenir. Wilhelm est tombé, il souffre du dos.

— Je viens, dit-elle d'une voix blanche.

À son arrivée, son père est alité. Elle fait venir le docteur du quartier qui lui prescrit des calmants. Après avoir réglé les honoraires, elle se réfugie dans sa chambre et s'écroule sur le lit, luttant contre la tentation de plonger à nouveau dans un gouffre de tristesse. Le lendemain, elle se charge des courses et passe une partie de la journée auprès de son père. À la cuisine, Frances geint : Wilhelm n'en ferait qu'à sa tête, têtu comme une mule !

— Laisse-le respirer, bon sang, lui ordonne June.

— De quoi je me mêle ? Dis donc, tu es bien chic avec ta robe de taffetas et tes manchons en astrakan. C'est encore un de tes protecteurs qui t'a payé ça ?

— Je ne veux plus jamais te voir ! hurle June en filant retrouver Henry, la rage au ventre.

Il est mort d'inquiétude. Il l'a attendue pendant des heures, se dit même prêt à subvenir aux besoins de sa famille afin qu'elle se sente plus

tranquille. June lui conseille plutôt de garder son argent pour faire des cadeaux à sa fille, des choses qu'elle conservera longtemps : un vélo, une montre, une trousse de couture. Elle finit par lui avouer qu'elle n'a plus un sou. Il tire de sa poche deux billets de cinquante dollars. Ses yeux se brouillent. La tête contre son torse, elle se dit qu'elle ne sait pas ce qu'elle deviendrait sans lui. Depuis qu'il lui a fait lire à la plage un texte sur ses amis d'enfance, Tony et Joey, elle le considère comme un génie et est persuadée qu'il ne pourra devenir écrivain que s'il a l'esprit libre. Elle sait aussi qu'il lui faudra subvenir à tout, se sent prête : une mission qui supposera beaucoup d'abnégation. Pour le décider d'arrêter de travailler, elle commence par lui parler de sa santé :

— Val, tu es épuisé, tu as des cernes sous les yeux. Ne viens pas me chercher au dancing. Profites-en pour écrire. Et puis, tu devrais démissionner de la Western Union. Ce job te prend trop de temps. Tu as besoin de concentration. Mon chéri, tu es un grand écrivain, j'en suis certaine. Tu réussiras. Il faut de la patience, je t'aiderai, j'y crois dur comme fer. Tu as de l'or dans les mains.

Elle songe alors qu'elle pourrait coucher sur le papier les histoires qu'elle tricote, si elle avait sa plume.

— Écris pour moi, insiste-t-elle. Tu deviendras célèbre. Je serai si fière de toi. Nous sortirons de ce trou à blattes pour nous installer dans une belle maison, au bord de l'eau.

— Tu as raison de me secouer, acquiesce Henry. Une sacrée décision à prendre. J'y réfléchirai, mais c'est vrai, les idées me viennent souvent en marchant et j'en suis malade, de ne pas être devant ma machine, pour les choper tout de suite. L'air est plein de débuts de romans.

— Suis ton désir. Quelque chose va s'imposer.

Sur ces mots, elle attrape sa veste et lui envoie un baiser. En chemin vers l'Amarillo, elle se met à douter : *Henry fait souvent de grandes théories sur le rôle du créateur, mais il ne se sent pas à la hauteur des écrivains qu'il admire. Il faudrait qu'il se fasse confiance, qu'il écrive comme il parle, que je me montre plus ferme, comme le dirait Kronski.*

Un coup de poignard. Voilà ce qu'elle a ressenti lorsque Henry l'a trahie pour la première fois. June shoote dans les malles, avant de perdre l'équilibre et de tomber sur le parquet. Vaille que vaille, elle s'agrippe au pied du lit, se hisse, ouvre le tiroir de la table de nuit, prend un canif et lacère une reproduction de *La Femme au perroquet* qu'il lui avait offerte. Si elle avait pu l'enfoncer dans le gros ventre de Beatrice, cette pouffiasse, elle ne se serait pas privée ! Une sale affaire qui lui remonte à la gorge.

Depuis qu'elle l'a incité à rendre visite à sa fille, Henry a pris l'habitude de déjeuner chez sa femme le samedi, en quittant le bureau à midi. Ce jour-là, à 17 heures, June s'étonne qu'il ne soit pas rentré et sort acheter une dorade, de la salade et des pommes pour le dîner. Devant un étal de fruits, elle tombe sur Maya, une voisine de Beatrice qu'Henry lui a présentée dans un bar.

— Comment vas-tu, June ? lance Maya. Dis donc, il s'en donne du bon temps le samedi, Henry !

— Que veux-tu dire ? Il emmène sa fille se promener au parc, c'est plutôt bien.

— C'est ce que tu crois. En réalité, il passe l'après-midi à coucher avec sa femme et, quand il a fini, il vient chez moi.

— Tu mens, Maya ! Tu mens ! vocifère June qui cavale vers la maison en sanglotant.

Elle tente de joindre Henry chez Beatrice, puis appelle Kronski.

— De la pure méchanceté. Henry t'aime, il est incapable de te tromper, plaide le docteur.

June n'en croit pas un mot. Son monde s'effondre. Des vagues qui se brisent sur une falaise. Un précipice. À peine rentrée, elle se jette sur le lit, mordant l'oreiller pour étouffer ses cris. Des spasmes la secouent. Tremblements, sueurs froides, tête en feu, nausée. Elle perd pied,

ressassant : « Tout est faux. Ses beaux discours, ses baratins. Je ne pourrai plus jamais l'aimer. Je vais mourir. S'il est volage, il ne changera jamais et je souffrirai le martyre. » La pâle lumière de janvier l'aveugle. Elle baisse les stores, se cadenasse. Être seule. Sombrier. Elle imagine Henry se vautrant sur sa femme. Le rire sarcastique, les ahanements, les gloussements de Beatrice. Se tape la tête contre le mur : « Il a tout gâché. Tout est fini, fini. » Enfermée dans la salle de bains, elle saisit une boîte de somnifères, avale un cachet, puis deux, puis cinq, puis tous, comme des bonbons. Une douleur atroce au ventre, elle titube et s'écrase sur le tapis. Trou noir.

June ne se souvient plus de rien. Ni du pédiatre de la maison qui a réussi à passer par la fenêtre et l'a découverte, inerte. Ni du trajet en ambulance ni du lavage d'estomac qui l'a sauvée. Elle dort dans une chambre de l'hôpital du Bronx, intubée, blanche comme le marbre. Elle ne sait pas non plus qu'Henry est rentré à 20 heures, qu'il a foncé à l'hôpital et qu'il est près d'elle, avec Kronski, obligé de lui révéler la cause de sa tentative de suicide.

Le lendemain matin, quand elle reprend connaissance, il lui dit avec une infinie tendresse :

— Toute la nuit, j'ai pensé à ce que nous avons vécu, je me sentais lâche, minable. Pardonne-moi, mon amour. Je n'aime que toi.

Piquée par les moustiques, June se gratte jusqu'au sang. Henry lui apparaît, le lendemain de son suicide raté. Elle l'entend encore lui dire : « Pardonne-moi. » La pilule n'était pas passée si vite. La douleur non plus. Renoncer à lui, jamais, même si elle se doutait qu'il s'offrait parfois une fille de la nuit. Après tout, elle aussi l'a trompé : il fallait bien qu'elle trouve de quoi vivre pour qu'il écrive en paix. Mais ce qui lui reste en travers de la gorge, ce qu'elle ne pardonnera jamais, c'est sa liaison avec Anaïs Nin. En buvant un coup de gnôle, elle se promet de rembobiner le film jusque-là, mais plus tard. Pour l'heure, la gnôle lui donne le tournis. Les malles gondolent, l'armoire fait de l'accordéon, les bouteilles alignées sur une étagère s'entrechoquent. Elle tangué. Le mariage, le théâtre, c'était le bon temps. La procédure de divorce avec Beatrice a suivi son cours. Henry n'est plus retourné chez elle et, lorsque Kronski leur a dégotté une chambre chez le pianiste Arthur Raymond, ils se sont enfuis du palais des blattes. L'appartement était poussiéreux. Arthur jouait toute la journée, un artiste plutôt ombrageux, alors que sa femme, Rebecca, une Russe bien plantée et lucide, s'avérait des plus conciliantes. Henry n'avait toujours pas quitté la compagnie des télégraphes et June venait d'abandonner le dancing pour se lancer dans le théâtre. Elle pouvait enfin passer de longues soirées avec son Val.

En ce printemps noir, ils viennent de se coucher dans leur petite piaule avec vue sur le mur d'en face. C'est l'heure bleue, celle des confidences. Il lui raconte ses premiers flirts, Myriam et Una, à l'âge de douze et quinze ans, puis Cora, l'inaccessible.

June lui révèle ensuite ce qu'elle n'a dit à personne. Lorsqu'elle a quitté la maison à seize ans, elle a trouvé un emploi de caissière dans un cinéma. Le propriétaire s'est pris d'affection pour elle, un gentleman très *old England*, costume de flanelle, guêtres, fleur à la boutonnière, qui roulait en

Rolls. Il lui a offert des robes, des escarpins, un manteau au col de fourrure et l'a logée dans une chambre au-dessus du cinéma. June le menait par le bout du nez, jusqu'au jour où il a voulu savoir si elle était vierge. Elle s'est braquée mais l'homme lui a expliqué qu'il était un expert et qu'il savait s'y prendre avec beaucoup de douceur, une façon d'initier les jeunes filles à une vie sexuelle épanouie, sorte de sacerdoce. Elle n'était pas tentée, le patron du cinéma ne lui plaisait pas. La quarantaine, un profil d'aigle, des mains baguées, une peau tannée, il sentait le patchouli. Pour la convaincre, il lui a fait miroiter mille dollars et elle a fini par céder.

— Tout s'est passé comme il l'avait prévu. Sauf qu'il lui a fallu huit jours pour me déflorer, lâche-t-elle. Je n'en pouvais plus.

— Et les mille dollars ?

— Il a tenu parole. Je les ai claqués en un rien de temps ! Alors que je croyais m'être débarrassée de lui, il est devenu jaloux des garçons qui me tournaient autour et m'a proposé de partir en voyage avec lui. J'ai dû lui faire comprendre qu'il me répugnait. Peu après, je l'ai revu avec une fille d'une douzaine d'années... Un pervers.

— Ma chérie, tu étais si jeune.

— Parfois, les vieux du dancing aux mains baladeuses me font penser à lui.

Après un silence, elle enchaîne :

— Il y a autre chose dont je ne t'ai pas encore parlé. Tu te souviens de ma panique dans le taxi où nous avons fait l'amour ?

Henry se rappelle bien la voiture jaune qui les suivait et la terreur de June. À travers le pare-brise, elle avait cru reconnaître celui qu'elle surnomme l'Italien, un homme qui l'a violée, à dix-sept ans. À sa manière, avec mille détails, elle revient sur cette scène qui lui donne des haut-le-cœur. Avec deux copines, elle était montée dans une voiture du même jaune que celle qu'elle avait aperçue derrière eux. Il y avait trois types à l'intérieur, June était à l'avant. En conduisant, l'Italien l'avait forcée à mettre la tête entre ses jambes. Quand le véhicule s'était arrêté, elle s'était enfuie à travers champs. Le gaillard l'avait rattrapée et avait abusé d'elle, jusqu'à ce qu'il l'abandonne, couverte de bleus, le sexe meurtri, en pleine campagne.

Les mains sur le visage, elle reste un long moment silencieuse, avant d'éclater.

— Tu ne peux pas comprendre ! Tout est gravé dans ma chair, une blessure ouverte.

Henry caresse ses cheveux. Peu à peu, elle retrouve son calme et redevient la June pleine d'assurance, celle qui veut faire carrière dans le théâtre parce qu'elle en rêve depuis longtemps. À genoux sur le lit, elle cite une réplique de *Mademoiselle Julie*. Elle rayonne, comme si le rideau s'ouvrait et qu'elle entrait en scène, vêtue d'une longue robe blanche. Bien sûr, elle sait qu'il lui faudra entrer dans ce monde exaltant par la petite porte, quitte à faire de la figuration. Un jour, elle sera une star et son nom s'étalera dans les journaux.

Sans tarder, June se lie avec une troupe d'acteurs du *Cats on Broadway* qu'elle retrouve tous les soirs au bistrot où ils se réunissent. Elle leur fait croire qu'elle vient d'une famille de comédiens anglais et qu'elle a tenu plusieurs rôles dans des pièces de Shakespeare. Si convaincante qu'elle se persuade que tout est vrai. Ça tombe bien, ils montent *La Ronde*, de Schnitzler, une pièce dans laquelle elle interprétera Léocadia, la prostituée de Vienne, à l'origine du mal. Un cachet modeste. Mieux que rien ! Le texte en main, elle déclame dans l'appartement d'Arthur et de Rebecca pendant des heures, n'en déplaît à Henry. Les répétitions commencent. Son cœur bat fort quand le metteur en scène lui annonce que c'est son tour. Au début, elle tâtonne, consciente qu'elle est trop scolaire, mais face à son partenaire, elle se met à vibrer et cela lui suffit pour ressentir un avant-goût de l'insaisissable vertige des planches. Grâce à un acteur amoureux d'elle, elle apprend à respirer, à poser sa voix et progresse, tant et si bien que le metteur en scène la félicite. Le soir, quand elle revient dans l'appartement miteux et qu'Henry dort déjà, elle le réveille et s'exalte. Le théâtre est devenu une vocation. Elle s'y consacrera corps et âme. Acteurs, décorateurs, techniciens, costumiers, toute l'équipe l'aime ; sa nouvelle famille. Elle aura bientôt New York à ses pieds.

La première est dans dix jours. Il y aura du monde. Il lui faudrait une nouvelle tenue, un chapeau, des bottines, des gants. Qu'à cela ne tienne, elle s'adressera à un de ses anciens soupirants, celui avec qui elle dansait la mazurka, par exemple. Aucun risque, il a soixante-dix ans ! Passant du coq à l'âne, elle demande à Henry où il en est de la procédure de divorce. Il lui annonce que les avocats doivent se réunir dans huit jours. Elle s'emballe : dès que la séparation sera officiellement actée, ils se marieront.

Immédiatement, elle s'en veut de l'avoir pressé, elle qui pourtant se méfie de ses élans, si soucieuse d'être aimée qu'elle tombe dans ses propres pièges. Telle une enfant qui vit dans l'instant, June passe souvent d'une émotion à l'autre. Très vite, elle rebondit. Un jour, elle sera riche et célèbre, Henry abandonnera son boulot et écrira une pièce pour elle. En lui ouvrant les bras, elle a l'impression de jouer son plus beau rôle.

June se prépare pour la répétition générale. Elle a invité son père et a supplié Henry de ne pas venir, de crainte d'avoir le trac. En vérité, elle ne veut pas qu'ils se rencontrent et que Wilhelm ne révèle trop de choses sur sa vie. Le rideau se lève. Depuis les coulisses, elle aperçoit le public, une mer terrifiante. Quand vient son tour, elle flotte, elle vrille, elle assure, elle est Léocadia, comme une prémonition. Applaudissements. June file se changer pour rejoindre son père et l'aider à sortir de la salle. Tout voûté, Wilhelm avance à petits pas jusqu'à un taxi dans lequel il s'engouffre. Au moment où elle s'apprête à remonter les marches du théâtre, Henry lui fait signe.

— Hello, June. Je suis arrivé pour la fin. Qui était ce monsieur avec toi ?

— Mon père, dit-elle, surprise de le voir ici. Il a fait un effort surhumain pour venir. Il m'a dit qu'après m'avoir vue sur scène, il pouvait crever en paix. J'aurais dû le raccompagner à la maison.

Assise en tailleur sur un banc, elle se met à pleurer sans pouvoir s'arrêter. Henry lui conseille d'aller le retrouver. Elle n'hésite pas.

Quelques jours plus tard, elle reçoit un message de ses frères. Wilhelm est inconscient. A-t-il fait un simple malaise ? Un infarctus ? June panique, vole vers lui. Le diagnostic tombe : le cœur de son père ne tiendra plus longtemps. Cette nuit-là, June reste à son chevet. La main dans la sienne, elle prie pour qu'un miracle se produise, tentant de garder l'image de ce corps si frêle, de ce visage apaisé, ces lèvres fines, ce front si pur.

— Papa, c'est ma faute, murmure-t-elle. Papa, je t'en prie, ne m'abandonne pas.

À l'aube, Wilhelm ouvre les yeux, avant qu'ils ne se figent pour toujours. Peu après, Peter les lui ferme, selon la tradition juive, avant de recouvrir son corps d'un drap blanc. Alors que les premiers rayons auréolent la tête de son père, June se sent étrangement en paix. Est-ce ceci la mort ? Traverser la rive, être enfin délivré.

— Tu étais si proche de papa, dit Peter, entourant les épaules de sa sœur. Il m'a demandé de veiller sur toi.

Le lendemain matin, elle sort appeler Henry au bureau, si anéantie qu'elle ne trouve pas les mots.

La cérémonie a lieu au petit cimetière juif, non loin de chez eux. Le rabbin prononce l'éloge funèbre. Tandis que le cercueil s'enfonce dans la tombe, Peter récite le kaddish. Vêtue de la robe noire qu'elle a pu s'acheter chez le tailleur du coin, June jette une rose dans le caveau et sanglote, sans pouvoir s'arrêter. Son *dad* qui laissait toujours la lampe allumée. Se peut-il que plus jamais elle ne revoie son tendre sourire ?

Elle a prévu un repas composé d'œufs, d'esturgeon, d'olives, de fromage et de pain azyme, sert les plus âgés, réconforte ses frères, digne, portée par une force nouvelle, par cet écrivain maudit qui la subjugué et qu'elle va épouser. L'air est plein de pollen. Il faut bien boire pour oublier. « À sa santé ! » clame Frances. June l'assure qu'elle continuera à subvenir à ses besoins et à ceux des garçons, jusqu'à ce qu'ils volent de leurs propres ailes.

Elle aurait voulu un mariage avec des amis, des fleurs et de la musique. À la place, Henry a préféré expédier les formalités à Hoboken, juste de l'autre côté de l'Hudson, dans le New Jersey. Comme il a divorcé il y a peu, il craint le qu'en-dira-t-on et préfère s'éloigner de Brooklyn. En ce 1^{er} juin 1924, le ciel a pris la teinte des ardoises. June a mis sa robe persane moulante, un turban assorti, et jeté une fourrure sur ses épaules. Elle n'est plus sûre de rien. Et si Henry avait accepté de l'épouser simplement pour lui faire plaisir ? Avant de monter dans le train de banlieue, elle a envie de faire demi-tour. À Hoboken, il y a des immeubles sinistres, des rues poisseuses où ils tournicotent jusqu'à l'hôtel de ville. Deux employés leur servent de témoins. L'acte officiel est signé pour cinq dollars. Le maire, un gros bonhomme à favoris, leur souhaite beaucoup de bonheur. June verse une larme. À la sortie, Henry se désole :

— J'aurais dû m'organiser autrement. On va se rattraper. On va inviter Kronski et sa femme à dîner. Ils s'entendent bien avec Arthur et Rebecca.

June retrouve sa bonne humeur aussi vite qu'elle l'avait perdue. Henry est si curieux, si cultivé, si drôle, si poétique. Avec lui, tout est joie, célébration, sensualité. Ils partagent la même passion pour l'art et causent littérature pendant des heures. S'il lui arrive d'avoir des sautes d'humeur, toujours attentif à elle, il se fie à ses jugements. Elle a dix ans de moins que lui mais elle a parfois l'impression de vivre avec un enfant. C'est elle qui tient la maison, qui fait les courses et la cuisine. En ce mois de septembre lumineux, grâce à ses petits cachets, elle espère dénicher un endroit où ils seront enfin chez eux et se met à visiter des appartements à Columbia Heights, un quartier chic et calme avec des propriétés cossues, de la verdure, un petit air de province.

Un matin, Henry l'accompagne jusqu'à une maison divisée en plusieurs locations, 91, Remsen Street, Brooklyn Heights. Dans l'entrée, il la couvre

de baisers.

— Tu es la plus sexy des femmes, j'ai envie de toi. Dis donc, on n'aura pas les moyens de vivre dans ce coin huppé.

— On peut toujours rêver !

La propriétaire, une belle Martiniquaise, leur ouvre la porte d'un large sourire :

— Soyez les bienvenus, monsieur et madame Miller.

Elle les fait entrer dans un appartement aux plafonds hauts, parquet en marqueterie, moulures, cheminée, avec des fenêtres à vitraux et des boiseries. Il y a même une bibliothèque encastrée dans un pan de mur et une vue dégagée sur le jardin. Un petit Versailles. Dès le premier coup d'œil, June repère dans quel coin du double salon elle pourrait disposer un bureau pour Henry. Une porte coulissante s'ouvre sur une grande chambre qui donne sur une salle de bains avec baignoire. La cuisine est équipée. L'ensemble, si épuré qu'Henry le qualifie de « nid japonais ». Lorsque June découvre le prix du loyer, elle flanche, tente sans succès de négocier et finit par déclarer :

— Nous le prenons. Mon mari est directeur du personnel à la Western Union. Il va bientôt en devenir vice-président. Et moi, je suis tellement demandée au théâtre que je me vois obligée de refuser des rôles !

— Très honorée, se réjouit la propriétaire. Il ne vous reste plus qu'à me verser des arrhes afin que je vous réserve la location. Nous signerons le contrat plus tard.

— Chère madame, nous sommes des gens de confiance. Vous seriez bien aimable de patienter un peu pour les arrhes.

June lui fait tant de charme que l'affaire est conclue grâce à un billet de dix dollars d'avance. Dès qu'ils se retrouvent à l'extérieur, Henry pouffe :

— Dix dollars à la poubelle ! Laissons tomber !

— Je le veux, cet appartement ! Donne-moi deux jours et j'aurai les fonds.

Elle est si sûre d'elle qu'Henry ne lui pose pas de questions, mais ce n'est qu'apparence, car ses cachets sont dérisoires. Revenir au dancing ? Ça ne suffira pas. À qui faire appel ? À Carruthers ? Sûrement pas. C'est alors qu'elle se souvient du Balafre, le patron du Remo où elle est allée avec Florie.

Après la répétition d'une comédie de boulevard dans laquelle elle tient un rôle de servante, elle s'habille tout en noir, avant de se rendre dans ce cabaret réputé de Broadway. Dès son entrée, le Balafré l'invite à sa table.

— Alors ma cocotte, tu avais disparu ?

— J'étais très occupée. Ça me fait plaisir de te voir.

— Tu es plus éclatante que jamais.

— Pas vraiment. Mon père vient de mourir, je suis un peu juste et je dois payer les pompes funèbres. Je ne m'attendais pas à ce que ça coûte si cher !

Comme il ne réagit pas, June change de registre et se met à jouer à la soubrette, mutine et cabotine. Le Balafré se laisse attendrir et promène sa main le long de ses jambes. June se fige. Lorsque les doigts du patron du cabaret s'aventurent vers ce qu'elle a de plus intime et qu'il lui chuchote à l'oreille qu'elle n'a pas l'air trop affligée par la mort de son père, elle prend peur.

— Tu préfères qu'on monte dans mon bureau ? dit-il, goguenard.

— Pas ce soir ! Je dois rentrer pour la veillée mortuaire. Je reviendrai la semaine prochaine.

— Cette fois, j'espère que tu ne feras pas la fine bouche.

— Avance-moi trois cents dollars, tente-t-elle d'une voix suave. Je te les rembourserai au centuple.

Estomaqué par son culot, le Balafré finit par en rire et sort de sa poche une liasse de billets.

— Tu n'as pas froid aux yeux, poupée. Va, je t'attends de pied ferme.

June lui plaque un baiser avant de filer retrouver Henry. Fou de joie, il la félicite d'avoir pu trouver si vite de quoi se loger dans leur cocon où il a l'intention de remplir des pages et des pages. En attendant, il ira faire les brocantes pour acheter des meubles. Soulagée qu'il ne lui demande pas d'où vient l'argent, elle se dit qu'elle n'était pas elle-même tout à l'heure, mais la petite chambrière qu'elle interprète sur scène. Quant au Balafré, il peut toujours courir pour qu'elle lui rende ses dollars.

Le jour de leur installation, Henry la porte dans ses bras pour franchir le seuil. Elle s'émerveille devant le nouveau bureau à tiroirs qu'il a déniché chez un antiquaire, le bonsaï, les coffres, les estampes. Les vieux objets sont une passion pour ce nostalgique d'un temps où les petites choses avaient de la valeur. Musique. Babouches aux pieds, il lui fait un numéro de patineur,

arabesques et tourbillons. Dans la lumière déclinante qui perce les vitraux bleu-rose, ils rient comme des gosses.

Ici, personne ne les dérangera. Kronski mis à part, ils n'ont pas donné leur adresse. Le soir, quand elle part au théâtre, Henry se plonge dans la lecture de Whitman, de Conrad ou de Melville. Il prend de plus en plus souvent des jours de congé, se balade dans ses quartiers de prédilection, comme le ghetto aux ruelles entrelacées, pleines d'odeurs et de couleurs d'Orient. S'aventure à Harlem où, à cette époque de ségrégation raciale, aucun Blanc ne se risque, et passe des heures à la bibliothèque de Montague Street, près de l'appartement. Il en a rapporté à June un livre sur le Paris des écrivains. Ensemble, ils repèrent la rue Rabelais, la rue Visconti, le quai Voltaire, et cette ville, si chargée de passé artistique, devient sous leurs yeux une cité mythique. Le dimanche, ils traversent le pont de Brooklyn d'où ils assistent à l'arrivée d'une faune d'immigrés débarquant de paquebots en provenance d'Europe. Grâce à June, Miller peut revoir sa fille, mais il en revient le cœur serré que la petite se mette à hurler quand il s'en va.

Il est tard, ce soir-là, lorsqu'elle revient du théâtre. Elle commence à se lasser des acteurs et de cette comédie à grosses ficelles, doute de plus en plus de ses talents d'actrice. Devant un feu de bois, Henry lit Alphonse Daudet en fumant une Chesterfield.

— Tout s'est bien passé, ma chérie ?

— Je vais arrêter ce métier, annonce-t-elle, en se laissant choir dans un fauteuil.

— Je croyais que tu voulais devenir une actrice célèbre.

— Au début, c'était pour t'épater, mais je m'aperçois que la scène occupe tout mon temps et je préfère passer mes soirées avec toi.

— Je peux très bien rester tout seul.

— Tu ne comprends pas. Tout mon bonheur est de te regarder taper à la machine. Peu importe ce que tu écris. À moins que tu ne le souhaites pas.

— Mais si ! J'aime ta présence, j'aime chaque minute avec toi. Seulement, je trouve dommage que tu abandonnes le théâtre.

June a beaucoup réfléchi. Étrangement, alors qu'elle est comédienne dans la vie, elle n'en peut plus de devoir puiser dans sa palette d'émotions pour nourrir ses personnages. Se lasse de reprendre les mêmes scènes tous les soirs. Les représentations vont bientôt s'arrêter. Elle n'a plus le courage de passer des auditions, aspire à retrouver la paix, à ne plus subir de

contraintes : les textes à apprendre, les horaires et les diktats des metteurs en scène. Et surtout, elle sait qu'elle ne gagnera jamais assez sur les planches pour qu'ils restent dans l'appartement de Remsen Street, afin qu'Henry puisse s'adonner à son œuvre dans les meilleures conditions. Lorsqu'elle pèse le pour et le contre, la possibilité de l'argent facile penche dans la balance. La tentation est grande de décrocher une place d'entraîneuse au Remo. Elle a soudain froid, se couvre d'un châle, comme si elle avait besoin de se réconforter. Cette décision lui coûte. Travailler au Remo, c'est renoncer à son désir, risquer de s'avilir, de se morfondre, et de regretter de ne pas être allée au bout de son rêve. Devant le feu qui s'éteint, elle s'interroge : Ai-je raison de me priver de ce qui me tient tant à cœur ? Henry m'en sera-t-il reconnaissant ?

Entre-temps, il a rouvert *L'Idiot*. Il lui dit que Dostoïevski est un saint, que sa quête de rédemption le touche terriblement, lui parle de l'influence de la Bible sur l'auteur de *L'Éternel Mari*. Abraham, Sarah, Moïse, Ruth, Aaron, Abel, il égrène ces noms, comme une litanie. Les yeux voilés, June se met tout à coup à trembler. Henry la regarde avec intensité.

— Dès que tu m'as donné ton vrai nom de famille, j'ai su que tu étais juive. Tu devrais être fière. Je me convertirais, si je pouvais.

— Qu'est-ce que ça peut faire qu'on soit bouddhiste, hindouiste, protestant, musulman, catholique ou juif ? s'agace-t-elle. Je suis d'abord une Américaine.

— Tu devrais revenir à tes racines. J'aime les rituels et la foi des juifs, et je t'aime encore plus parce que tu l'es.

— S'il te plaît, ne m'en parle plus jamais. Et concentre-toi sur ton œuvre. Il est temps que tu démissionnes enfin de la Western Union.

— De quoi vivrons-nous ?

— Je vais trouver un travail dans un bar. Je t'en supplie, ne retourne plus au bureau. Tu vas avoir trente-trois ans. Tu seras enfin débarrassé de ce qui te plombe.

— Tu es sûre de toi ?

— Rien ne me ferait plus plaisir.

— Viens dans mes bras, ma chérie.

Henry ne se fait pas prier davantage. Une vie à écrire, un luxe fou, des vacances sans fin. Pour l'heure, à part *Clipped Wings*, il n'a rédigé que des débuts de romans et des lettres d'admiration à des écrivains, mais les idées

fusent. Dans l'attente du déclic, il continue à remplir des cahiers de notes, colle sur les murs de l'appartement des feuilles criblées de citations et de listes de thèmes. Avec ses derniers cachets, June lui achète un étui à cigarettes, un peignoir de soie, de nouvelles babouches marocaines et lui prépare les plats qu'il aime. Le gâter lui donne l'illusion de le sauver et la convainc qu'elle a fait le bon choix.

OceanofPDF.com

Que d'inconscience ! soupire la June de l'Arizona, alors que le vent s'est calmé, que la jeep n'a pas réapparu. Après les moustiques, elle s'attaque aux moucheronns qui l'assaillent et se rappelle le moment où elle a quitté la scène pour revenir aux cabarets. À l'époque, elle avait si peu de respect pour elle-même, si peu d'amour-propre, qu'elle était allée jusqu'à donner son corps et risquer sa peau parce qu'elle était la seule à croire au génie d'Henry, et qu'un jour, elle le pressentait, l'avenir lui donnerait raison. Il y avait aussi en elle une irrésistible attirance pour le feu, comme s'il lui fallait se souiller pour payer elle ne sait quelle faute, poussée par une voix démoniaque, venue d'anciens bannissements, de la fatalité de son peuple, de la dureté de sa mère et de la chaîne de celles qui se sont sacrifiées pour ceux qu'elles aiment. Celles qui, doucement, se sont effacées, comme les ombres se mêlent à la nuit. Celles dont les mains se sont plissées, tachées, rabougries, dont le corps s'est plié sous le poids du labeur. Celles qui se sont endormies sans faire de bruit. En faisant ses adieux à la scène, elle s'est infligé une punition, une petite mort, afin qu'Henry ressuscite. Jamais il ne pourrait la voir en Phèdre ou en Macbeth, ni écrire une pièce pour elle. La mort est un poison qui s'infiltre dans les veines au compte-gouttes. Encore un peu de temps et la femme aux gants de velours viendra lui donner le coup de grâce, une Déméter munie d'une fourche et d'un brin de pavot, dont le parfum capiteux se nomme Anaïs.

Accablée par la chaleur, June traque à présent les araignées qui ont osé se loger sous les poutres. Voilà à quoi j'en suis réduite, se dit-elle, alors que Miller se pavane dans des palaces. À quoi bon se tourmenter ? Après tout, il aurait pu ressembler à un de ces romanciers d'un été, un de ceux qui veulent plaire à un large public. Il a suivi sa voie, sans aucune concession, quitte à choquer, à être condamné. Il savait que cette tête d'épingle de Brooklyn contenait le monde, qu'une rue grouillante d'enfants pourrait devenir immortelle. Inutile de regretter le temps perdu dont il a fait son miel. Ces

années ont été une longue période de gestation d'où a d'abord jailli *Crazy Cock*, que personne ne lira jamais. Puis les *Tropiques*, dont *Tropique du Capricorne*, qui a été pour elle une terrible déception. Bien plus tard, il y a eu *La Crucifixion en rose*, l'histoire de leur vie tumultueuse racontée dans les moindres détails, jusqu'à la description de leur nid japonais. D'un appétit d'ogre et d'une énergie démesurée, Miller a voulu tout embrasser. Pourtant, June a l'impression de ne pas avoir vécu les mêmes choses que lui, sans doute parce qu'elle était plus grave, plus lucide aussi, et qu'elle s'est oubliée. Ou plutôt, qu'elle ne savait pas qui elle était.

Bon an mal an, Henry se mit à rédiger des nouvelles, des portraits, à raconter ses promenades. June eut l'idée de les faire imprimer sur du beau papier cartonné de couleur. Le concept des *Mezzotints* était lancé. Elle ouvre la malle de droite où s'empilent les invendus – il en reste tellement ! Le moins qu'on puisse dire, c'est qu'il n'était pas doué pour le commerce. Elle avait pris la relève, fait du porte-à-porte, en avait signé certains de sa propre main, dans l'espoir que son charme agirait. Même leur bande d'amis les avait boudés. Aujourd'hui, ils doivent valoir de l'or. Si Peter savait. Il n'a pas intérêt à mettre le nez dedans. Ça se terminerait par une balle dans la tête.

Le loyer avait six mois de retard. Henry ne payait plus sa pension alimentaire, de sorte qu'il n'osait plus revoir sa fille. Tout s'était figé sous la glace. June ne pouvait même pas s'acheter un manteau et se servait du pardessus d'Henry. C'est à ce moment-là qu'elle avait décidé de revenir au Remo. Elle se doutait que le Balafré ne la lâcherait pas, qu'elle en baverait, mais il lui fallait des rentrées d'argent régulières, des sommes rondellettes payées cash, ce qu'un emploi de vendeuse, d'ouvreuse ou de repriseuse ne lui aurait pas offert. Entraîneuse, elle en avait l'expérience. Aucune raison que le Balafré refuse de l'engager. Elle revoit la tête d'Henry quand elle lui avait appris qu'elle voulait travailler dans ce cabaret.

— Tu ne vas pas retomber là-dedans, avait-il dit.

— C'est un métier comme un autre. Il suffit de faire boire les hommes, rien de plus.

— Vraiment ?

— De toute façon, on ne peut plus continuer comme ça. Tu ne peux même pas te payer des timbres pour envoyer tes textes à des journaux.

— Ça ne sert à rien. J'ai battu un record : cinq refus aujourd'hui.

— Tu es trop doué pour eux !

June se souvient d'être partie pour le Remo, fouettée par les bourrasques, déterminée à persuader le Balafré de l'employer. Elle entend encore des musiciens jouer de la trompette. Un pianiste improvise. Ça sent le tabac, la sueur et l'alcool. Fêtards, noctambules et petite racaille viennent ici enfreindre les lois de la Prohibition. Alors qu'elle se mêle à une grappe de filles, une rumeur circule : l'une des entraîneuses aurait été poignardée dans les toilettes pour avoir pris part à un règlement de comptes lié au trafic de drogue. Ce soir, la partie sera serrée, le Balafré est un caïd de la pire espèce. Vautré dans un fauteuil, il s'encanaille avec une brune aux yeux d'or. June le salue de la main. Il repousse la brune, s'avance vers elle et la jauge vertement :

— Alors petite, ton père a eu de belles funérailles ? Ça fait un bail ! Tu sais que je n'aime pas qu'on se moque de moi ! Tu as hérité ? Tu peux me rembourser ?

— J'ai autre chose à te proposer. Tu me fais travailler et tu déduis ce que je te dois sur mon pourcentage. Ça te va ?

— Je vais y réfléchir. Je ne suis pas sûr que tu tiennes longtemps. Tu es trop intelligente pour le job.

— C'est pas la question. J'ai du bagout, des manières. Les gars me mangeront tous dans la main.

Le Balafré tire sur son cigare.

— Viens. On va causer dans mon bureau.

June le suit dans l'escalier en colimaçon qui mène à une pièce capitonnée. À peine est-elle entrée qu'il la prie de prendre place sur le divan.

— Si tu veux le poste, il va falloir te montrer arrangeante, ma jolie, dit-il, en lui bécotant le cou.

June ne pipe pas. S'opposer au Balafré ruinerait ses chances d'avoir le job. Lorsqu'il taquine ses seins, elle retient son souffle. Une rasade de whisky et il soulève sa jupe. Elle ferme les yeux. L'image de l'Italien surgit. Son cerveau part en vrille : se faire toute molle, attendre que ça passe, devenir une autre, penser à la liste de courses, sortir de scène. L'affaire ne dure que quelques minutes. Ce n'était pas elle, mais Judith, Julia, Juliet, tous ses doubles. Un papillon attrapé au vol. Black-out dans sa tête. Henry ni personne ne le saura. Elle pourra payer sa pension alimentaire, le loyer, effacer leurs dettes. Le Balafré lui tapote la joue :

— Tu commences demain.

Se retenant à la rampe, elle descend vers la salle enfumée et reprend le métro, essuyant de son mouchoir brodé le mascara qui a coulé sous ses yeux. Au salon, Henry dort sur le sofa. À ses pieds, un poème en prose : *Le Phénix de Bowery*. Elle le lira plus tard. Dormir, ne plus penser à rien.

Ses jours sont des trous dans le collier des nuits. Depuis qu'elle se rend au Remo, du jeudi au samedi, le Balafré lui fiche la paix, mais elle doit garder le sourire aux lèvres, écouter les baveux, les boutonneux, les grincheux et autres spécimens déballer leurs salades, leurs insanités, repousser leurs pattes, les faire rire, les servir jusqu'à plus soif. La plupart s'avèrent plutôt généreux en pourboires. Elle est rétribuée au prorata des bouteilles consommées, ce qui lui rapporte dix fois plus qu'au dancing. Lorsqu'elle rentre, elle s'écrase sur le lit. Kronski, qui passe de temps en temps, s'inquiète pour elle. Henry le rassure : June est solide. Il ne lui arrivera rien.

Dans la bicoque en bois de son frère, elle n'en peut plus d'entendre les loirs galoper sous le toit et les rats grignoter on ne sait quoi. Peter devrait acheter des pièges pour les éliminer. Elle le compare parfois à Henry quand il lui disait « tu es forte, rien ne peut t'arriver », alors qu'elle avait perdu ses couleurs, que ses joues s'étaient creusées, presque une épave ballottée sur les flots. D'autant que la maison de sa mère risquait d'être hypothéquée. Si rien n'était fait, Frances et ses frères seraient expulsés. Pour l'aider, Henry avait tenté, en vain, d'intégrer la rédaction d'un journal. Refusé partout, il déprimait, passant des heures à recommencer mille fois cette fameuse première phrase qui le liquéfiait. June lui remontait le moral.

— Même si tu ne publies rien pendant des années, les choses mûriront. Un jour, tu seras reconnu et ton œuvre restera.

Au temps des lilas, elle retrouva suffisamment d'énergie pour négocier un remboursement échelonné des dettes de sa mère. Au Remo, les clients se l'arrachaient, elle était devenue la coqueluche, mais le Balafré se montrait de plus en plus gourmand et empochait la moitié de ses gains, excepté les pourboires. June enrageait, persévérait, mais quand elle demandait à Henry où il en était, il se lançait dans de longues diatribes sur le style et la création qui l'angoissaient. Elle se rappelle qu'afin de la rassurer, il prétendait cacher son manuscrit en cours en lieu sûr. Elle l'avait cherché partout, dans ses tiroirs, derrière les livres de la bibliothèque, dans ses coffrets.

Introuvable. En fouillant dans l'armoire à linge, elle s'était aperçue avec horreur que le sac en papier contenant les lettres qu'il lui avait adressées au moment de leur rencontre avait disparu. La femme de ménage l'avait jeté à la poubelle. Elle envoya Henry et Kronski à la décharge. Ils en revinrent bredouilles. Ces lettres, elle y tenait tant. Aujourd'hui, elle ferait encadrer la plus belle et l'accrocherait au-dessus de son lit, pour ne pas devenir folle.

Elle retrouve dans sa boîte en forme de canard des pastilles au citron qui datent de l'époque où Henry s'était pris de sympathie pour un confiseur juif qui l'avait chargé de vendre des boîtes de bonbons à domicile. Devenu colporteur, il sonnait aux portes des voisins, passant plus de temps à discuter qu'à fourguer sa marchandise, de sorte que June avait dû appâter elle-même le chaland, avant de se lancer en vain dans l'immobilier. Le soir où le Balafré, ivre mort, leva la main sur elle, elle s'enfuit. C'est alors que, dans sa pêche au trésor, elle tenta sa chance dans l'un des cabarets les plus célèbres de Greenwich Village, le Blue Parrot.

OceanofPDF.com

L'été pointait le bout de son nez. Une plage jaillit de la mémoire de la June du ranch : elle se protège du soleil, sous une ombrelle. Un dernier bain et il faut rentrer. On l'attend au Blue Parrot. Elle n'avait pas eu de mal à se faire engager. Plus spacieux que le Remo, on y dansait sur des airs de country et de ragtime, des couples huppés venaient s'y enivrer. Sous l'apparente moralité d'un *dance club*, le Blue Parrot était en réalité un haut lieu de trafics en tout genre où mafieux, marchands d'armes, trafiquants de drogue, politiciens et barons de la finance fricotaient sous l'œil de policiers en civil corrompus. Dès son arrivée, dans sa robe chinoise moulante, fourrure taupe sur les épaules, lèvres pourpres et fard à paupières vert opalin, June éblouissait. Les hommes et les femmes la suivaient des yeux. Parmi elles, quelques lesbiennes. Dans un coin, une poignée d'entre elles se tenaient la main. D'autres s'entrelaçaient sur la piste. La plus fascinante était Luna, une danseuse cherokee élancée, yeux de biche, une longue natte qui se balançait dans le dos. Une houppe dans les cheveux, un bandeau sur les seins, ceinture corbeau et jupe de peau, des jambes à n'en plus finir, Luna avait de la grâce. Son numéro était le clou de la soirée. Les clients venaient de loin pour voir ses sauts de chat, ses salutations au dieu Soleil et sa manière de piétiner le sol au rythme du tambour, afin d'appeler les bons génies. Lorsqu'elle terminait sa prestation par un grand écart, c'était l'ovation.

Luna faisait partie des Indiens qui avaient fui les Grands Lacs et émigré vers le sud, après avoir été vaincus par les Delaware et les Iroquois. Elle était la lumière du Blue Parrot, cet endroit truffé d'escrocs, au premier rang desquels celui qu'on appelait le Corse, Andrea Santoni, le propriétaire de l'Empire City Casino. Un petit noiraud nerveux qui avait invité June dans un restaurant français, avant de lui faire découvrir les salles de jeux. À son habitude, elle lui avait fait croire qu'elle était divorcée. Il lui avait sorti le grand jeu, prêt à l'épouser, à la couvrir d'or. Quelle excitation d'entendre le

doux cliquetis des avalanches de pièces qui ruisselaient des machines à sous, de voir des messieurs, tels des pingouins, miser leurs gains à la Bourse sur des tapis verts ! June en tressaille encore de plaisir. La fortune lui était passée sous le nez : les choses avaient mal tourné. Santoni l'avait entraînée dans un salon tape-à-l'œil, avec un bar derrière lequel étaient alignées des kyrielles de bouteilles multicolores. Il lui avait servi un cocktail explosif, un White Cosmo à base de vodka et de liqueur Saint-Germain. La tête lui tournait. Le Corse en avait profité pour effleurer ses genoux, la déchausser, embrasser son pied droit, avant de la prendre avec une douceur si inattendue qu'elle s'était contorsionnée, le ventre secoué de spasmes. Elle n'a pas oublié le visage de ce mafieux qui retroussait ses lèvres, découvrant des dents de loup, dans un rictus involontaire où il y avait comme de la goguenardise et de la cruauté. Un rictus qui hante encore ses nuits. Elle sent encore sur sa joue la brûlure de sa gifle. Il était le parrain, celui qui murmurait à l'oreille du président. Afin de se libérer de ses griffes, elle avait fait passer Henry pour le plus gros maquereau de Broadway. En quittant le casino, ses mille dollars en poche, elle s'était dit : Il n'existe plus. Je suis la femme de Miller. June le matin dans mon kimono, Mona, la nuit, dans mon fourreau. Henry finira un jour le livre qu'il m'a promis. Je serai éternelle.

La femme blessée mordille un bâton de réglisse afin de faire passer le goût du bonbon. Lorsqu'elle repense à ce qui s'est joué avec Henry, elle a envie de vomir. Entre eux, un pacte jamais formulé. Les mensonges de June cimentaient le fragile équilibre de leur couple. Elle trouvait l'argent ; il écrivait. Ce jeu de dupes leur plaisait, les arrangeait aussi. Elle gardait le silence sur ses virées nocturnes dans des cabarets, mais elle savait qu'il fermait les yeux, sans doute par lâcheté, par intérêt ou parce qu'il s'était forgé une image d'elle qu'il ne voulait pas souiller. Un accord tacite que Miller appellera d'ailleurs « prostitution efficace et légitimée » !

June ouvre une des malles, pour bazarder au gré du vent les papiers qu'elle contient. Monky, le fox-terrier de Peter, gratte à la porte, bondit sur elle, lui fait la fête et elle renonce à livrer les documents aux vautours. Henry l'aurait pourtant mérité : il notait tout d'elle, en a rédigé des tartines, sauf ce qu'elle vivait la nuit, cette grande inconnue qu'il occultera dans ses livres. Un jour, si elle en a la force, elle fera connaître la vérité à tous, parce que ce n'est que justice ! La vérité sur l'origine de l'argent qui a contribué au succès de l'auteur du *Monde du sexe* et sur les mille vies de June

Mansfield. À l'époque, les dollars du Corse lui avaient servi à s'acheter un manteau chez un fripier, à payer les timbres d'Henry et à survivre. Ils n'ont pas suffi pour rester dans leur joyau de Brooklyn. Sans cesse, il fallait aller à la pêche. Les temps étaient durs. Dans le soleil couchant, une cavalière s'évapore à l'horizon. June claudique vers son lit et attrape au passage une plume de geai du Mexique que Luna lui a donnée. La jeune Cherokee était devenue une alliée. June l'avait suivie un soir et leurs lèvres s'étaient réunies. Un baiser qui guérit, une révélation. Jamais elle n'oubliera cette belle âme et sa triste fin, à croire que les femmes qu'elle a aimées étaient vouées à disparaître. Luna était enceinte d'un client et refusait d'avorter. Elle croyait aux forces de la nature, se disait prête à élever l'enfant. Malgré sa grossesse, Luna ne voulut pas arrêter ses numéros. À la fin de l'un d'eux, prise d'un étourdissement, elle vacilla et fut transportée aux urgences. L'enfant était mort. Il lui fallut accoucher. June la soutint jusqu'au bout. Un matin, l'infirmière de service lui apprit que la Cherokee s'était jetée par la fenêtre.

Après sa mort, c'est le brouillard. La plume bleutée entre les doigts, June ferme les yeux. Faute de ressources, ils avaient dû se résoudre à quitter leur nid d'amour. Le jour du départ, elle s'était retournée une dernière fois vers les vitraux, les tapisseries de soie rose, le parquet ciré, et avait pris la main d'Henry :

— Nous avons été si heureux ici.

OceanofPDF.com

Cela fait maintenant deux heures que la jeep s'est évanouie. Annette et James ont dû faire machine arrière. Enfin un peu de répit. Par quelle pilule commencer ? June se perd dans sa batterie de médicaments, les uns contre le vomissement, les autres contre les douleurs articulaires, l'arthrose et les maux d'estomac. Seule la morphine la soulage. Depuis ses nombreuses fractures après l'électrochoc, elle est accro. Une addiction qui en a remplacé une autre : la marijuana. Paradis artificiels, jouissance solitaire, goût de l'infini, ses fleurs du mal, sa perdition. La première fois qu'elle avait goûté à l'herbe, c'était avec Jane. Elle venait de s'installer chez eux. Ça devait être un après-midi. Henry était allé au cinéma. Sa nouvelle amie s'était mise à rouler de drôles de cigarettes avec des gestes de chimiste, récitant d'inaudibles formules, comme si elle accomplissait un rituel sacré. Puis elle en avait donné une à June qui avait trouvé ça mauvais. Au bout de quelques taffes, l'angoisse l'avait envahie et elle s'était vue partir avec la terreur de ne plus jamais revenir à elle. Peu à peu, elle y avait pris goût, son corps se relâchait, s'allégeait, jouissait. Jane, sa lumière et ses ténèbres, son salut et son péché, tout converge vers elle. Elle lisait les *Illuminations* à voix haute. Elle chantait à son oreille. Elle peignait sur les murs, malaxait de la terre, tirait des ficelles, mais son cœur, ses bras et ses seins ronds et pleins ne vibraient que pour June. Avant de la faire revivre, il lui faut revenir en arrière. Trois ans se sont écoulés depuis la rencontre à l'Amarillo avec Henry. En 1925, il y eut tellement de déménagements qu'elle en oublie les piaules et les gourbis qu'ils ont occupés, jusqu'à ce que l'obscurité se referme, l'automne suivant, dans ce trou noir que Jane a illuminé. Rejetés de leur nid japonais, ils avaient atterri dans une chambre meublée en rez-de-chaussée, sorte de loge de concierge dans un quartier syrien de Brooklyn.

Seul avantage, l'accès à un jardin, petit carré de verdure avec un platane sous lequel Henry se réfugie pour méditer sur un fauteuil en osier. Des amis

débarquent à l'improviste, Kronski, bien sûr, mais aussi Stanley Borowski, autre copain de longue date. Les Syriens du coin n'hésitent pas non plus à envahir le jardin, suscitant les foudres de la logeuse qui finit par virer *manu militari* tout ce beau monde, y compris les Miller. Au moment de quitter la chambre, ils prennent un malin plaisir à la saccager, avec l'aide des enfants de Stanley : murs badigeonnés, draps lacérés, toilettes marmeladées. Fallait pas les traiter comme des moins-que-rien. Après quelques nuits sur le tapis de Stanley, la cohabitation avec sa femme et ses enfants devient vite invivable. À nouveau congédiés, ils n'ont même plus de quoi acheter des tickets de métro.

À la fin de l'été, Henry tombe par hasard sur Karl, un géant suédois, statisticien d'un ennui mortel, à qui il a déjà rendu de menus services de bricolage. Karl veut refaire le toit de sa maison à Far Rockaway, dans le Queens, une langue de terre au bord de l'Atlantique. Il l'engage comme charpentier, June à la cuisine. Ils ne sont pas au bout de leurs désillusions. Dans le cabanon où ils logent, ils sont agressés par des moustiques. Les assiettes sales s'empilent. Karl et sa femme s'avèrent radins et ne jurent que par Nostradamus. Entre deux plongeons dans la mer, Henry s'attaque au toit et fait valser les tuiles, jusqu'au jour où un marteau tombe sur la tête de l'épouse du Suédois. Retour à Brooklyn, dans un trois-pièces sombre et humide, au rez-de-chaussée d'un vieil immeuble de Perry Street, à quelques rues de Beatrice et Barbara. À six ans, la petite n'a pas vu son père depuis un an. Quant à son ex-femme, elle a repris un avocat pour l'obliger à payer ses arriérés de pension alimentaire. C'est alors qu'ils décident de monter un *speakeasy*, un débit de boissons clandestin à domicile. Grâce à la mère d'Henry, ils s'approvisionnent en alcool. Le jour de l'inauguration, dans leur meublé transformé en bar, la bande d'amis est à la fête. Rapidement, l'affaire tourne mal. Mauvais payeurs, bagarres, tapage nocturne : les flics débarquent et ils sont expulsés de leur appartement, obligés de demander, chacun à sa famille, de les héberger.

À force de se démener, Henry finit par obtenir une avance pour un article non publié et June déniché une chambre à Hancock Street, un quartier de maisons propres. Aux beaux jours, elle reprend son bâton de pèlerin, se rend chez le directeur d'une revue d'histoires grivoises, lui vante les talents d'Henry et en revient avec une commande d'une douzaine. Fuyant la chaleur de l'été, le couple bohème descend dans le Sud, à Asheville, au pied des montagnes du Great Smoky, peuplées de Cherokees. Henry lit Loti,

Hamsun et *Les Possédés*, signe ses lettres « Dostoïevski Junior ». June essaie de vendre de la lingerie acquise avec ses derniers sous. La beauté du Sud les écrase. Quelque chose s'effrite entre eux, une forme de lassitude que June ne veut pas s'avouer. Elle l'aime mais elle est fatiguée de devoir tout porter.

Les revoilà au Village. June a pris de l'assurance et ne regrette pas d'avoir poussé Henry à quitter la Western Union. Son livre s'écrira tout seul : il est si passionné, si volontaire, même si, pour l'heure, il fait à nouveau du porte-à-porte, cette fois pour tenter de fourguer à des voisins l'*Encyclopædia Britannica*. Elle ne regrette pas non plus le Blue Parrot : pas question de croiser à nouveau le Corse. À Greenwich Village, elle est chez elle, si appréciée qu'elle décroche un emploi de serveuse au Chaudron de fer, un bistrot fréquenté par toutes sortes de personnages extravagants, dont un illuminé venu de Crimée qui a côtoyé les Navajos, avec qui Henry partage l'idée que, face à l'inculture et au déclin de la civilisation, seuls l'art et la spiritualité seraient salvateurs. Avec son premier salaire, June jette son dévolu sur une ancienne blanchisserie aménagée en appartement de trois chambres, dont une cellule avec des fenêtres à barreaux. L'adresse ? Henry Street, dans le quartier de Lower East Side. Un sous-sol, noir comme l'enfer.

Nous y sommes ! se réjouit la femme armée, à côté de Monky, en boule sur le lit. Sa mémoire est lourde de souvenirs. Elle tremble à l'idée de reconstituer sa rencontre avec Jane, cet après-midi-là, en 1926, tire de son coffret une marionnette aux cheveux rouges et tout s'allège, tout lui revient.

Torchon à l'épaule, elle servait un snack à des clients lorsqu'une grande fille baraquée à la crinière corbeau, qui fumait un cigare à une table au soleil, lui fait signe. Une fille d'environ son âge, aux yeux violets, dont les pommettes saillantes ajoutaient à son visage un je ne sais quel charme slave. Avec son pantalon de cow-boy, sa veste indienne et ses godillots dépareillés, elle avait quelque chose d'androgyné.

— Tu veux la carte ? lui demanda June.

— Non merci. Tu t'appelles ?

— June, et toi ?

— Jane.

— Je ne t'ai jamais vue ici. Tu viens d'où ?

— Du Texas. Je suis arrivée il y a deux jours et je squatte une mansarde où des souris me tiennent compagnie. Tu crois qu'ils me prendraient comme plongeuse ici ?

— Il y en a déjà deux, ça m'étonnerait. Tu veux déjeuner avec moi ? C'est l'heure de ma pause et j'ai droit à un repas. On partagera.

— D'accord !

Fascinée par son allure, June lui apporta du poulet avec des frites, lui parla des clients du Chaudron, de cet hurluberlu en costume à carreaux qui se disait lord, de cette vieille dame qui commandait du saumon pour son chien et de ce poète qui déclamait ses vers pour quelques pièces.

— Tu as l'air gai, mais c'est un leurre, dit soudain Jane.

Touchée qu'elle ait vu juste, June évoqua Henry et leurs soucis d'argent, la phase difficile qu'ils traversaient.

— Les hommes m'ont toujours déçue, confia Jane. À commencer par mon père, qui m'a abandonnée à la naissance. Du coup, dès qu'elle a pu, ma mère m'a enfermée dans un couvent d'où je me suis enfuie à quinze ans pour un *road trip*, en train, à cheval ou en camion. J'ai eu de la chance, j'ai toujours été bien accueillie, et j'ai acquis la conviction que j'avais un rôle à jouer sur cette Terre. Comme toi, June.

— Le mien, c'est de permettre à Henry de réussir.

— Fais confiance aux forces de l'invisible, aux voix des défunts. Ce que tu cherches viendra à toi.

— Tu es en contact avec les morts ?

— Ça m'arrive. C'est l'une de mes sources d'inspiration, lorsque je sculpte, que j'écris des poèmes ou que je fabrique des marionnettes.

— Tu me montreras ce que tu fais ?

— Bien sûr. Tu viendras les voir dans mon grenier, si tu veux.

Les deux femmes continuèrent à se livrer. June lui révéla cette impression d'être salie par les hommes, lui parla de l'Italien, du Balafré, du Corse, de tous les autres. Pour la première fois de sa vie, elle se sentit comprise, sans jugement. De son côté, Jane lui avoua qu'elle n'avait jamais couché avec un homme et qu'elle avait été récemment la maîtresse d'une femme mariée.

— Elle était plus âgée que moi. C'est elle qui m'a donné le goût de l'art. J'ai vécu avec le couple, dans leur maison du Texas. Un ménage à trois plutôt burlesque. Ils m'ont payé le voyage pour New York afin que je puisse devenir une artiste reconnue.

Jane s'enflamma pour Rimbaud et June mourut d'envie de découvrir ce génie qu'elle n'avait jamais lu. À la fin de son service, elle se décida, à regret, à quitter cette femme qui lui avait permis de s'abandonner, de s'évader, et lui fit promettre qu'elles allaient se revoir. À peine rentrée, elle s'empressa d'annoncer à Henry qu'elle venait de se faire une amie, une fille fabuleuse aux allures de garçon, dotée de pouvoirs extralucides, une pure artiste. Elle était si enthousiaste qu'il fit la moue et se moqua de ces femmes qui lisaient dans une boule de cristal. Déçue qu'il ait du mal à accepter qu'elle puisse être attirée par quelqu'un d'autre que lui, June lui dit pour le rassurer :

— Je t'aime, j'ai confiance en toi. Tu vas adorer Jane.

Le lendemain, elle retrouve Jane au Chaudron et l'emmène chez elle pour lui prêter une paire de souliers. Henry est allé se promener. Jane trouve l'appartement fantastique et s'extasie devant la bibliothèque, lorsque June lui tend une paire d'escarpins.

— Tu veux les essayer ?

— Non merci, je serais ridicule. Je déteste les tenues féminines. Tu n'aurais pas plutôt une chemise d'homme ?

June lui en apporte une d'Henry. Elle lui sied parfaitement. Jane sort alors de son sac une de ses sculptures, un gros bonhomme en terre cuite sans bras ni jambes. June la pose sur la cheminée, convaincue que cette œuvre d'art fera date. Une tasse de thé et les deux amies se lovent sur le canapé où Stasia ouvre un de ses carnets de poèmes.

— J'écris sur les oubliés, les errants et les damnés. Le cannabis m'inspire. Si ça te tente, on pourra en prendre ensemble.

Peu portée sur la drogue, June n'ose la contredire et lui demande d'où vient son bracelet à l'œil-de-chat.

— Je l'ai piqué dans une boutique ! J'en crevais d'envie !

— Ça t'arrive souvent ?

— Il faut que les denrées circulent. Je chourave parfois des livres, des crèmes de visage, une bonne bouteille que je refile à un clochard. Voler, c'est prêter.

— On ne t'a jamais attrapée ?

— Une ou deux fois, mais comme je parle quatre langues, je me fais passer pour une étrangère et on me fiche la paix.

Peu après, June lui montre la petite chambre qui sert de débarras. Elle lui propose de s'y installer dès le lendemain, le temps de mettre un peu d'ordre. Jane saute de joie, avant de se faufiler dans la salle de bains pour prendre une douche. À son retour, Henry ne peut s'empêcher de grimacer devant le bazar qui règne dans la maison.

— Salut les filles ! Enchanté, Jane. June m'a dit beaucoup de bien de toi.

— Ta femme est une merveille. Elle m'a donné une de tes chemises. Nous faisons presque la même taille ! Ça ne te dérange pas ?

— Fais comme chez toi ! Tu peux même utiliser mes cravates, si ça te chante.

— C'est drôle. Tu ressembles à ma marionnette fétiche, le comte Burga.

Jane brandit alors un minuscule chien, coiffé d'une perruque de ficelle rouge surmontée d'un chapeau miniature, et se met à le manipuler, imitant la voix d'Henry. June éclate de rire. Pas lui. Jane accroche ensuite le comte Burga au dossier de leur lit et leur fait une révérence.

— Mes chers amis, je vous salue bien bas ! À bientôt, monsieur Miller.
Bye June !

Dès qu'elle est partie, Henry fait tourner son doigt sur sa tempe :

— Elle est un peu dingo, non ?

— Je crois plutôt que tu l'intimides. Un rien la trouble. Elle est trop sensible. Une marginale, totalement démunie face à la vie matérielle. Nous pourrions peut-être la dépanner une ou deux nuits.

— Tu ne vas quand même pas l'héberger ici ?

Jane finit par prendre possession du débarras où June a disposé un lit pliant. Elle commence par badigeonner les murs de violet, avant de lui offrir un joint que June aspire religieusement. Au bout de quelques bouffées, les battements de son cœur s'accélèrent, son corps s'allège, des ondes de plaisir montent du fond de son ventre jusqu'aux omoplates. La voix de Jane, le bruit de la rue, d'un chien qui aboie, tout s'atténue, échos lointains, bourdonnement d'abeilles. Jane semble dériver, le bureau d'Henry bascule, les murs se fissurent, les marionnettes la narguent, le sol se couvre de coquelicots. Seule en scène, elle est Phèdre, Antigone, Macbeth. Un théâtre ambulante. L'univers à ses pieds, elle n'a plus peur de rien, débridée, déchaînée, en extase. Elle s'échauffe, déclame, débite, rugit et les mots sortent de sa bouche, tels des fleurs et des crapauds. Des mots en couleurs, en fourrure ou en sucre, une guirlande, une source, un jet qui jaillit sans

discontinuer. Des images défilent, forêts, sommets, jardins, monstres marins, ports et deltas. Elle voyage, gambade dans l'appartement, grimpe sur le lit, une estrade d'où elle s'égosille et le jour se mêle à la nuit. Jane l'agrippe, la tance ou chantonne à ses côtés, elle n'existe plus. L'aiguille de l'horloge a tourné. Qu'importe le temps, elle finit par retrouver ses esprits, incapable de se souvenir de ses divagations. Jane lui dit qu'elle a déliré, lui conseille de se doucher, lui frotte le dos, lui masse le crâne et lui fait promettre de ne plus abuser de l'herbe. Au fil des jours, les deux complices naviguent dans le même bateau, se font des tresses, se vernissent les ongles et se racontent leur vie sur tous les tons. Après son service au Chaudron, June accompagne Jane dans des galeries d'art. Elles vont voir *Dr Jekyll et Mr Hyde*, un film muet de John S. Robertson, traînent dans des cafés et rentrent de plus en plus tard. Un soir où elles chuchotent comme des adolescentes, Jane effleure d'un doigt le creux du bras de June.

OceanofPDF.com

Depuis déjà quelques semaines, Jane s'est installée chez les Miller et Henry supporte de plus en plus mal sa présence, surtout quand Jane lui reproche d'être injuste et tyrannique avec June. Dans ces cas-là, il perd ses nerfs, ricane, soliloque, menace Jane de l'étriper, la traite de siphonnée, de malade, de crétine, plante une lame de couteau dans la porte de sa chambre, accuse le comte Burga de vicelard, vaque d'une pièce à l'autre, balai à la main, ou bien s'enferme à double tour, tel un sanglier blessé. June se met en tête qu'Henry l'exploite, puisqu'il écrit des livres dont personne ne voit la couleur. Et Jane passe de l'euphorie à l'abattement. Un soir, June la retrouve sur le lit de sa chambrette, en larmes.

— Mon Dieu, qu'est-ce qui t'arrive ?

— Henry me déteste. Il est persuadé que je veux vous séparer l'un de l'autre, alors que je fais tout pour vous rapprocher.

— Ne crois pas ça. Il t'apprécie beaucoup. Il s' imagine simplement qu'on lui cache des choses.

— Méfie-toi, c'est un pervers narcissique. Quand il n'aura plus besoin de toi, il te jettera, comme un vieux manteau.

— Ne dis pas ça. Henry m'a sauvée. Il est toute ma vie. Si je fais tant pour lui, c'est parce que je sais que si je le perdais, je n'y survivrais pas.

June admet qu'il y a pourtant une part de vérité dans ce que dit Jane. Sa relation avec Henry ressemble à un roman dont on redoute la fin. Jane fourre la tête dans son cou. Son souffle chaud, sa langue qui parcourt sa nuque et fouille le lobe de son oreille éveillent mille vibrations. Et Jane étouffe ses gémissements de la main :

— Va retrouver Henry et ne dis rien, ce sera notre secret.

Plus ça va, plus Henry perd la boule. Fou de jalousie, il passe son temps à les surprendre dans les cafés ou chez les fumeurs de pétards qu'elles fréquentent. Fouille leurs chambres, épie leurs conversations et se réjouit lorsque June reproche à Jane de dilapider l'argent qu'elle vient de dérober

dans la caisse du Chaudron. Le jour où elle fait tomber par mégarde une lettre de son sac, elle s'affole à l'idée qu'Henry ne s'en empare et elle la ramasse en vitesse. Elle la déchire en mille morceaux qu'elle cache dans un coffret. S'il lit ces mots d'amour à Jane, il risque de la gifler, de la taxer de lesbienne. Et c'en sera fini. En même temps, elle le plaint, et comme souvent dans ces cas-là, le délaisse, oubliant de le retrouver au théâtre où il a pris une place pour tenter de la reconquérir.

June et Jane ont acheté une pizza pour le déjeuner. Autour de la table, elles cancanent, gloussent, pouffent. Exaspéré par leurs messes basses, Henry note ce qu'il peut glaner.

— Arrête d'écrire tout ce qu'on dit ! tonne Jane.

— Vous vous liguez contre moi ! braille-t-il, en tapant du poing sur la table. J'en ai assez de vos cachotteries et de vos simagrées ! Je vais mettre un terme à ce cirque, prendre mes cliques et mes claques et me barrer d'ici ! Vous allez être contentes, vous ne me reverrez plus !

Alors qu'il sort précipitamment de l'appartement pour galoper dans la rue, Jane se lance à sa poursuite :

— C'est moi qui vais partir ! Tu ne peux pas faire ça à June.

Henry la regarde, interloqué, avant d'afficher un sourire jovial.

— En voilà une bonne nouvelle ! Et où iras-tu ?

— Vers le Pacifique, je ne sais où. Avec ma malle et ma grosse valise, je ne peux pas faire de l'auto-stop. Il faudrait que je prenne le train mais je n'en ai pas les moyens.

— S'il le faut, je te paierai le billet.

À cet instant, June rapplique.

— Qu'est-ce qui vous prend ? Si Jane s'en va, je vais crever. Henry, je t'en supplie, fais-nous confiance. Tout va changer. Nous allons veiller sur toi, n'est-ce pas, Jane ?

— Je me ferai toute petite, je m'absenterai le plus possible.

June est dans un tel état qu'Henry cède.

— Je vous avertis, les filles, si vous recommencez votre petit manège, je m'en irai, et cette fois je ne reviendrai pas sur ma décision.

D'un même élan, June et Jane l'embrassent sur les joues, trompetant en chœur :

— Merci ! Merci !

Le trio se retrouve autour d'une bonne bouteille. En trinquant, Jane leur propose d'aller dîner en amoureux.

— Je veux votre bonheur. En attendant, je vais me balader, vous serez tranquilles, décrète-t-elle en mettant les voiles.

Henry applaudit.

— Pourvu qu'elle débarrasse le plancher vite fait ! Elle me pourrit la vie !

— T'inquiète pas, quand elle exposera ses sculptures, elle aura de quoi se loger. En attendant, ce serait cruel de la mettre à la rue.

— Une exposition ? Ce n'est pas demain la veille. Fais en sorte qu'elle parte pour le Pacifique. Et qu'elle dégage d'ici à un mois.

— Je ferai ce que je peux. Si on dînait chez Chin Lee, en souvenir de notre rencontre ?

Dans les flocons qui voltigent, June et Henry se dirigent vers la bouche de métro. Elle porte une jupe courte sous sa longue cape noire. Chez Chin Lee, rien n'a changé. Ils reprennent la même place, commandent le même menu qu'à leurs débuts, à l'époque où elle était apparue à Henry au dancing, nue sous son tailleur de velours bleu. Les souvenirs reviennent. Leur conversation, la musique qui se jouait, ils n'ont rien oublié.

— Si un jour je suis célèbre, ce sera grâce à toi, dit-il.

— J'espère que tu ne m'abandonneras pas.

— Jamais ! Je suis amoureux de toi, comme au premier jour, et je veux que tu sois fière de moi.

— Je le suis déjà, tu n'as pas besoin de te donner du mal. Tu es un dieu pour moi. Enfin, presque !

— Je ne vivrai en paix que quand j'aurai écrit ce livre sur toi, ce livre que je te dois.

— S'il te plaît, ne parle pas de mes admirateurs ni de ma famille. J'en serais malade.

— Personne ne te reconnaîtra ! Pour le moment, j'ai d'autres projets. J'ai l'intention d'utiliser mes notes sur les rues de New York, de revenir sur mon enfance. Je crois de plus en plus que les grands romanciers s'inspirent de leur vie, la transposent, la recréent. La pure fiction, foutaises !

— On en parlait avec Jane l'autre jour à propos de Lewis Carroll. Chez lui, à l'inverse, tout est imagination.

— Jane, Jane ! Toujours elle ! Tu ne vois pas que tu es sous sa coupe ? Fais attention, c'est une fille malsaine et déséquilibrée.

— Je ne suis pas si influençable et, d'ailleurs, tu n'as pas le droit de la juger. Jane a besoin de prendre de l'assurance, de se réaliser. Comme toi, d'ailleurs.

Henry s'assombrit.

— Et si on allait à Paris ? déclare June pour se rattraper. Beaucoup d'artistes américains s'y exilent, pour fuir ce pays pourri ! C'est une ville qui te ressemble, littéraire, excitante.

— Si un jour on gagne le gros lot, je préférerais faire le tour de l'Europe.

— Pourquoi pas ! Je pourrais retourner en Roumanie, revoir mon village. Pour financer le voyage, je referais appel à ma petite cour. Tu sais ce que serait mon rêve ?

— Une nuit à Versailles ?

— Que Jane vienne avec nous.

— Tu es dingue ! J'ai failli quitter la maison à cause d'elle et tu crois que je vais accepter qu'elle fasse le chaperon ? Vas-y avec elle, si tu veux ! Rien ne t'en empêche.

— Sûrement pas, se rétracte June. Ce sera avec toi ou personne !

Pourtant, la provocation d'Henry n'est pas tombée dans l'oreille d'une sourde. Germe en elle l'idée qu'elle serait mieux sans lui, avec Jane. Puisqu'il n'a pas envie d'aller à Paris, elles pourraient s'y aimer en toute liberté, vivre à leur rythme, s'attabler à des terrasses, rencontrer des artistes. Loin de se douter de ce qui se trame dans la tête de sa femme, Henry lui parle de ses ancêtres, de son grand-père, carillonneur de l'empereur François-Joseph, qui a fui l'Allemagne et détestait, comme lui, les patrons et les militaires. De sa grand-mère qui a fini à l'asile, de sa tante Mélia qu'on appelait la folle, avant d'égrener sa généalogie. June baye aux corneilles. Ces histoires de famille l'ennuient à mourir. Elle ne peut s'empêcher de penser que si Jane était là, elles iraient à l'essentiel, à ces petits riens qui les préoccupent. Elle aurait pu lui dire que son père lui est apparu cette nuit, se moquer de ces types qui roulent des mécaniques près du bar, de cette grosse dame qui s'évente.

— Je vais me remettre à chercher du boulot, promet Henry. Je ne ferai pas le difficile. Cireur de chaussures, ramoneur, éboueur, veilleur de nuit, taxi, balayeur : je suis prêt à tout, pourvu qu'un salaire tombe. En attendant, je pourrais vendre mon sang dans les hôpitaux.

Cette fois-ci, June ne s'oppose plus à ce qu'il retrouve du travail. Impatiente de faire part à Jane de son projet, elle s' imagine déjà à

Montparnasse, dans un de ces bistrots où des auteurs prennent la plume,
d'un air compassé, la mèche sur l'œil.

OceanofPDF.com

Quelques jours plus tard, après avoir servi les clients, desservi les tables, elle se rend à sa librairie préférée du Village. Un vrai capharnaüm : bouquins entassés en vitrine, en cageots, en vrac, et cette bonne odeur de papier et de cuir. L'endroit est un labyrinthe, avec une multitude de pièces où l'on peut s'asseoir et lire à volonté. Il y a là des étudiants, des flâneurs, des plumitifs, des amazones, des gosses. Le libraire, un dandy, veston à rayures de zèbre et chapeau rond, vient vers elle.

— Des guides de Paris ? Nous avons le choix, dit-il, avant de piocher dans ses réserves et de lui tendre le guide Baedeker et quelques ouvrages.

June choisit ce guide qui fait autorité, avec un plan de la ville et un manuel de conversation en français.

À l'appartement, l'odeur de l'herbe l'agresse. Allongée sur le divan, les yeux dans le vague, Jane se délecte d'un pétard. Depuis qu'Henry s'absente pour rechercher un emploi, elle squatte le salon. Une table à tréteaux lui sert d'atelier. Ses esquisses jonchent le tapis. Les deux femmes ont teinté les ampoules de rose vénitien, peinturluré les murs de scènes érotiques et de fresques de gratte-ciel effondrés, avec du gazon vert fluo sur lequel s'agite une bande de dégénérés. Elles ont aussi punaisé des illustrations de maladies vénériennes, au grand dam d'Henry qui rumine des plans de vengeance. En se pinçant le nez, June tend son guide de Paris à Jane.

— Ça devient infernal ici ! Val est devenu cinglé ! Il faut prendre une décision. On va partir toutes les deux à Paris. Dis-moi oui ! Je meurs d'envie d'y aller !

Jane rétorque d'une voix pâteuse :

— J'aimerais bien, mais Henry n'acceptera jamais de te laisser filer, il voudra être du voyage.

— Attendons juste qu'il ait trouvé un job.

— Rien n'y changera. Il serait capable de tout plaquer pour nous suivre. De toute façon, je n'ai plus un penny.

— T'en fais pas. Je n'ai pas encore épuisé mes ressources !

Ensemble, elles regardent le plan de Paris. June se passionne pour Pigalle, le Marais, les Puces, la place Saint-Michel, l'Odéon. Au fur et à mesure, l'excitation monte et avec elle, la peur de l'inconnu, cette peur viscérale qu'Henry ne l'aime plus. Lorsqu'il part le matin, à des rendez-vous avec des employeurs, elle le suit des yeux jusqu'à ce qu'il disparaisse au coin de la rue, s'en voulant de lui cacher qu'elle s'enfuira en douce dès qu'elle aura de quoi financer le voyage. Jane lui fait répéter des formules de politesse, lui indique l'emplacement de Montmartre et Montparnasse.

Nue sur des coussins, les bras derrière la tête, avec ses pieds dodus, ses chevilles fines et ses rougeurs aux joues, Jane est sa *Maja desnuda*. Lorsque June noue un ruban noir autour de son cou, qu'elle jette un châle sur ses épaules et enfle une mule à son pied gauche, Jane devient son *Olympia*, ce tableau de Manet qu'elle veut à tout prix voir à Paris. À ses empressements, elle préfère les tâtonnements, les effleurements. D'un doigt, elle suit la courbe des seins de son amante, descend vers son nombril, y pose un timide baiser, à l'affût du moindre frémissement de cette peau si blanche qu'elle n'ose s'y frotter, de crainte de la bleuir. June reste au bord, ne se donne pas, se laisse faire. Si elle gémit parfois, il y a en elle une sorte de réserve, de résistance. Sa liturgie à elle appartient à Henry, à cet amour-là. Le rire de Miller l'enivre, ses bras musclés la réjouissent, ses fesses l'attendrissent, son dos étoilé la fait rêver, ses poils sur la poitrine l'amuse, son sexe l'excite. Un livre à lui tout seul, son fantasme, sa création, alors qu'elle reste l'objet du désir de Jane, un reflet, un miroir. Jane apaise ses lourds chagrins d'enfant. Elle est la sœur, l'amie, la mère qu'elle n'a pas eue, celle qui câline, protège, délivre. Et lorsque celle-ci la pétrit, tentant de faire naître des étincelles, June se cabre, comme s'il y avait une frontière à ne pas dépasser. Parfois, elle se dit qu'elle n'est pas lesbienne. À d'autres moments, elle sait que les hommes ne lui donneront jamais ce supplément d'âme, ce plaisir d'être avec une semblable, comme avec elle-même, lorsqu'elle s'est masturbée pour la première fois dans sa chambre de jeune fille, et qu'un orgasme l'a submergée, un sursaut de vie venu de ce petit bouton qui ne paie pas de mine mais qui contient l'énergie de l'univers, celle des commencements, des planètes, des tremblements de terre.

Après plusieurs tentatives infructueuses, Henry finit par trouver un poste à l'Administration des parcs. Les cerisiers sont en fleur. Le nez au vent, il se

plaît à tailler des haies, à défricher les plates-bandes ou tondre des pelouses. Huit jours plus tard, la direction l'envoie dans un cimetière du Queens et le voilà chargé de creuser des tombes. Fossoyeur, il n'avait pas mérité ça ! Quand il rentre du boulot, Jane et June chantent Paris et il n'y voit qu'une dernière lubie, sans se douter qu'elles préparent en secret leur échappée. June réussit à carotter une liasse de billets au Balafre, lui promettant de revenir bientôt au Remo. Assez pour prendre deux billets sur le *Rochambeau*, paquebot à classe unique de la Compagnie générale transatlantique. Le départ est fixé au samedi 7 mai 1927.

Quelques jours plus tôt, elle attend qu'Henry soit parti pour faire ses bagages. Pas de temps à perdre. Avant son retour, il faut trier, rassembler des paires de bas de coton, des sous-vêtements de rechange, des pulls, deux, trois pantalons, des bottines et des souliers de marche. Ne pas oublier sa jupe corolle et son tailleur bleu, même si, face aux Parisiennes, réputées pour être à la pointe de la mode, elle craint de détonner. Sa valise est archipleine. Elle fourre ses affaires de toilette dans la malle de Jane. Les passeports sont à jour et elle s'est renseignée : pour un dollar, on a vingt-deux francs, et avec vingt-deux francs, on peut s'offrir trois repas et une chambre d'hôtel. Ce que lui a refilé le Balafre devrait suffire. Pourvu qu'Henry ne s'aperçoive de rien. Ces derniers temps, il s'est étonné de leurs mines réjouies, leurs couinements, leurs piailllements, s'imaginant qu'elles lui préparaient une surprise pour fêter sa première paie. Aux aguets, il débarque sans frapper dans la salle de bains, intrigué par le temps qu'elles passent à se faire les ongles, à s'épiler. Elles ont orchestré avec soin le même désordre que d'habitude. La malle de Jane restera à sa place et les valises, cachées sous son lit. Samedi, le timing sera serré. Henry ne travaille que le matin. Le paquebot prend le large à 16 heures. Il faudra arriver sur les quais trois heures à l'avance, passer la douane, attendre que les marchandises soient chargées.

Le matin du départ, dans son peignoir de soie rose, June prépare une salade de fruits, presse des oranges, fait griller des toasts. Devant ce petit déjeuner royal, Henry a l'air d'un Auguste sur le qui-vive. À l'instant où il quitte la maison, June lui envoie un baiser du bout des doigts et le suit des yeux, comme si elle voulait emporter l'image de cette silhouette qui l'émeut tant. En son for intérieur, elle sait qu'il lui pardonnera, et qu'un jour, ils iront ensemble en Europe. Il est si bon, Henry. Et puis, un écrivain aime l'imprévu. Les drames le nourrissent.

Branle-bas de combat. Impossible de fermer les valises. Il faut se passer de l'inutile. Commander un taxi, éviter les embouteillages. Gris métal, trois cheminées, deux ponts, le *Rochambeau* ressemble à un navire de guerre avec ses canons qui lui ont permis de torpiller la flotte allemande, entre 1915 et 1918. Ça se bouscule sur les quais. Des livreurs gueulent, des marchands trompettent, des enfants pleurent, des chiens aboient, des sirènes sifflent. June et Jane sollicitent un porteur qui, pour quatre fois rien, trimbale leurs bagages jusqu'au bateau où une armée de marins va et vient. Devant la passerelle, le capitaine salue une dame à tailleur brodé d'or, accompagnée de ses domestiques et de ses labradors. Au moment des adieux, des couples s'étreignent. Les uns pleurent, les autres s'éclipsent pour retrouver un amant, une maîtresse. Enfin à bord, June s'accoude à la balustrade du pont, scrutant la foule, dans l'espoir qu'Henry se soit aperçu de leur départ et vienne leur dire au revoir. Un pincement au cœur, elle l'imagine rentrant à la maison, après un bon repas avec un ami et une séance de cinéma. Pas de lumière aux fenêtres. À l'intérieur, le souk de la veille. Sur la table, un bouquet de violettes qui l'angoisse. La chambre de Jane a été vidée. June a emporté leur valise. Il tourne en rond comme un fauve, pleure, cogne, gueule, et découvre un mot griffonné sur son bureau : *Mon cher Val. Nous embarquons ce matin sur le Rochambeau. Je n'avais pas le courage de te le dire. Écris aux bons soins de l'American Express à Paris. Je t'embrasse.*

Les passagers agitent des mouchoirs. Le paquebot prend le large. June tente de se convaincre que le temps va passer vite. Il l'attendra, tout sera comme avant. Puis, elle rejoint Jane dans une cabine en bois, avec des lits superposés, un lavabo et des chaises molletonnées. Depuis que les États-Unis ont fixé des quotas de migrants, la Transatlantique joue la carte du luxe. Fini les fonds de cale où s'entassaient ceux qui fuyaient leur pays, comme au temps où sa famille s'est exilée. Alors que le *Rochambeau* prend sa vitesse de croisière, espérant atteindre Le Havre en six jours, Jane l'entraîne dans des salons décorés à la française, moulures, colonnes, fauteuils en toile de Jouy, tables en acajou. À bord, il y a un théâtre, une piste de danse, une salle à manger marbrée aux tables fleuries. Aux cuisines, sous la houlette d'un chef, marmitons, aides et sommeliers s'affairent. Au bar, l'alcool coule à flots. Ici, les Américains peuvent s'enivrer en toute légalité. Sur les ponts, des jeunes gens de blanc vêtus

jouent au palet, s'amuse à tirer des pigeons d'argile. Des enfants grimpent sur des chevaux de bois. Et partout des transats, invitation au farniente.

De cette croisière, June ne garde que des flashes : la mer à l'infini, une bonne cuite, le lieutenant français qui leur avait donné des adresses à Paris et les dîners en tête à tête avec Jane, où elles s'étaient fait servir des turbots, des bouchées à la reine, du bœuf bourguignon, le tout arrosé de grands crus. Persuadées que tout était compris, elles ne s'étaient pas privées. À l'approche du Havre, lorsque l'intendant du paquebot était venu dans leur cabine avec l'addition, elles avaient tenté de le baratiner. Peine perdue. Elles ne quitteraient pas le navire sans régler la note. Jane avait suggéré d'envoyer un télégramme à Henry. *Besoin de cinquante dollars avant de débarquer. Câbler immédiatement.* Trois heures plus tard, elles recevaient l'argent. Et June avait éprouvé une immense tendresse pour celui qu'elle avait plaqué.

OceanofPDF.com

Au Havre, elles prennent le train pour Paris et se font conduire en taxi à l'hôtel Princesse, là où elles ont réservé une chambre. Le chauffeur a du mal à se faufiler dans ces ruelles où grouille une faune d'étudiants, et les dépose rue Guisarde, d'où elles portent leurs bagages jusqu'à cet hôtel modeste, encastré entre un bar et un coutelier. Le patron, sorte d'échassier au long bec et aux oreilles pointues, leur souhaite la bienvenue et les mène au troisième étage, chambre 12. Aussitôt, June se sent bien dans ce décor qui fleure bon la France : papier peint à fleurettes, fauteuil crapaud, lit douillet, salle de bains avec une pile de serviettes et savon à la lavande. Le temps de prendre une douche et les deux femmes partent pour une longue promenade, de l'Odéon aux recoins les plus cachés de Saint-Michel, jusqu'à La Rotonde où elles s'attablent pour déguster cet incomparable « petit noir » qui requinque. June s'extasie de tout : les boutiques, les petits métiers, les robes des femmes, les jurons des chauffeurs, les ouvriers des chaînes de montage des usines Citroën qui manifestent, les bords de Seine avec leurs centaines de bouquinistes et, partout, les bistrots où l'on sert du gros rouge et du saucisson à toute heure. Épuisées d'avoir marché jusqu'à la nuit, elles finissent par s'offrir une omelette à La Closerie, où de joyeux drilles batifolent, une fille danse sur une table, un pianiste se déchaîne.

Dans leur lit d'amour, collées l'une contre l'autre, elles se dorlotent, se câlinent, et June, loin d'Henry, se délivre. Les jours suivants, elles s'aventurent à Pigalle où des belles de nuit racolent sur chaque trottoir ; elles déambulent le long des grands boulevards, prennent le tramway, le bus, jusqu'à en avoir le tournis, tant Paris contient de villages. Ce qui frappe June, c'est la saleté des rues où s'entassent déchets et crottes de chien, mais aussi les pissotières où les hommes ne se cachent pas. Et puis les gosses, livrés à eux-mêmes, les mendiants, les ivrognes et les vieux, en quête de nourriture. Partout, elle pense à Henry, sûre qu'il tomberait amoureux de cette ville où tout est sujet à roman. Elle l'imagine arpenter

Belleville, le marché des Halles ou le quartier de la Bastille. Si elle ne se fait pas d'illusions sur les filles de joie qu'il doit fréquenter à New York, sa terreur serait qu'il s'amourache d'une femme intelligente. Elle craint aussi qu'il ne décide de rencontrer son frère et sa mère. Ne lui a-t-il pas dit qu'il le ferait sans son accord ? Frances lui apprendrait qu'elle n'a jamais été sa belle-mère, se plaindrait de son arrogance, de ses sempiternels bobards et se ferait passer pour une victime. Peter ne se gênerait pas pour la traiter de pimbêche. Et Henry la verrait sous un autre jour.

Au gré de ses errances, elle ne tarde pas à se lier à des Américains, à La Coupole ou à La Closerie, la plupart, des fauchés de la génération perdue. Elle croise même Hemingway et Scott Fitzgerald sans les reconnaître, tant ils sont ivres, fait aussi la connaissance du grand sculpteur Zadkine et de Marcel Duchamp. De son côté, Jane s'acoquine avec une bande de peintres de Montmartre. Tard dans la soirée, lorsqu'elle retrouve June, elle s'enflamme pour ses nouveaux amis du Bateau-Lavoir et de la place du Tertre, sa virée au Chat noir, ce bel hidalgo qui la draguerait. June l'accuse de faire bande à part et la trouve de plus en plus sujette à des emportements pour des broutilles. Jane a même piqué une crise, lui reprochant d'avoir utilisé sa brosse à dents. Et puis, l'argent commence à manquer. Pas question d'aller au restaurant ni de s'offrir des places au Moulin Rouge. June finit par envoyer une lettre à Henry afin qu'il lui fasse parvenir de quoi tenir.

En attendant, être à Paris sans un radis, c'est comme regarder des gâteaux dans la vitrine d'une boulangerie sans pouvoir les manger. Alors, elle séduit. Que ce soit aux Deux Magots, chez Lipp ou au Chien qui fume, elle n'hésite pas à aborder ses voisins. Un matin, à la terrasse du Flore, un Viking aux yeux bleu métallique lui offre un café. Comme il se dit mi-allemand, mi-autrichien, elle se méfie. S'est-il engagé dans la guerre des tranchées ? Rudolf a été réformé : un bouledogue lui a arraché l'œil droit quand il avait cinq ans. Son œil de verre lui donne un chic de plus. Il aime Goethe et la musique de Wagner, mais aussi le cinéma de Charlie Chaplin, aurait hérité d'un château en Bavière. June lui parle de son enfance à Vienne et de son désir de revoir ses cousins qui vivent encore là-bas. Rudolf l'invite à dîner au Procope. Tente un baiser. Elle ne dit pas non. Trois jours plus tard, lorsqu'elle annonce à Jane qu'elle part en Autriche, celle-ci éclate :

— Tu te fiches de moi ? Comment veux-tu que je m'en sorte toute seule ?

— Tu es une grande fille, non ? Je t'ai payé le voyage, l'hôtel, tout, j'ai plus un rond. Débrouille-toi avec tes nouveaux copains. Je m'en vais demain matin, c'est comme ça ! Je ne suis pas responsable de toi.

— Tu as vu comment tu me parles, espèce de pute ? Fous le camp ! Tu me dégoûtes ! beugle-t-elle, hystérique.

— Calme-toi Jane, panique June, qui craint d'alerter les clients des chambres d'à côté.

Tout à coup, Jane se met à trembler, le corps secoué de spasmes.

— Non, je ne me calmerai pas ! Je vais me tuer !

Elle se précipite vers la fenêtre, poing tendu, et défonce la vitre. La main en sang, elle s'effondre. June désinfecte la plaie.

— Ne me quitte pas, gémit Jane. Je suis malade. Il me faut les médicaments prescrits par le psychiatre. L'ordonnance est dans mon sac.

June finit par trouver le bout de papier chiffonné et se rend à la pharmacie de la rue du Four. En lisant la posologie des cachets, elle découvre qu'ils traitent les patients atteints de schizophrénie. Un mot qui lui fait peur. Ceux qui en sont atteints se dédoubleraient, comme les criminels à deux visages. D'après la pharmacienne, les hallucinations de Jane, sa paranoïa, viendraient de l'abus de marijuana. Après l'avoir installée à l'hôtel du Maine, meilleur marché, et lui avoir fait jurer de suivre son traitement, June l'abandonne pour retrouver Rudolf qui l'attend dans sa Panhard.

Il ne faut jamais revenir sur les lieux de son enfance, se dit la June fiévreuse de l'Arizona. De Vienne, elle ne se souvient de presque rien, si ce n'est de Rudolf qui ne cessait de se vanter de sa lignée, et de ce dernier dîner durant lequel elle lui a avoué qu'elle devait retrouver son mari. Le jour où elle est revenue à l'hôtel du Maine, Jane avait disparu. Elle avait confié à son intention, au propriétaire, un petit sac en tissu dans lequel se trouvait son bracelet en chrome à œil-de-chat, gravé d'un mot énigmatique : *La messagère*. Et lui aurait laissé entendre qu'elle partait pour l'Afrique du Nord. June n'y croyait pas. Dans son état, sans argent, Jane n'avait pu quitter la France. Où était-elle ? Fallait-il rentrer aux États-Unis sans elle ?

Encore aujourd'hui, elle s'en veut de ne pas l'avoir recherchée, afin d'éviter le drame annoncé, un drame qui hante encore ses nuits. Grâce à

Rudolf, elle avait fini par s'acheter un billet de retour sur le *Berengaria*, un paquebot allemand, un des plus longs – 280 mètres avec sa figure de proue. Un des plus rapides aussi, puisqu'il ne mettait que quatre jours pour rejoindre New York. Une tempête avait retardé d'une journée son arrivée et elle en était malade. Henry lui manquait tant : ils ne s'étaient envoyé que quelques télégrammes. Son cœur tambourinait lorsqu'elle descendait la passerelle dans son nouveau tailleur vert d'eau, un carton à chapeaux à la main, il y a si longtemps.

Son bon sourire, ses bras, ses baisers : June est enfin chez elle. Tout à la joie de la revoir, Henry ne semble pas lui en vouloir de sa fugue, sans doute parce qu'elle est revenue sans Jane. Ses craintes se dissipent. Seule la disparition de Jane l'inquiète. Dans le taxi qui les conduit à l'hôtel bas de gamme où Henry vient de réserver une chambre, elle lui avoue qu'elle ne sait pas où lui écrire. Elle n'a même pas l'adresse du couple chez qui Jane vivait, avant de partir à New York, et redoute de nouvelles crises.

Il lui conseille d'attendre qu'elle redonne signe de vie, veut tout savoir de son séjour à Paris. Elle se garde de lui parler de Rudolf, prétend qu'elle était avec des amis à Vienne, s'exalte : Paris est une fête, elle en est folle. Henry est fier de lui annoncer que, durant son absence, logé chez ses parents, il a arrêté de travailler à l'Administration des parcs pour écrire un vrai roman. Pour l'heure, c'est encore un brouillon qui lui fait peur et il se pose mille questions.

Dans la chambre d'hôtel, ils s'embrassent passionnément et font l'amour sur le tapis. Pendant qu'il déballe les cadeaux qu'elle lui a rapportés : croûtes dénichées à Montmartre, albums d'art chapardés par Jane, June se pend à son cou :

— Je veux à tout prix retourner à Paris avec toi. Cette ville est faite pour toi. Elle t'inspirera. Tu t'y sentiras libre.

S'ensuit un déluge de paroles. Les blanchisseuses, les boulangeries, les poissonniers, les places, les librairies, Notre-Dame, le Louvre, les étals, les flics et les voyous, les bourgeois et les va-nu-pieds, les catins et les comtesses, sans oublier les urinoirs. Tout était idyllique, à part une scène qui l'a choquée lorsqu'un homme a frappé sa femme, devant des agents indifférents. Henry lui rappelle qu'il préférerait aller en Hongrie, en Autriche, en Roumanie ou en Allemagne. En France, il aimerait surtout descendre vers le Sud, sur les traces de Van Gogh et de Nietzsche. June finit

par le suivre. Entre eux, la conversation ne s'arrête jamais. Ils se surprennent, se séduisent à nouveau, se moquent l'un de l'autre, tout au plaisir de se retrouver.

Au cours d'une de leurs balades, Henry retrouve les patrons d'une épicerie, un couple de juifs chez qui il achetait des cacahuètes quand il était enfant. Auprès de ces gens merveilleux, venus de Pologne, June se passionne pour leur histoire qui ressemble à celle de ses ancêtres, leurs contes, leur nourriture, leurs rituels. Et elle qui a longtemps caché sa judaïté renoue avec ses traditions, comme s'il lui fallait se ressourcer avant d'affronter ce qui l'attend.

OceanofPDF.com

Afin de crécher ailleurs qu'à l'hôtel, June décide de refaire quelques extras au Remo, espérant que le Balafré tombera de nouveau dans ses rets, effacera l'ardoise et, surtout, n'essaiera plus de la frapper. Dès son arrivée, elle se dirige vers sa table habituelle. Il la dévisage, l'œil torve :

— Dis donc beauté, paraît que tu t'es fait la belle en France avec mon pognon ! Tu m'as bien entourloupé, petite garce ! Je vais te griller partout !

June sent ses jambes se dérober sous ses pieds et tente de déceler sur le visage du patron du cabaret des signes de faiblesse.

— J'avais besoin d'air ! Tu vois, je ne me débène pas puisque je suis là !

— Tu ne manques pas d'aplomb ! Tu sais ce qu'il te reste à faire pour qu'on remette les compteurs à zéro, non ? Allez, suis-moi dans mon bureau !

Là-haut, elle exige qu'il éteigne la lumière. L'aiguille d'une pendule va et vient en un cliquetis lancinant. Un rayon de lune couvre d'un voile blanchâtre le cendrier et les photos qui jonchent le bureau. À la fenêtre de l'immeuble d'en face, June devine des tables mises, des enfants en robe de chambre, hume l'odeur de la pluie. Une vieille chanson trotte dans sa tête dont elle tente de se souvenir des paroles. En redescendant, le refrain lui revient : « Humpty Dumpty sat on a wall. Humpty Dumpty had a great fall. » Le Balafré n'en a pas eu pour longtemps. Affaire conclue. Elle choisit la plus belle table sur le bord de la piste, dans l'attente des clients. Un homme d'une soixantaine d'années, en costume trois-pièces gris perle, ne tarde pas à l'accoster. Un visage tout en longueur, surmonté d'une tignasse poivrée. Avec des lunettes cerclées d'or qui donnent un certain flou à ses yeux indigo, il se dégage de lui une sorte d'aura qui l'attire.

— Chère madame, dit-il d'une voix traînante, à qui ai-je l'honneur ?

— Juliet Smith. Pardonnez-moi, je suis un peu déphasée, je reviens de France.

— La patrie des artistes ! Pop, pour vous servir, diminutif de Paul Orlovski. Aimez-vous Brahms ?

— Beaucoup, dit-elle, amusée.

— Et la littérature ?

— C'est ma passion depuis toujours.

— Tant mieux. Je travaille à la City où je boursicote, mais je suis aussi un grand lecteur. Vous êtes charmante. Mariée ?

— Divorcée.

— Puis-je prendre place près de vous ?

— Avec plaisir, acquiesce June, qui se demande ce que cache Pop sous ses airs d'intellectuel.

Au milieu des libidineux qui se mêlent à des nymphettes, il commande discrètement une bouteille de veuve-clicquot. Sous le feu de ses questions, June lui parle de son Paris littéraire et de ses dernières lectures, dont *Du côté de chez Swann*.

— Marcel Proust ! J'ai une vénération pour lui, psalmodie Pop. Figurez-vous que tout mon plaisir est de permettre à des auteurs d'être publiés. Je sais renifler les talents, les susciter même, et je dois dire que je ne me suis jamais trompé. Mes amis éditeurs à qui j'ai apporté des textes novateurs me doivent beaucoup. Enfin, tout cela doit vous ennuyer.

— Pas du tout. Si vous cherchez des écrivains, je connais quelqu'un...

— Vous m'en direz plus tout à l'heure, la coupe Pop. Allons prendre un verre ailleurs, voulez-vous ?

Impatiente de lui proposer des textes d'Henry, June monte dans sa Buick huit cylindres et s'étonne qu'il se gare devant un immeuble gardé par un portier.

— Si ceci vous convient, j'ai pensé que nous serions plus au calme dans mon pied-à-terre.

Enfoncée dans le siège en cuir de la voiture, elle se persuade que Pop n'est plus très jeune, plutôt galant. Un vaste loft meublé de sofas et de tables basses en verre. Une bibliothèque qui couvre un pan de mur. Il y a là des classiques français, de François Villon à Chateaubriand, et les œuvres complètes de Victor Hugo.

— Vous avez tout lu ? s'enthousiasme-t-elle.

— Il faudrait un siècle, badine Pop qui, de sa longue main blanche, caresse sa joue.

June sent son haleine de tabac brun.

— Dès que je vous ai vue, j'ai eu le coup de foudre, souffle-t-il.

— C'est gentil, mais je ne suis pas celle que vous croyez, se défend-elle en se repliant à l'autre bout du canapé.

— Je m'en doute. Sachez que je vous respecterai, mais vous me troublez et je n'y peux rien.

Afin de lui faire comprendre qu'il n'a rien à espérer, elle fait mine de ne pas avoir entendu :

— Vous me disiez que vous recrutiez des auteurs ?

— Des femmes de préférence. D'ailleurs je pense qu'à l'avenir la littérature sera féminine. Les éditeurs sont prêts à lancer de jolies filles qui ont envie de raconter leur vie. Un livre est un produit commercial. Il faut emballer le poisson, quitte à faire appel à un nègre.

— Je détesterais publier un livre qui n'est pas de moi.

— Vous tenez votre journal intime ?

— Je préfère les histoires. J'en ai plein mes tiroirs.

— Formidable. Accepteriez-vous de m'en confier une ?

— À vrai dire, ma préférence va surtout aux poèmes, aux portraits, aux petits textes sur les rues de New York, ses artisans, son petit peuple, se vante June, singeant Henry, afin de se tirer d'affaire.

— Excellent ! Je suis sûr que vous rêvez d'écrire un vrai roman !

— Je ne sais pas si j'y arriverais. Il faut tellement d'imagination.

— Il suffit parfois de se servir de ce qu'on a vécu et de se lancer, poursuit Pop, d'un regard insistant qui ne trompe pas. Je vais vous faire une proposition honnête. Dès que vous serez prête, apportez-moi quelques pages d'un début de roman. Si je suis convaincu, j'en suivrai l'avancée. Évidemment, je ne vous ferai pas travailler pour rien. Je m'engage à vous verser trois mille dollars, au fil des pages que vous me soumettrez.

— Vraiment ? dit June, les yeux comme des soucoupes.

Elle le soupçonne de ne l'appâter que pour obtenir ses faveurs, mais Pop l'assure qu'il est de bonne foi et elle ne voit qu'une issue à ce malentendu : miser sur Henry, se faire passer pour l'auteur d'un roman qu'il écrirait. Une telle somme, c'est inespéré, de quoi s'offrir ce voyage en Europe.

— Je vais reprendre un de mes récits, un des meilleurs, plein de bruit et de fureur. Vous ne serez pas déçu, promet-elle.

— J'attends votre texte avec impatience, salive Pop, en se penchant pour lui faire un baisemain. Un verre ? Un café ?

— Non merci.

Au moment où June se lève pour se couvrir de sa cape, il s'empresse de l'aider et se plaque contre son dos. Elle sent son sexe en érection sur ses fesses, un frisson au creux des reins.

— Ma belle romancière, murmure-t-il à son oreille.

Elle se retourne et il s'empourpre, les lèvres tremblantes.

— Faites-moi confiance, ma petite, et laissez-vous guider par votre désir. Pour l'heure, soyons prudents, ma femme pourrait nous surprendre. Notre résidence principale est à Southampton. D'habitude, je passe la semaine seul ici, mais ce soir elle est à un vernissage dans le coin et ne va pas tarder.

June hoche la tête : que Pop soit marié est pour elle un gage de bonne conduite. Alors qu'il la raccompagne jusqu'à l'ascenseur, il l'embrasse au coin des lèvres.

— Je vous désire éperdument. Mon chauffeur va vous reconduire. À très vite, Juliet !

— Si vous pouviez m'avancer de trois cents dollars, cela m'arrangerait, tente June.

Pop ne rechigne pas. Dans le hall d'entrée, une femme en vison au parfum sucré. Sa femme ?

Lorsqu'elle se glisse dans le lit de leur chambre d'hôtel, Henry ronflote. Les questions se bousculent. Comment lui faire gober l'idée qu'il doit écrire un roman qu'elle signerait, d'autant qu'il ne pourra pas rencontrer Pop ? Au lieu de se torturer, elle décide de suivre son instinct. Au réveil, elle lui apporte une tasse de café et lui relate sa rencontre avec un vieux monsieur loufoque, surnommé Pop, qui lui a fait une cour à l'ancienne.

— Il possède une petite fortune qu'il place en Bourse, mais c'est quelqu'un de cultivé qui a des relations dans l'édition. J'ai failli lui parler de toi. J'ai bien fait de m'abstenir : il cherche plutôt des romancières. Du coup, j'ai si bien bluffé qu'il m'a commandé un roman. Si je lui apporte le début, il me filera trois mille dollars au fur et à mesure de la rédaction. Je compte sur toi, mon Val ! À nous la belle vie en Europe !

— C'est une blague !

— Je n'ai pas pu inventer ça.

— Comment as-tu fait pour qu'il te prenne pour un écrivain ? Cette histoire est surréaliste !

— Je lui ai tapé dans l'œil.

— Je m'en doutais ! Il va vouloir profiter de toi !

— Pas du tout. C'est quelqu'un de bien. Et j'ai été honnête, rit-elle, facétieuse. Je lui ai dit qu'écrire était vital pour moi. J'ai reconnu que la première phrase m'avait souvent bloquée, qu'il m'arrivait de plagier de grands auteurs, pour finir par trouver mon style, un style parlé, naturel.

Miller se plie de rire.

— Je crois m'entendre ! Quelle comédienne !

— Je l'ai fait pour nous, Val. Maintenant, à toi de jouer !

— Je veux bien essayer, mais ce Pop va vite se rendre compte de la supercherie.

— Tu me donneras les clefs ! Un travail d'équipe, quoi !

— Façon de parler !

— Alors, c'est oui ?

— Encore faut-il une bonne idée ! Et je ne suis pas sûr de tenir le rythme.

— Tu as tellement d'énergie, Val. Tu vas y arriver. Pense au beau voyage que nous allons faire. On va enfin pouvoir déménager. D'ailleurs, je vais de ce pas chercher un appartement.

— Tu me mets le couteau sous la gorge.

— Les contraintes stimulent.

Pendant qu'Henry tape frénétiquement sur sa machine à écrire, June l'abandonne pour s'aventurer dans Brooklyn, non loin de l'Amarillo. En ce bel été, les rues sont à la fête. Un gamin lui offre des cerises. Drôle d'impression de revenir là où tout a commencé. Pourvu qu'Henry s'en sorte, qu'il ne perde pas trop de temps à tergiverser, l'occasion ne se reproduira plus, se dit-elle, décidée à le laisser tranquille. Tout à l'heure, lorsqu'il lui a lancé « Profite bien de ta journée », il avait un regard d'enfant émerveillé et elle s'est sentie désarmée. Elle a un peu mal au cœur, le vague à l'âme. Est-ce le café au lait qu'elle a bu ce matin ? Est-ce parce qu'elle appréhende ce qui l'attend chez Pop ? Si Jane était là, elle aurait su trouver les mots qui réchauffent : « Arrête de te prendre le chou ! Tu es bourrée de principes, cette morale à la noix qu'on t'a inculquée. Tu ne mens pas, tu te protèges. » Son silence l'angoisse. June ne veut pas croire qu'elle lui en veuille au point de rompre à jamais, elle qui pardonnait tout. Au Chaudron, personne n'a pu lui donner de ses nouvelles, ni les voisins de son atelier sous les toits, encore moins Florie et les quelques amis qu'elles fréquentaient. Des hommes se pressent devant l'Amarillo. Elle s'enfuit comme on ferme un album photo, se promettant de ne pas lâcher Henry

bien obligé d'écrire, pour une fois. En achetant des tranches de gigot et des cornichons, elle pense encore à Pop. Ses seins se gonflent. Elle sait qu'à leur prochain rendez-vous, elle ne pourra pas lui résister.

Dans la soirée, Henry surgit de la salle de bains comme un diable.

— Eurêka, j'ai une idée ! Je vais reprendre *Clipped Wings* autrement et m'inspirer de mon expérience à la compagnie des télégraphes.

Son projet ? Raconter la vie d'un certain Dion Moloch. Responsable du personnel d'un des bureaux new-yorkais, il est son double. Comme lui, il recrute des télégraphistes, se lie avec certains d'entre eux, les entraîne dans ses déambulations à travers les quartiers de son enfance, en virée nocturne à la fête de Coney Island et jusque chez les prostituées des faubourgs. Parfois, il les invite même à dîner à l'improviste chez sa femme, une mégère qu'exaspèrent les absences et les frasques de son mari.

— C'est Beatrice ? l'interrompt June.

— Je forcerai le trait, elle ne sera pas à son avantage. Je raconterai nos discussions houleuses à la cuisine jusqu'au petit matin. Cela me donnera l'occasion de divaguer sur l'art et le métier d'écrivain. Et je m'amuserai à recréer nos scènes de ménage.

— Formidable, mais n'oublie pas que je suis censée avoir écrit ce livre.

— Ce sera beaucoup plus sentimental que tu ne le crois. Moloch est un gentil. Un Américain moyen. Ce qui le différencie des autres, c'est son nom.

— D'où ça vient, Moloch ?

— D'une divinité païenne du pays de Canaan, qui exigeait que lui soient sacrifiés les enfants de ceux qui l'adoraient. La métaphore de l'écrivain qui dévore ceux qui l'entourent.

— Tout sera autobiographique ?

— Presque. Je réinvente le passé, le noircis, l'enjolive, comme Proust.

— Pop l'adore.

— Dis donc, tu as l'air de l'apprécier.

— J'ai surtout peur qu'il ne découvre le pot aux roses. Il risque de s'étonner de mes connaissances, de mes réflexions sur le métier d'écrivain, de mon regard sur les femmes.

— Il sera épaté !

— Et le titre, tu y as pensé ?

— *Ce monde de Gentils* ou *Moloch*. Lequel tu préfères ?

— J'aime bien les deux !

— Je te lis la première phrase : « Dion Moloch avançait, comme un somnambule, parmi les fantômes de Bowery. »

— Superbe ! Quand pourrai-je apporter les premières pages à Pop ?

— Au plus vite. Allez, je m’y mets.

Dix jours plus tard, June attend qu’Henry soit parti pour se poudrer, enfiler sa robe noire et se rendre chez Pop. Rasé de près, en chandail noir, il esquisse ce sourire satisfait des gens qui ne manquent de rien. Lorsqu’elle lui tend le paquet de feuilles, prétendant qu’elle a travaillé jour et nuit, il le pose sur une console, lui sert une vodka orange. Des rayons de soleil se promènent sur les sofas crème, la moquette épaisse. Pop termine son scotch et, dans un long soupir, lui dit qu’il n’a pensé qu’à elle. Puis, d’un geste prompt, il fait sauter le bouton du col de sa robe. Sa bouche sur ses seins, elle n’est que feu. Pop s’y connaît. Ses caresses sont des offrandes, la jouissance, une bénédiction. Après l’amour, il se plonge enfin dans la lecture des pages qui frémissent sous ses doigts. Lève un sourcil, fait la moue, s’esclaffe en se tapant sur les cuisses.

— C’est au-delà de mes espérances ! On est avec Moloch, on le voit, on n’a qu’une envie : le suivre. Je suis fier de vous, vous méritez bien plus que ce que je voulais vous donner !

Discrètement, il fourre dans la poche de sa veste un paquet de billets.

— Je suis ravie que mon texte vous plaise. Vous aurez bientôt la suite ! Moloch, c’est un peu moi. J’ai été télégraphiste, dans une vie antérieure, plaisante-t-elle en se rhabillant.

— Quand vous voulez, ma jolie. J’espère que vous pourrez vous offrir ce qui vous fait plaisir. Vous pouvez tout me dire, vous savez. Rien ne sortira d’ici. Notre aventure clandestine n’a rien à voir avec les liens que nous entretenons chacun de notre côté. Je me doute qu’une belle fille comme vous doit avoir une kyrielle d’amants, peut-être un amoureux.

— J’ai une vie compliquée. Un jour, je vous parlerai de moi, promis.

— Juliet, ce n’est pas votre prénom, n’est-ce pas ? Vous vous appelez June Mansfield.

— Comment le savez-vous ? sursaute-t-elle.

— J’ai des antennes. Je sais aussi que vous êtes mariée à Henry Miller.

June se fige, pâle comme un spectre.

— Il a une certaine réputation à Brooklyn, reprend Pop. On dit qu’il est assez sulfureux, ce qui est tout à son honneur. Tout le monde l’attend au

tournant. Et je serai le premier à lui avoir mis le pied à l'étrier. Cela n'enlève rien à notre relation : je suis fou de vous.

June enrage. Pop s'est joué d'elle, l'a démasquée. Alors qu'elle s'apprête à partir, il la retient par la taille.

— Tu restes ici, maintenant ! Tu peux mentir à tout le monde, sauf à moi. Je serai ton mentor, je te donnerai la force d'être toi-même, je te ferai connaître tout ce qui compte dans la City, des producteurs aux galeristes. La seule chose que je te demande, c'est de ne rien dévoiler à Henry. Nous pourrions l'inspirer ! Rassure-toi. Le roman paraîtra sous ton nom et je serai grand seigneur. J'accepterai que tu t'éloignes de moi, à condition que tu reviennes, encore plus désirable.

À cheval sur l'accoudoir d'une chaise, June entortille une mèche de cheveux, se ronge les ongles. D'une main ferme, Pop prend son visage entre ses mains. À cet instant, elle sait qu'elle se soumettra, et qu'il sera toujours là.

Oublier Pop, oublier qu'il a fallu tenir durant des semaines pour qu'Henry mette un point final à *Moloch*, qu'il fignolait sans cesse, obsédé par chaque phrase, dont il voulait que chacune soit un fer de lance. Combien de fois lui a-t-elle conseillé d'écrire d'une traite et de corriger le tout après ? Un bourricot. Le pire fut le jour où Frances lui rapporta que, durant son séjour à Paris, il était venu lui rendre visite et qu'elle lui avait montré son certificat de naissance. June en fut écoeurée, certaine que sa mère l'avait qualifiée de dissimulatrice, de fille indigne, perdue dans ses rêves de grandeur. Henry savait donc qu'elle lui mentait. Il devait aussi s'interroger sur ses liens avec Pop, sur les raisons du silence de Jane ou sur ces mystérieux amis qui lui auraient payé l'hôtel Müller à Vienne et le voyage de retour. Pourtant, il n'y fit jamais allusion. Elle y vit une forme d'élégance, remit la dernière partie du texte à Pop et repartit, son sac plein de billets, une bouteille de chambertin en prime. Ils allaient enfin pouvoir faire le tour des grandes villes d'Europe. Dans leur nouvel appartement, sur Clinton Avenue, ils burent à Napoléon dont c'était le vin préféré, dansèrent, chantèrent et firent l'amour, fenêtres ouvertes sur les branches qui bruissaient. Ce soir-là, Henry lui avoua que, depuis leur rencontre, il avait pris des milliers de notes afin d'écrire ce fameux livre sur elle, un livre où elle serait immortalisée. Il en avait même établi le plan pendant qu'elle était à Paris. Il travaillait encore aux Parcs et Jardins et avait passé la nuit au bureau. Un projet si vaste qu'il préférait commencer par un texte plus court. June se mit à chercher ses notes partout. Il ne voulut rien entendre : elles étaient, paraît-il, chez ses parents, cachées dans un endroit où ils ne pourraient jamais les dénicher.

Le jour du grand départ, au printemps 1928, le paquebot s'appelle *Île-de-France*. Elle croit deviner Jane qui tire sa malle, Jane qui prend son bras sur la passerelle. Elle entend son rire devant une dame qui tient six chiots en

laisse, imagine qu'elle réapparaîtra place du Tertre, devant un chevalier, ou dans un des cafés de l'avenue du Maine et se jettera dans ses bras. Le navire s'éloigne de Manhattan et de Coney Island. L'Atlantique devant eux. « C'est l'infini », dit Henry, plus attiré par l'Ancien Monde que par le Nouveau. À bord, il y a de l'alcool à gogo, June rien que pour lui. Après un détour par Liverpool et quelques jours à Londres, ils arrivent au Havre où ils prennent le train, direction la gare Saint-Lazare. À Paris, ils descendent à l'hôtel de Paris, 24, rue Bonaparte, dans une chambre rouge où June laisse traîner ses robes partout. Ce n'est qu'une escale, mais elle le guide dans tous les coins de la capitale qu'elle aime. À l'hôtel du Maine, le patron n'a plus entendu parler de Jane. Les peintres de la Butte ne se souviennent plus d'elle. June perd tout espoir. Jane doit vivre dans un harem, un monastère ou une citadelle, qui sait ? Huit jours plus tard, ils partent pour leur tour d'Europe.

June a mis des mois à organiser le voyage, des trains à n'en plus finir, avec, comme horizon, Czernowitz, le berceau de sa famille, en Roumanie. Première étape : la Hongrie, où Henry préfère découvrir le sud au lieu de revoir Minden, le village de son grand-père. Puis c'est Vienne, où elle est soulagée qu'Henry ne lui pose pas de questions sur son séjour avec Rudolf. Ils dorment chez des cousins de Wilhelm, des gens bornés, bourrus, un appartement plein de punaises. Elle aime les cafés, le Danube, ses eaux brunes. Henry trouve les femmes plutôt lourdes. À Budapest, June préfère l'île Marguerite, perdue au milieu du fleuve, aux vestiges de la ville romaine. Enfin vient Czernowitz, où des voisins de sa maison d'enfance lui demandent des nouvelles de sa mère, devant Henry. Et il lui raconte alors sa rencontre avec Frances, riant de ses mensonges qu'il trouve cocasses, y voyant même une source d'inspiration. À Prague, il suit les traces de Kafka et de Rilke qui viennent de mourir, tandis qu'elle entre dans les églises où se donnent des concerts.

En mai, ils sont de retour à Paris. Avec deux bicyclettes d'occasion, ils réussissent à grimper en haut de la montagne Sainte-Genève. Henry s'arrête dans des cafés. De son écriture serrée, il griffonne sans cesse sur son carnet, dessine, boit du rouge. Puis, ils se lancent sur les routes. June n'a pas l'habitude de pédaler et il l'encourage. De Fontainebleau, ils gagnent le Sud, en passant par Sens, Joigny, Auxerre. Éblouissement à Vézelay, Vienne, Orange et Tarascon. À Arles, Henry veut voir la maison de Van Gogh. « Seul compte pour moi l'attrait littéraire des gens et des

lieux », écrit-il. Il a trente-sept ans, l'âge de la mort du peintre, et elle se dit qu'avec sa santé il lui reste des années pour écrire. Après Avignon, ils échouent à Nice et font un pèlerinage à Èze, là où Nietzsche écrivit la troisième partie d'*Ainsi parlait Zarathoustra*. Il fait froid. Ils ont dilapidé l'argent de Pop, n'ont plus un kopeck en poche. Après avoir vendu leurs vélos, ils sont hébergés chez un cireur de chaussures, un Afro-Américain rencontré sur la promenade des Anglais. Par chance, le consul des États-Unis les dépanne et ils peuvent regagner Paris. Il neige le jour où ils débarquent à New York. June se sent vidée.

L'hiver est glacial. Des clochards meurent, la grippe tue des dizaines de gens. Henry et June sont revenus à Clinton Avenue, où tout se dégrade. Le poêle est en panne, ils se réchauffent au feu de bois. L'eau chaude a été coupée, ils sont obligés de se laver chez leurs parents. June barbote dans les rues boueuses à la recherche d'un travail, n'importe lequel. Pop ne lui a pas écrit chez sa mère comme elle le lui avait conseillé. Est-ce parce que ses amis éditeurs n'ont pas accepté de publier *Moloch* ? Mieux vaut ne pas décevoir trop vite Henry. Afin de se réchauffer, elle entre dans un bistrot, la Roman Tavern, là où elle est venue avec Jane voir une exposition de photos. Les lèvres gercées, les mains glacées, elle demande un chocolat et se met à discuter avec le patron. A-t-il l'intention d'exposer d'autres artistes sur les murs de la taverne ? Henry peint des aquarelles, elle pourrait lui en montrer quelques-unes. Si jamais il a besoin d'une serveuse, elle est disponible. Ça tombe bien. L'une d'elles est enceinte. Dès ce soir ? Elle y sera.

Sur le pont de Brooklyn, la bise fouette son visage. Henry l'attend au Block, un bar clandestin où il se retape à l'aide d'un cocktail dit « révolutionnaire », à base de bourbon, de cacao et d'absinthe. Il a passé la journée à écrire et lui parle enfin du roman sur lequel il planche. Ça se passe quelque part en Amérique, un coin perdu, désert. De vastes étendues de boue. Pas une plante, pas une fleur. Une jeune femme qui s'appellerait Myriam et changerait son nom en Vanya tombe sur une phrase qui va bouleverser sa vie : « Tel que je suis et que je serai toujours, je sens en moi une force de création et de destruction, j'ai conscience de ma vraie valeur, ce qui me donne des droits, une place, une mission parmi les hommes. » June ne peut s'empêcher de penser à ce que lui disait Jane : Toi aussi, tu as une mission. Lorsqu'elle veut en savoir plus, Henry lui promet de lui faire lire un jour ce texte qui ne serait qu'un volet du grand livre dont il rêve. Il

ne se fait pas d'illusions, il ne pourra sûrement pas le publier en Amérique où la censure est draconienne. Elle lui conseille de tenter sa chance à Paris, afin de nouer des relations dans l'édition. Il n'en a aucune envie. En cette fin d'année 1929, il s'étonne surtout de ne pas avoir de nouvelles de Pop. Cela fait six mois que June lui a rendu le bouquin.

Ils grelottent. À la lumière des ampoules qui pendent au plafond, une couverture sur le dos, Henry écrit, June rapporte du bois et de quoi se nourrir. Tout à l'heure, elle est allée chez sa mère lui souhaiter un joyeux Noël, avec de la brioche et du café. Sur la table, il y avait une lettre à son intention, une lettre à l'écriture penchée qu'elle lit à haute voix à Henry, les mains tremblantes.

Chère June,

Jane a dû vous parler de moi. Je sais l'affection qu'elle vous portait. Lorsqu'elle vivait chez nous, au Texas, elle était si perdue, si fragile, que je me suis beaucoup occupée d'elle. Face à ses troubles du comportement, je me sentais impuissante et elle a été hospitalisée dans un service psychiatrique. Son traitement était incompatible avec la drogue et je n'ai cessé de la mettre en garde. Lorsqu'elle m'a écrit, lors de son séjour avec vous à Paris, j'ai cru deviner qu'elle était à nouveau dépendante de la marijuana et je lui ai envoyé de l'argent pour son retour. Arrivée à Dallas, elle a fait une crise terrible et, cette fois, je l'ai fait interner dans un asile d'aliénés. Elle hurlait, elle voulait vous voir, elle répétait que vous l'aviez abandonnée et qu'elle allait mourir. Je n'ai pas voulu vous alerter. Je voulais qu'elle guérisse, qu'elle me revienne, comme avant, lorsqu'elle était toute à moi. De toute façon, votre présence n'aurait rien changé. Elle s'est ouvert les veines avec un canif. C'était une belle âme. Une âme pure. Elle a été inhumée au cimetière de notre paroisse. Mon époux et moi vous souhaitons beaucoup de courage. Priez pour elle.

Dieu vous bénisse.

Bien à vous.

Emily.

Ses jambes flageolent. Une larme tombe sur le coin de la feuille et elle pleure dans les bras d'Henry, persuadée que si cette folle d'Emily ne l'avait pas empêchée de revoir Jane, elle aurait pu la sauver.

— Ce n'est pas ta faute, dit-il. Jane s'en remettait aux esprits et au dieu Soleil. Ce qu'elle t'a donné, personne ne te l'enlèvera.

OceanofPDF.com

Le modeste salaire de June à la Roman Tavern leur permet de vivre chichement et l'exposition des aquarelles d'Henry a été un succès amical. Ils prennent un bon rythme de croisière jusqu'au krach qui fait s'effondrer la Bourse, un jeudi noir d'octobre. Henry déverse des torrents d'injures contre les industriels, la bulle spéculative, les politiciens, et se met à haïr la course au progrès d'une Amérique qu'il prend en grippe, révolté par le chômage et la pauvreté. June se désespère de le voir se dessécher. Inlassablement, elle tente de le convaincre de partir à Paris, espérant pouvoir y aller avec lui, si elle trouve les fonds nécessaires. Il finit par céder. Folle de joie, elle décide de rejouer la carte de Pop.

Un sombrero sur la tête, June s'exerce à grimacer devant son miroir, riant de sa victoire lorsqu'elle retourna chez Pop, un jour de tempête. Après son silence à leur retour d'Europe, elle s'attendait au pire. Quelle ne fut pas sa surprise de le voir tout miel à son arrivée. Elle commença par le remercier pour le voyage, avant de le saouler d'une flopée d'anecdotes qui jaillissaient comme un feu d'artifice. Le vieux boursicotier reconnut que *Moloch* avait beaucoup plu à ses amis éditeurs mais qu'ils craignaient que le texte soit censuré. Elle sut saisir la perche pour lui faire comprendre qu'Henry s'épanouirait mieux à Paris et qu'elle espérait à nouveau son soutien pour les frais de leur voyage. Pop écrasa son cigare et décréta :

— J'aurais dû me douter que tu ne venais pas me voir pour mes beaux yeux.

— J'ai été très prise..., bredouilla June.

— Je ne veux rien savoir. Cette fois, c'est non ! Tu t'es montrée trop ingrate ! Du reste, je ne vais pas pouvoir te garder plus longtemps : on m'attend à déjeuner.

D'un sourire candide, elle décroisa les jambes, nue, comme toujours, sous sa jupe. Ils passèrent l'après-midi au lit et Pop s'engagea à payer le

voyage d'Henry et à verser à June une rente régulière, à condition qu'elle reste à New York. Un terrible dilemme. Il lui donna deux jours pour réfléchir.

Toujours face à son miroir, la femme au sombrero s'est mis un masque vénitien à long bec qu'elle fait valdinguer par la fenêtre en glapissant : « Bas les masques ! » Sa silhouette de jeune femme flottante lui apparaît sur le chemin qui la menait vers la maison. À ce moment-là, elle espérait que Pop changerait d'avis, ignorant qu'un coup de théâtre l'obligerait à trancher.

— Une vraie saleté. Si c'était à refaire..., marmonne-t-elle.

Il grêle au moment où elle quitte l'immeuble de Pop. Écharpe au vent, elle se dépêche de s'engouffrer dans un taxi et se fait déposer à quelques rues de chez elle. Avant de rentrer, elle tournicote dans les dédales du quartier et se glisse dans les toilettes d'un café pour vérifier que ses cheveux ne sont pas trop emmêlés, que les traces de griffures de Pop sur ses cuisses se sont estompées. Accoudée au bar devant un Coca, elle imagine la belle vie que lui a fait miroiter Pop. De l'argent qui tombe tous les mois, la possibilité d'entretenir Henry, c'est tentant, mais à l'idée d'être séparée de lui, les larmes lui montent aux yeux. Attirée par une librairie où les nouveautés figurent en vitrine, elle traverse la rue. Dans un an ou deux, le roman d'Henry figurera là. Il aura eu un tel succès en France que l'Amérique s'inclinera ! À l'appartement, il lève les bras au ciel :

— J'ai écrit pendant quatre heures. Du bon boulot ! Mon roman devrait bouleverser l'Amérique !

— J'en suis sûre, mon chéri ! J'ai une grande nouvelle...

Tout à la joie de s'être enfin débloqué, Henry ne l'entend pas.

— Je crois que je vais l'intituler *Lovely Lesbians* ou *Crazy Cock*, poursuit-il. Je t'en ai déjà parlé, ce sera le récit de la lente déshumanisation de Tony, un type qui veut devenir écrivain pendant que sa femme, Hildred, essaie d'extorquer de l'argent à des clients fortunés de bars glauques. Une sorte d'élégante prostitution.

— De qui parles-tu ?

— D'un personnage issu de mon imagination, se défile Henry. Je raconte surtout les tribulations de Tony Bring, un raté qui se fait rouler dans la farine. Apparaît alors Vanya, une jeune lesbienne fantasque, d'une beauté de valkyrie, qui espère commencer une carrière artistique. Elle s'installe

chez le couple, le début d'un triangle amoureux entre deux tarées et un loser qui se sert de sa souffrance pour écrire.

— Mais c'est notre histoire ! Déformée, salie, saccagée ! Tu n'as pas le droit de raconter ce qui me tient le plus à cœur ! Pas le droit d'écrire un mot sur Jane qui n'est plus là pour se défendre ! C'est trop facile ! Ah, tu as trouvé un bon moyen de te mettre en valeur et de pleurer sur ton sort ! Et moi ? Et elle ? Nous ne sommes que tes marionnettes, n'est-ce pas ? Je ne veux plus te voir ! Pars à Paris. Je vais pouvoir t'offrir le voyage. J'ai vu Pop. *Moloch* ne sortira pas ! Trop mauvais !

— Le scélérat ! Si je pouvais, je lui ferais sauter la cervelle.

Tel un fauve, Henry arpenté la pièce, les mains dans le dos, martelant :

— Qu'est-ce qui m'a pris ? J'aurais mieux fait de me la boucler !

Soudain, il se frappe la tête contre le mur et se met à pleurer à gros bouillons, comme un gosse. Les bras croisés, June fulmine mais, face au visage d'Henry baigné de larmes, elle se précipite vers lui et le presse sur son cœur.

— Pardon, mon amour, si je t'ai blessé. Je t'aime. Ne me quitte jamais, jamais.

Alors qu'elle caresse le museau de Monky, ses jumelles à portée de main, au cas où la jeep surgirait de derrière le canyon, June tressaille. Tout s'est joué à ce moment-là, comme si c'était écrit. Le ver était dans le fruit, à croire qu'une séparation n'est que l'aboutissement d'un inévitable processus de désintégration. Pas de coupable, même si chacun cherche à accuser l'autre. Henry a fini par obéir, comme lorsqu'il a démissionné de la Western Union, alors que la séparation lui coûtait pourtant atrocement. Elle l'aimait. Il était son port d'attache. Il n'a pas compris qu'elle voulait lui redonner vie, lui permettre enfin de devenir un grand écrivain. Un vrai, pas un de ces scribouillards qui déballent leur vie privée ! Un créateur ouvert au monde, qui s'engage pour de belles causes et laisse courir son imagination.

Il ignorait qu'il ne reviendrait pas de sitôt en Amérique. Il s'en était allé, lui laissant la plus grande partie de ses documents, y compris ses versions de *Crazy Cock*. Elle les garde au chaud. Le connaissant, elle aurait dû se douter qu'il avait emporté la dernière et qu'il continuerait à y travailler à Paris. Pour rien. L'éditeur à qui il l'a confiée l'a égarée. Et June reste la seule détentrice de ces manuscrits qui racontent leur trio fatal avec Jane. Ils se trouvent encore dans la malle de gauche de cette pièce qui sent le crottin de cheval. Rien n'y est oublié : de l'arrivée de Jane aux lettres perdues jusqu'à la fuite sur le *Rochambeau*, y compris la couleur des murs et celle de son fard à paupières. Tout est vrai, mais tout est faux : un torchon ! Elle a failli jeter ces pages par-dessus le pont de Brooklyn. N'en a pas eu le courage. Elle les emportera dans sa tombe.

Fin février 1930, par un matin brumeux, Henry l'a embrassée sur la joue, un baiser si triste qu'elle s'est efforcée de sourire, jusqu'à ce qu'il disparaisse dans l'escalier. Elle s'est penchée à la fenêtre. Il se dirigeait vers le taxi. Sur le trottoir d'en face, Pop le guettait, afin de vérifier qu'il partait, seul. Il avait eu le toupet de venir devant chez eux pour se montrer. Henry ne l'avait jamais croisé. À son allure d'homme d'affaires, il avait dû le

reconnaître, s'apercevoir que le boursicotier n'était pas un vieillard, mais un rival et en déduire qu'elle était restée pour lui. La honte. Elle avait fermé les rideaux. Il lui avait promis de revenir dans un mois ou deux, mais elle avait le pressentiment que, désormais, il y aurait un océan entre eux.

Il voyage sur le *Normandie*. Elle lui a réservé son billet et a payé d'avance, service compris, une chambre à l'hôtel Saint-Germain-des-Prés, au cinquième étage sous les toits. Il aura de quoi voir venir avec les traveller's cheques qu'elle lui fera parvenir tous les mois à l'American Express, près de l'Opéra. June l'imagine boire un café au Dôme, à La Rotonde ou au Select, arpenter le faubourg Saint-Antoine, ses ateliers de menuiserie, ses passages où l'on se perd. S'offrir de l'eau-de-vie, du porto, un Pernod, du curaçao en terrasse, alors qu'ici, un flic vous tombe dessus à la moindre goutte d'alcool. Elle le voit remonter le Faubourg-Saint-Denis qui grouille de charrettes et de marchands en tout genre. Au Trou des Halles, il se tapera des tripes à la mode de Caen et de la tête de veau.

En attendant, elle fait porter ses valises ainsi que les malles contenant les papiers d'Henry jusqu'au taxi qui la conduit au pied des bureaux de Pop, un gratte-ciel de soixante étages. Costume beige, cravate rose, cheveux gominés, il en impose, et lorsqu'il ordonne au chauffeur de la déposer à l'hôtel Elegant, elle est grisée. Un groom la mène à la suite 222. Lustres de Murano, salle de bains dorée, salon rococo. Le grand luxe. Ses affaires rangées dans le dressing, elle se fait couler un bain mousseux, se sert du pommeau de douche, jouit, et des larmes coulent. Tout est beau, mais où est le rire d'Henry ?

La voilà prête, même si ses chaussures sont plates, sa robe défraîchie. En bas, le maître d'hôtel la conduit à la table de Pop. Il lui parle placements, actions, polo, golf et elle est dans le Paris des théâtres, celui qu'aime Henry, le burlesque, celui des rues, des prostituées auxquelles il ne résistera pas. Celui des surréalistes aussi, comme le Vieux-Colombier où se donne *Un chien andalou* de Buñuel. Pop lui demande si Miller a déjà pris contact avec un éditeur. Elle en doute, il n'est pas prêt. À son habitude, elle grignote.

— Tu manges comme un moineau, lui fait-il remarquer. Ne retourne plus à la taverne. Je veux que tu ne te soucies de rien, que tu penses enfin à toi, à ta carrière. Je vais te présenter des amis d'Hollywood.

Une cantate, un adagio, et ils sont dans le grand lit. Pop décrète qu'il a sommeil. Elle ne trouve pas le bouton pour éteindre la lampe de chevet.

Trop de lumière. C'est une femme de l'ombre. Elle ouvre la fenêtre, cherchant au loin ce petit point dans le brouillard, ce Chin Lee où Henry lui parlait de Rabelais avec tant de gourmandise.

Un télégramme, un matin. Ça fait plus de six semaines qu'il est à Paris. Il a dû passer à l'American Express et rentrer bredouille. Les mensualités de Pop varient en fonction de la Bourse. *Mon amour, tu me manques atrocement. Viens dès que tu le peux. Aimerais changer d'hôtel. Je t'aime. Henry.* D'autres lettres suivent, de plus en plus désespérées. Il dormirait souvent sur un banc, devant La Closerie. Grâce à un projectionniste rencontré dans un bistrot, il aurait passé plusieurs nuits dans le bureau du cinéma de Vanves. Même s'il se fait inviter à dîner chez ses amis, il ne mangerait pas à sa faim et serait à bout. Il veut à tout prix rentrer, la supplie de lui faire parvenir cent dollars pour prendre un billet sur l'American French Line, quitte à faire appel à ses parents et à ses amis. June prévient Pop qu'Henry dépérit et qu'elle doit voler à son secours. Il finit par céder et accepte de lui offrir l'aller-retour ainsi que de quoi renflouer Miller.

Gare Saint-Lazare, Henry court vers elle, la couvre de baisers. Un chien fou. Pas si malheureux qu'il le disait dans sa lettre ! Ils ont tant à se dire qu'ils ne savent par où commencer. À l'hôtel, ils font l'amour et elle revit. Lorsqu'elle lui demande s'il a pu écrire, pour lui prouver qu'il ne chôme pas, il lui montre un carnet intitulé *The Paris Notebook* où il amasse notes et réflexions sur la capitale. Elle est rassurée : pas un mot de *Crazy Cock*. Les jours suivants, ils font le tour des cafés. Au Dôme, à La Rotonde ou Chez Lipp, les serveurs le saluent, les habitués lui serrent la main, des femmes lui sourient. June s'aperçoit qu'il s'est lié à tout un petit monde qui semble l'apprécier. Ici, il est chez lui, parle presque couramment français et elle se sent une étrangère. Il s'est fait de nouveaux amis : Richard Osborn, conseiller juridique de la National City Bank, Alfred Perlès, surnommé Fred, un écrivain autrichien qui travaille pour le journal le *Chicago Tribune* où Henry s'est mis à publier des chroniques sous le nom de Wambly Bald. Pop plane telle une ombre entre eux. June se doute que s'il ne lui demande pas pourquoi elle ne reste que quelques jours à Paris, c'est parce qu'il sait, depuis qu'il l'a entrevu devant chez eux, que Pop exige une contrepartie à sa générosité. Et puis, elle le sent bien, il apprécie de plus en plus sa liberté. Tant mieux : il fourmille de projets. Paris sera son terrain de jeux, sa muse. La veille de son départ, ils ne ferment pas l'œil de la nuit, comme s'ils voulaient goûter jusqu'au dernier moment au plaisir d'être ensemble. Et elle

se désole de ne pas être avec lui pour son anniversaire. Le 26 décembre, il aura trente-neuf ans.

À peine débarquée à New York, elle s'enferme dans une chambre d'hôtel, sans même appeler Pop. Au bout de deux jours, elle s'en retourne chez sa mère, là où il ne la trouvera pas, là où elle pourra rester au lit la moitié du temps. Son phonographe à portée de main, elle écoute des chansons d'amour. Frances ne sait pas quoi faire pour lui remonter le moral. Peter, qui a enfin décroché un job de barman, lui apporte des fruits, des gâteaux. John et Samuel tentent de la faire rire. Jusqu'aux fêtes de fin d'année, le seul moment où elle retrouve son sourire, c'est lorsqu'elle reçoit des lettres d'Henry. Il se dit très heureux chez Richard Osborn, qui lui prête une chambre dans l'atelier d'artiste qu'il sous-loue 2, rue Auguste-Bartholdi, dans le 15^e arrondissement, avec vue sur la tour Eiffel. Richard lui laisserait même tous les jours dix francs sur la cheminée, de quoi acheter un paquet de Gauloises bleues et des cafés. Henry lui parle aussi de ses lectures, en particulier de *L'Amant de Lady Chatterley* de D.H. Lawrence.

Un matin, l'air est bleu. June feuillette les premières pages de *Crazy Cock*, les seules qu'elle aime : « Je veux vivre, balbutia Vanya, éperdue. Je veux vivre. » Et elle se souvient que Jane lui disait : *Vis pour toi*. Peut-être est-ce cela qu'elle attendait en s'éloignant d'Henry ? Sept ans déjà qu'elle l'a rencontré. Ne plus être à son service, ne plus se salir pour de l'argent. Ni avec Pop ni avec un autre. Ne plus être un personnage de roman, mais June, la vraie June, celle qui voulait être actrice, celle qui a fui avec son amante. Comme Vanya, elle sent « qu'en toute chose sublime ou ignoble, réside une force cachée, une force vitale, tumultueuse, un sens et une beauté dont l'art, aussi noble fût-il, n'est qu'un pâle reflet ». Elle n'a plus rien, mais elle est vivante. Elle a vingt-huit ans.

Au printemps, c'est une résurrection. Depuis qu'elle a repris son travail à la Roman Tavern, elle s'est installée au Mayflower, un hôtel coquet avec jardinet. À la taverne, le patron ne tarde pas à lui confier l'organisation d'expositions. Elle reçoit les peintres en herbe qui viennent proposer leurs œuvres, choisit les plus originaux, accroche les tableaux, envoie des invitations. Ce soir a lieu le vernissage de William Corbett, un jeune Anglais à la barbe rousse qui a invité ses amis et son clan. Ses toiles s'apparentent à celles de George Romney, dont June est tombée amoureuse du temps de Jane. William appartient à la haute société britannique. Des messieurs à chapeaux hauts de forme, des dames aux couleurs pimpantes, des clients de la taverne, tout un petit monde se mélange, grappille des petits-fours et admire les peintures du jeune artiste. Dans sa longue robe noire, June rayonne. William lui présente ses proches. Parmi eux, son cousin, dont le visage aux bonnes joues ourlées de boucles brunes, et éclairé par des yeux verts-luisants bordés de longs cils, dégage une douceur enfantine, quelque chose de familier et d'amical qui met en confiance. Il s'appelle Stratford Corbett. Un doux sourire se dessine sur ses lèvres, comme s'il avait tout son temps. Il a un je-ne-sais-quoi de flottant, de vacillant, qui donne envie à June de discuter avec lui :

— Vous connaissiez les toiles de William ?

— Depuis le temps que je fréquente les galeries, je n'ai rien vu de plus beau. D'ailleurs, cette lady vous ressemble, dit Stratford devant le portrait d'une blonde énigmatique.

— Dommage que tu vives à Londres, on ne se voit pas assez, jette William en tapant sur l'épaule de son cousin.

— J'ai l'intention de m'installer à New York à la rentrée. Oncle Jack a un poste en vue pour moi, à la compagnie d'assurances New York Life.

— En voilà une bonne nouvelle ! Il était temps que tu en finisses avec tes diplômes à rallonge à Boston. Il paraît que tu peins, toi aussi, et que c'est

plutôt pas mal.

Stratford rougit comme une betterave et félicite June d'avoir reçu William avec tant de gentillesse. Il lui dit aussi qu'en art, l'émotion prime. Lui confie qu'il aime Vélazquez, Rembrandt et Watteau. June reconnaît qu'elle a été saisie par la puissance du *Gilles* de Watteau, au Louvre. Lorsque les invités se dispersent et que les bougies fondent, ils sont toujours dans un coin de la taverne à converser. À minuit, il s'éclipse sur un baiser volé, et elle se surprend à regretter qu'il rentre si vite à Londres.

Le lendemain, ils déjeunent ensemble dans un restaurant vénitien. Stratford relate son séjour à Venise, en pleine *acqua alta*, avec tant d'humour que June est de plus en plus séduite. Il entoure d'un bras ses épaules, un geste tendre, rien de plus, mais elle sent que ce garçon plus jeune qu'elle est bon et ne demande rien d'autre. Une affinité élective, se dit-elle, lorsque après un tour dans les galeries de Brooklyn, ils s'embrassent dans la pénombre d'une loge de théâtre. Stratford lui susurre qu'il l'aime et qu'il l'épousera quand il reviendra. Elle ne lui a pas dit qu'elle était mariée. June laisse toujours les portes ouvertes.

À la Roman Tavern, les clients se réfugient là où les ventilateurs tournent à pleine vitesse. Elle sert des sodas, parfois des whiskys Coca, veillant à ce que la brigade ne passe pas. Ici, les clients lui fichent la paix, même si certains ne peuvent s'empêcher de la siffler. Malgré l'ambiance bon enfant qui règne à la taverne, il lui arrive d'avoir des coups de cafard et elle s'impatiente de recevoir du courrier. De Londres, Stratford évoque sa vie de gentleman, mais ce sont les lettres d'Henry qui la font rire et pleurer, il s'y vante d'avoir commencé un nouveau roman sur sa vie de bohème à Paris. Cette fois, elle pressent que celui-là sera le bon, celui qui le fera connaître, leur victoire.

L'été est vite passé. Les couleurs virent au brun-roux. Stratford ne s'établira à New York qu'en janvier. Elle n'a qu'un désir : rejoindre son Val. Malgré ses bonnes résolutions, elle a été obligée de revoir Pop. Ce fut *jazzy*. Il a posé des conditions : qu'elle soit de retour après les fêtes. Et ce coup-là, pas de roublardise ! June aurait bien fait appel à d'autres vieux richards ou à Carruthers, mais elle a appris que ce dernier souffre de la maladie d'Alzheimer. Faute de temps, Pop fait l'affaire. Elle peut s'offrir le voyage et il lui enverra des traveller's cheques via l'American Express.

La lune se mire dans la mer, telle une faucille d'or. Au creux du lit d'une cabine de l'Île-de-France, June ondoie. À la pâle lumière d'une loupote, elle se penche sur les mots d'Henry qui dansent, telles des lucioles :

My love,

J'ai hâte de te serrer dans mes bras. Figure-toi que j'ai enfin eu droit à un repas digne d'un prince. Hier, j'ai déjeuné à Louveciennes chez Hugo Guiler, un riche banquier, et sa femme, Anaïs Nin. C'est Richard qui a arrangé cette rencontre. Il connaît mon engouement pour D.H. Lawrence et m'a appris qu'Anaïs venait de terminer un livre sur lui, dont son mari est prêt à financer la publication. Un couple charmant. À Louveciennes, on se croirait à la campagne. Le décor de leur salon est un peu chargé à mon goût mais je me suis jeté sur le pot-au-feu. Hugo a l'air d'un gamin : un garçon de bonne famille qui gagne bien sa vie. Anaïs est plutôt exotique. À la fois espagnole, française et danoise, elle a vingt-huit ans et tient son journal intime depuis que son père l'a abandonnée, avec sa mère et ses deux frères, quand elle avait onze ans. Elle a très envie de te rencontrer et je suis sûr que tu t'entendras bien avec elle. À part ça, j'ai trouvé un poste de correcteur au Chicago Tribune – j'y vais tous les matins et je me lasse déjà de ce travail de grouillot. Bonne nouvelle : j'ai fini mon livre de chroniques parisiennes et, ma foi, je n'en suis pas mécontent. Je t'aime sweaty, je t'attends de toute mon âme.

Ton Val.

P.-S. : J'ai quitté la rue Bartholdi. Après quinze jours chez des amis, villa Seurat, je suis sans domicile. Prends une chambre.

Anaïs, un joli nom. Une femme qui écrit, plutôt rare, se dit-elle. Elle doit avoir de la classe. Ils ont dû causer de *L'Amant de Lady Chatterley*. Henry a dû lui dire qu'il trouve que Lawrence n'a pas été assez loin, trop classique, pas assez cru. Devant le miroir ovale de la cabine, son visage est si pâle qu'elle prend peur. Peu à peu, comme si elle apprivoisait son reflet, ses yeux semblent lui dire : tu es toujours la même, la jeune fille qui rêvait de devenir une star, celle qui doutait d'elle. Ne pleure pas, l'amour est un jeu d'ombres et Henry t'attend. « Pas de passé, pas d'avenir : le présent me

suffit », disait-il. Comment fait-il pour être aussi insouciant, avec ce mélange d'adoration de la vie, de curiosité, d'exubérance et de brusques orages destructeurs ?

Après quatre jours de traversée à une vitesse moyenne de 22,45 nœuds, elle se coule parmi les voyageurs de la gare Saint-Lazare et aperçoit Henry, casquette sur la tête. Ils se frottent le bout du nez, se prennent la main, se regardent en riant, s'assurent que l'autre n'a pas changé, pressés d'arriver à l'hôtel Princesse. Troublante coïncidence, la chambre 12 est libre, celle où elle était descendue, il y a six ans, avec Jane. Le lit en bois est toujours le même, les rideaux à fleurs ont à peine jauni. Henry déballe son sac et June se sent prise au piège d'un passé en embuscade, tel un chat prêt à la griffer. Jane, ses longues mains de sculptrice qui modelaient ses épaules, ses yeux qui brillaient d'une lueur étrange. Comment se douter que cela se terminerait si mal ? Henry embrasse son front, ses paupières, ses lèvres et l'amour avec lui n'a rien à voir avec les scènes de sexe qu'il écrit. Tendre et délicat, il est terriblement sentimental. La tête sur son épaule, il joue avec ses cheveux. Chacun, à sa façon, tente de rattraper le temps perdu. Pour June, c'est par un déluge de paroles. Pour lui, des images : les rues crasseuses, le clapotis d'une fontaine, le roucoulement des pigeons, les charrettes à bras. L'un et l'autre savent qu'ils ne se disent pas tout. Elle ne révèle rien de Pop ni de Stratford, encore moins des nuits blanches avec Jane dans cette chambre. Aux allusions d'Henry sur ses virées du côté de la Bastille ou de la rue Blanche, elle en déduit qu'il doit se payer des petites femmes de Paris. Il pose une pile de livres sur la table de chevet : *Albertine disparue*, de Proust, *L'Immoraliste*, de Gide, *La Mort à Venise*, de Thomas Mann et puis Breton, Céline, Cendrars.

— Ma manière de perfectionner mon français.

— Tu me prêtes *L'Amant de Lady Chatterley* ?

— Je l'ai oublié chez Anaïs, lâche-t-il, se reprenant aussitôt pour préciser que c'était le jour du déjeuner avec son mari.

— Comment est-elle ?

— Un peu affectée, une tête d'oiseau avec son nez pointu et ses cheveux noirs ramassés en un chignon sévère, mais elle est intelligente et cultivée. Elle veut tout savoir de toi.

— J'espère que tu n'en as pas trop dit ! Allons déjeuner. Je meurs de faim.

Son Proust sous le bras, Henry accompagne June au Dôme. Des escargots, du pain frais et ils font des projets : aller au cirque Medrano, aux Folies Bergère, au Palais des glaces, aux Halles, aux Puces, saluer les amis de la villa Seurat où il espère revenir. June a plutôt envie de faire des emplettes, lui, d'écrire tout son saoul, sans se soucier de la morale et du bon goût. Alors qu'il commande du vin d'Anjou, Michael Fraenkel les salue. À trente-cinq ans, ce poète philosophe juif lituanien, longue tige à moustache drue et yeux vifs, vient de publier un essai sur le frère cadet de Werther qui « symbolise la mort spirituelle de l'homme moderne ». June lui propose de s'asseoir à leur table et le remercie de recevoir de temps en temps Henry à dîner.

— On n'a pas toujours les mêmes idées sur la littérature. Flaubert ou Balzac ? Joyce ou Proust ? blague-t-il. Les éternels débats !

— Je vous laisse deux minutes, jette Henry. Je vais passer un coup de fil à Anaïs pour la prévenir de ton arrivée.

— Elle peut attendre, non ? proteste June.

Il a déjà filé.

— Je ne l'ai vue qu'une fois au Flore, mais je me méfie de cette femme, confesse Michael. Comment dire ? Anaïs Nin semble faire passer ses ambitions littéraires avant le reste. Il y a chez elle une assurance qui frise la prétention. Elle n'a pas le niveau pour écrire un essai sur Lawrence. Quant à son journal intime, toutes les femmes s'épanchent dans des petits cahiers. Elle doit y révéler ce qu'elle n'ose dire à son gentil mari et je n'aimerais pas y figurer.

— Vous ne seriez pas un peu machiste, cher Michael ?

À cet instant, Henry réapparaît, tout bouillonnant :

— Anaïs meurt d'envie de te voir, June. Elle nous invite à dîner ce soir.

— Dis-lui qu'on viendra chez elle un autre jour. Je viens à peine d'arriver et je ne sais pas comment m'habiller.

— Trop tard. J'ai accepté. Ne t'inquiète pas, ce sera à la bonne franquette, et tu seras parfaite dans ta robe de soie rouge.

June boude, mais Michael lui assure qu'elle ne va pas regretter ce dîner. Anaïs aurait l'art de la mise en scène. Elle serait, d'après lui, meilleure maîtresse de maison qu'écrivain.

— Anaïs a du style, s'insurge Henry. Ce n'est qu'en puisant dans sa vie qu'on va vers l'universel. Et puis, elle est une des seules qui me défend auprès de ces mauvaises langues qui me font passer pour un vagabond, un écrivain pornographe et sans talent !

Un picotement de jalousie, June s'étonne de sa fougue. Combien de fois lui a-t-elle conseillé de se moquer des ragots ? Et voilà qu'une admiratrice le galvanise, cette Anaïs dont il ne cesse de parler. Malgré tout, elle est tentée de connaître cette jeune femme controversée, fille aînée d'un compositeur et pianiste cubain et d'une chanteuse franco-danoise, qui va publier un livre sur un auteur sulfureux.

Après une gorgée de prune, Henry s'emballe :

— Dostoïevski n'est pas allé assez loin. Moi, je suis pour le jargon qui va droit au but. Ce qu'il faut, c'est perdre carrément la boule. Les gens en ont plein le dos des trucs à intrigues et à personnages. Est-ce que la vie est faite d'intrigues et de personnages ? La vie ne se passe pas à l'étage au-dessus. La vie est là, devant nous, dans l'instant, n'importe quand... il n'y a qu'un mot à dire, qu'à ouvrir les vannes. La vie, c'est quatre cent quarante chevaux de vapeur enfermés dans un moteur de deux cylindres¹.

June opine, bien qu'elle ait souvent entendu ses grandes théories. Après un café, Henry et Michael déclarent qu'ils vont fouiner dans les bacs des bouquinistes, à la recherche de vieux livres, et elle descend de son côté le boulevard Raspail. La perspective du dîner l'effraie. Anaïs est riche, brillante. Elle craint de ne pas être à la hauteur, de manquer de repartie, d'être incapable de mots d'esprit. L'envie de se rendre dans le café où elle était allée fumer du haschich avec Jane la démange. Elle flâne rue de Sèvres et entre dans une parfumerie, un peu honteuse de sa cape qui a traîné dans la boue, de ses godillots dont les lacets pendouillent. Parfumée d'effluves de jasmin, de senteurs boisées, elle se laisse tenter par *Shalimar* et cette nouvelle crème de visage, *Secret de Bonne Femme*, qui nourrirait en profondeur la peau. Cent francs, c'est beaucoup. Elle s'en fiche, se fait plaisir. Rue Bonaparte, elle lève les yeux vers le cinquième étage où, dans la chambre rouge, Henry l'avait aimée toute la nuit. Devant les eaux

tumultueuses de la Seine, elle songe à Jane qui a quitté un monde dans lequel elle ne se reconnaissait plus. Un peu plus loin, elle baguenaude dans les ruelles du Marais, encombrées de marchands d'arlequins et d'attrape-mouches, chiffonniers, matelassières, vitriers, rempailleurs, étameurs ou porteuses de pain, ne sachant où donner de la tête. Au coin d'une rue, des filles tapinent et des mauvais garçons chapardent des fruits sur les étalages. À l'horloge de l'Hôtel de Ville, il est 18 h 30. Il faut bientôt prendre le train pour Louveciennes. Henry doit râler. Elle cavale. Dans la chambre 12, rasé, douché, il enfle sa veste grise qui sent la Gauloise, veut partir tout de suite. Elle attrape sa robe de shantung rouge sang, trouée aux manches, se change, se poudre de blanc, dessine ses sourcils, ses lèvres vert bilieux et souligne ses yeux de khôl.

— N'en fais pas trop ! On dirait que tu portes un masque mortuaire ! ironise Henry.

Elle hausse les épaules, s'asperge de *Shalimar*.

— Tu aimes ? dit-elle, alors qu'il se pince le nez.

— Si tu dépenses tout en fanfreluches, on ne pourra plus payer la chambre.

— Je m'arrangerai avec le patron.

— On dirait que tu le connais.

— Pas plus que toi, lance-t-elle, avant de se coiffer d'un feutre d'homme, sa cape de velours sur les épaules.

Dans le tortillard qui mène de la gare Saint-Lazare à Louveciennes, Henry la met en garde.

— Essaie de bien te tenir et de ne pas parler comme un charretier. Hugo Guiler est un gentleman et Anaïs, une femme subtile.

— Anaïs, Anaïs ! Tu n'as que ce mot à la bouche ! Qu'est-ce que tu lui trouves, à cette mondaine ?

— Elle n'a rien des salonnardes, fait-il remarquer, avec un détachement feint. C'est une femme passionnée de littérature. Une mosaïque. Par ses origines, les pays où elle a vécu, les langues qu'elle parle. Elle est sûrement plus tourmentée qu'elle n'en a l'air. Je crois qu'elle a beaucoup souffert quand son père a abandonné sa famille sur le bateau qui l'emmenait de Barcelone à New York. Son mari la protège et lui permet d'écrire. Tu verras, ils forment un couple heureux.

À leur descente du train, un beau blond au regard ciel d'été, ceinturé dans un trench, les accueille. Hugo est venu à pied jusqu'à la gare de Louveciennes pour escorter chez lui les Miller au 2 bis, rue de Montbuisson, non loin. Il s'adresse à chacun avec une délicatesse qui désarçonne June. Au bout d'une ruelle paisible se niche une grosse villa aux murs rouille qu'enlace une glycine. Des torches éclairent la pelouse et le grand sapin sous lequel on devine une table et quelques chaises où se réfugier pour lire ou converser. Dans l'entrée, Anaïs les guette sous l'éclairage mauve d'un lampadaire en bronze. Lorsqu'ils pénètrent dans la propriété par le portail de fer, elle attend quelques instants pour ouvrir toute grande la porte à deux battants, inondant le jardin de lumière. Alors qu'elle apparaît dans sa robe vieux rose, avec bustier, col en dentelle noire, gros bijoux fantaisie, June n'en croit pas ses yeux, impressionnée par cette belle brune qui a l'air si sûre d'elle. Elle qui ne porte qu'une boucle d'oreille et le bracelet en chrome que Jane lui a donné avant sa disparition, s'avance à petits pas, mais Anaïs, qui a tant rêvé d'elle, semble éblouie par son éclat. Perchée sur ses sandales à talons hauts, elle l'embrasse et, de sa voix flûtée, lui propose de monter au premier étage y déposer sa cape, dominant, du haut de son mètre soixante-sept, la minuscule femme de Miller dans ses souliers éculés.

Le salon est meublé dans un style oriental : fauteuils noirs, tableaux de scènes érotiques, chartes astrologiques, plats en cuir martelé et bibliothèque en bois sculpté, garnie de volumes en toutes langues, d'ouvrages d'art et de psychanalyse. Sur des tables basses, des coupes remplies d'étranges pierres. Des bougies à l'odeur exotique brillent un peu partout. La cheminée diffuse des effluves de bois de pommier nouveaux qu'Anaïs fait brûler. Emilia, jeune servante rousse et rondouillette, sert l'apéritif. Un verre de gin-tonic à la main, Hugo demande à Henry :

— Vous restez à Paris pour de bon ?

— J'en ai bien l'intention. L'Amérique est une camisole de force, un pays pudibond et moribond. Ce n'est pas mon premier séjour en Europe. June et moi y avons fait un voyage touristique en 1928. Un périple de six mois jusqu'en Tchécoslovaquie, avant de pédaler de Paris à Nice où...

Du sourire gourmand de ceux qui ont une bonne histoire à raconter, June le coupe :

— Tu oublies de dire comment nous avons financé ce voyage. Figurez-vous que c'est grâce à un bouquin commandé par un vieux monsieur, un de

mes plus fervents admirateurs ! Henry a écrit *Moloch*, vite fait bien fait. Je l'ai signé de mon nom et j'ai remporté la mise. Pas mal, non ?

Fière de son effet, elle se tourne vers Anaïs et se lance dans un long monologue sur ses ancêtres bohémiens, ses années à la lisière de la forêt, ses premiers flirts, Broadway, le tout saupoudré de descriptions du pays de *Tartarin* et des bords du Danube. Anaïs lui parle de sa petite enfance sur les routes de France, au gré des concerts de son père qui lui jetait des regards ambigus et la photographiait toute nue. De sa maladie, de sa convalescence à Arcachon et du départ de sa mère, seule avec ses enfants, à New York, une ville qu'elle détestait. Elles auraient pu s'y croiser. Comme elle, Anaïs a arrêté ses études à quinze ans, pour devenir mannequin, jusqu'à sa rencontre avec Hugo. Le krach boursier les a obligés à quitter leur bel appartement du boulevard Suchet pour acheter cette maison. Au moment où elle avoue qu'elle a toujours écrit, Henry renvoie la balle à Hugo :

— Ça ne doit pas être évident de travailler à la National City Bank ?

— Détrompez-vous ! J'aime bien le jeu des marchés et je voyage beaucoup. Je regrette seulement de ne pas avoir assez de temps pour mon hobby, la gravure et le dessin. Un jour, je m'y consacrerai pleinement. Et vous ? On dit que vous avez exercé tous les métiers ?

— Livreur, éboueur, colporteur, fossoyeur... J'ai tout fait et j'ai toujours détesté travailler. J'ai même mendié sur le pont de Brooklyn et monté un bar clandestin. Ces temps-ci, je corrige les papiers du *Chicago Tribune* et je m'en passerais bien. À côté de vous, je suis un raté.

Il s'empresse d'ajouter qu'à son arrivée à Paris, il a parfois dormi sous les ponts et n'a rien eu à se mettre sous la dent.

— Arrête de te plaindre et de faire ton cinéma, Val, le rabroue June, incapable de maîtriser une colère longtemps enfouie. N'oublie pas que je te permets de vivre ici sans trop te fouler, merde ! Ce que tu m'as balancé tout à l'heure à l'hôtel, te permettre d'insinuer que je suis dépensière, c'était très injuste. Jamais de reconnaissance, au contraire !

Les sourcils dressés, Henry la foudroie et, d'un ton huileux, dit à Hugo :

— Veuillez excuser ma femme. Elle a le mérite de la franchise. C'est vrai, nous nous sommes un peu frités avant d'arriver chez vous. Des brouilles, à côté de ce que nous avons traversé. Malgré tout, nous avons tenu bon la barre dans ce fichu naufrage qu'est le mariage !

— Naufrage ! Un peu de respect, bordel ! s'enflamme June.

Choqué par son langage ordurier, Hugo tente de calmer l'atmosphère.

— Mes chers amis, Anaïs et moi, nous sommes très heureux de vous recevoir. Trinquons à l'amitié.

— Et à la littérature ! clame Anaïs, pour qui June est avant tout terriblement vivante et romanesque.

OceanofPDF.com

— Madame est servie, annonce Emilia.

Anaïs invite chacun à prendre place. June s'extasie devant la table dressée dans un coin du salon, les bougeoirs, la décoration de feuillage et le drap teint en rose, en guise de nappe. Hugo a choisi un saint-julien dans sa cave. Elle lui demande d'où viennent les assiettes aux couleurs pimpantes. D'un sourire, il lui explique qu'elles sont un souvenir de son enfance à Porto Rico et elle se passionne pour le vieux San Juan, son histoire espagnole. Emilia apporte un soufflé aux carottes dont Henry se sert une grosse part, jetant un clin d'œil complice à la petite servante. Anaïs fait mine de n'avoir rien vu, amusée de le voir dévorer le plat. Afin de le mettre en valeur, Hugo l'interroge sur son prochain roman.

— Oh ! Ce n'est qu'un embryon, s'exclame Miller. Je voudrais faire un hymne à la liberté du corps, dans un monde de plus en plus coincé. Un livre sur un Américain à Paris, un type torturé, épicurien, révolté, qui cherche à devenir un écrivain du vice. Je vais sans doute l'appeler *Tropique du Cancer* ou *Je chante l'équateur*.

June ouvre de grands yeux. Il lui a touché un mot de son projet, mais elle le trouve culotté de se qualifier d'écrivain du vice. Une posture, se dit-elle, une façon de se démarquer qui ne correspond pas à ce qu'il est. Hugo s'essuie délicatement la bouche avec un coin de serviette :

— Je préfère le premier titre. C'est autobiographique ?

— J'écris à la première personne, mes mots coulent mieux. Je parlerai de cette récréation perpétuelle qu'est Paris. Le cancer représente le crabe qui marche dans tous les sens, comme moi. Les rues d'ici m'inspirent. Je veux épouser les mouvements de cette ville. Chanter mes errances, les heures passées aux terrasses des cafés, le petit peuple, celui des quartiers mal famés, les marchandes des quatre saisons, les déments, les ivrognes, les prostituées... Laisser vagabonder ma plume, monologuer, être dans la tête du narrateur, ce doux dingue qui n'a qu'une obsession : écrire.

— Vous voudriez le publier aux États-Unis ?

— Impossible. Je serais immédiatement accusé d’obscénité ! Je ferai tout pour qu’il paraisse en France.

— J’en ai lu des passages, avoue Anaïs. Il y a là un souffle, une puissance, une vérité à nulle autre pareille.

Une gorgée de vin et June se mord les lèvres. Non seulement Anaïs a eu la primeur de lire des pages du manuscrit, mais elle en parle avec une telle flamme qu’on dirait qu’elle en est tombée amoureuse. Elle repense à ce que lui a dit Henry au Dôme et cherche à deviner à leurs regards si une complicité s’est tissée entre eux, depuis leur déjeuner d’octobre.

— Pour tout vous dire, Hugo, reprend Henry, il serait temps que la littérature se débride et qu’elle lutte contre les tabous liés à la sexualité.

— Libérer la sexualité ? Tu veux plutôt dire la pornographie ! Celle des hommes, d’abord ! se rebiffe June. Nous, les femmes, sommes les grandes oubliées de cette escroquerie.

— June a raison, renchérit Anaïs. Il y a tant à faire pour la cause des femmes ! Quant à leur sexualité, elle reste secrète. Parfois, seule une semblable peut nous donner la tendresse et la douceur auxquelles nous aspirons.

La réflexion d’Anaïs laisse June songeuse. Que sait cette femme sophistiquée de ce lien si intime ? Emilia sert de la viande en médaillon, une purée moelleuse et chacun se régale, la conversation roule sur l’aquarelle ou la sanguine, les films à l’affiche : *Mam’zelle Nitouche*, de Marc Allégret ou *Marius* de Pagnol, les écrivains qu’admire Anaïs, Huxley, Joyce, Beckett et celui pour lequel elle partage la même passion qu’Henry, D.H. Lawrence. Le dîner se termine par une glace au cassis. En hôte parfait, Hugo offre cigares et cognac à Henry.

En fin de soirée, les quatre amis décident d’aller au théâtre du Grand-Guignol, 7 cité Chaptal dans le 9^e arrondissement. Sur les sièges arrière de la voiture d’Hugo, June et Anaïs se parlent à cœur ouvert. Enveloppée dans sa cape, June poursuit le fil de ses pensées vagabondes et finit par confier que, la première fois qu’elle est venue à Paris, c’était avec une femme qu’elle aimait, une sculptrice. Elle regarde un instant par la fenêtre les passants sous la lumière défaillante des réverbères.

— Elle devait être terriblement attachante, s’illumine Anaïs.

— Elle s'appelait Jane. Une femme extraordinaire, très belle, brune avec des yeux brûlants, de larges épaules, en même temps éthérée, inadaptée à la vie. J'aimais regarder ses mains, si agiles, lorsqu'elle maniait de l'argile ou qu'elle faisait valser ses marionnettes. Elle se disait orpheline et j'ai voulu qu'elle s'installe chez nous, à Brooklyn. Très vite, Henry est devenu jaloux de notre complicité, murmure-t-elle à son oreille. Il nous espionnait sans arrêt. Il y a eu des scènes terrifiantes, des accès de démence. Il a voulu la virer. C'est à ce moment-là que Jane et moi avons fui à Paris. Un fiasco.

Des images jaillissent : Jane, jalouse parce qu'elle avait abordé une femme au Flore ; Jane, persuadée que le clochard d'en bas se moquait d'elle. Tout annonçait le pire. Le dernier soir, lorsqu'elle avait enfoncé son poing dans une vitre, elle était en état de choc.

— Que s'est-il passé ?

— Nous nous sommes séparées. Un an après, elle s'est suicidée.

— Mon Dieu ! s'écrie Anaïs, étouffant sa voix de la main.

— Elle était atteinte d'un mal qui m'échappait, des troubles de la personnalité accentués par la drogue. J'aurais dû la protéger, ajoute tout bas June, les yeux embués. Elle avait besoin de ma force.

Cette force, June a pourtant l'impression de l'avoir perdue. Elle se sent lasse. Le dîner l'a perturbée. Henry n'est plus le même. Après leur altercation, elle serait partie si Hugo n'était pas intervenu. Il a l'art du compromis. Et puis, tout près d'elle, il y a cette femme qui semble bouleversée par le drame de Jane et par cet amour-là. Alors qu'elle se demande si elle a bien fait de se dévoiler, Anaïs prend son bras et elles restent un moment épaule contre épaule. À l'instant où Hugo se gare en face du Grand-Guignol, June soupire :

— Enfin, tout cela, c'est du passé.

Chacun s'installe sur un fauteuil de velours rouge. Le rideau se lève. On joue *Les Voisins*, d'Henri Duvernois, un vaudeville où deux couples s'adonnent à un chassé-croisé. Après une série de rebondissements, alors que l'actrice principale se déshabille, June regarde Anaïs, qui lui sourit. À l'entracte, elles sortent fumer au bar, éclipsant les dames qu'elles croisent.

— Je vous trouve vraiment très belle, souffle Anaïs.

— Heureusement que je ne reste pas longtemps en France : vous me désarmez.

— Vous voulez déjà partir ?

— Je n’ai fixé aucune date mais j’ai ma vie à New York, mon travail, une audition qui m’attend.

June lui laisse entendre qu’elle joue toujours et qu’elle est tentée par le cinéma. Elle en rajoute, comme pour se protéger de la tentation. Il suffirait de peu pour qu’elle succombe au charme d’Anaïs. Une petite voix lui dit qu’elle risquerait d’être déstabilisée, dominée. Elle ne veut plus tomber dans les filets d’une femme, plus souffrir. Une gorgée de champagne et elle souffle :

— J’ai toujours préféré les hommes. Jane a été la seule exception.

Devant la mine désappointée d’Anaïs, elle la flatte :

— Vos yeux sont pailletés d’or. On dirait des lacs de montagne. Et vous êtes si gracieuse. Vous avez l’air d’une danseuse, ou d’une patineuse.

— Vous me touchez beaucoup, rosit Anaïs. Les hommes ne disent jamais ce genre de choses. La plupart sont si décevants.

June approuve. En allumant une cigarette, elle se plaint d’Henry, de ses sautes d’humeur, ses exigences, son égoïsme.

— Je vous comprends. Il n’a pas l’air facile.

— J’espère que vous continuerez tout de même à vous montrer amicale et généreuse envers lui, se ravise June. Sa mère ne lui a jamais manifesté de tendresse. C’est sans doute pour cela qu’il ne cesse de rechercher chez les femmes l’affection maternelle qui lui a tant manqué. Il les idéalise, les aime toniques, puissantes. La désillusion est d’autant plus grande lorsqu’il découvre leurs faiblesses. Quelles sont vos couleurs préférées ? Moi, c’est le noir ou le violet, les couleurs du deuil.

— Le rose me va bien au teint, réplique Anaïs, déroutée par cette manière de passer du coq à l’âne.

Le spectacle s’achève. Les quatre amis sortent du Grand-Guignol dans le vent qui soulève capes et manteaux. Hugo propose de raccompagner les Miller. Anaïs prend la main de June et l’attire à l’intérieur du véhicule, où elle se pelotonne contre elle. June n’entend plus Henry et Hugo qui blaguent à l’avant. La main dans celle d’Anaïs, elle se souvient des propos de Michael Fraenkel au Dôme.

— Il faut que je vous fasse une confidence : on dit du mal de vous. À mon avis, vous faites des envieux.

— Que dit-on de moi ? s’inquiète Anaïs.

— Je n’y ai pas attaché d’importance. Pour les hommes, les femmes qui écrivent sont dangereuses. Moi, je trouve que vous avez raison de tenir un journal. Je vous admire d’avoir cette discipline. J’en serais incapable. J’aurais trop peur qu’Henry ne le découvre !

— Il suffit d’être prudente. Je ne montre à Hugo que des passages où je ne révèle rien de très personnel et je cache mes cahiers dans un endroit secret.

— Vous vous y livrez entièrement ?

— Le plus possible. J’y note mes réflexions, mes fantasmes, ce que je vis.

Anaïs ne va-t-elle pas y dévoiler le désir qu’elle ressent pour moi ? songe June.

La voiture d’Hugo s’arrête devant l’hôtel Princesse. Après ce qu’elle a dépensé en produits de beauté, elle se sent oppressée à l’idée de ne pas avoir assez pour payer sa chambre et s’offrir quelques repas au bistrot. Peut-il lui parler ? Elle se promet de passer demain à l’American Express. Au moment où elle s’apprête à poser le pied à terre, Anaïs l’embrasse furtivement sur les lèvres.

— On dîne ensemble demain, lance-t-elle.

June propose de la retrouver à midi devant l’Opéra et s’engouffre avec Henry dans l’hôtel, étonnée qu’il ne lui parle pas de leur dispute. En s’étirant sur le lit, il jubile :

— Tu as été magnifique ! Tu as subjugué Anaïs. Vous aviez l’air de deux amazones dans la voiture.

— Je reconnais qu’elle est délicieuse. Dis-moi, vous avez dû vous revoir depuis ton dîner chez eux, puisque tu lui as fait lire des pages de ton livre ?

— Juste une fois, avec Hugo, élude-t-il. J’avais quelques feuillets en poche. Elle a voulu y jeter un coup d’œil, voilà tout. J’aime beaucoup son mari. Un homme sensible. Malgré son diplôme de l’université de Columbia et sa brillante carrière bancaire, il n’a qu’un désir : intégrer le milieu des artistes. Il se maîtrise, le contraire d’Anaïs, si exaltée. Il l’admire, il l’aime d’un amour qui dépasse tout, prêt à tout lui pardonner. Je crois qu’elle s’ennuie un peu avec lui. Elle lui reproche de n’être qu’un financier, de ne s’occuper que de choses basement matérielles, alors qu’il l’entretient et lui permet d’écrire.

June ne peut s'empêcher de penser que, comme Hugo, elle fait vivre Henry.

— Anaïs m'a invitée à déjeuner demain. J'ai l'impression qu'elle a envie de flirter avec moi, dit-elle, un rien aguicheuse.

— Ça ne m'étonne pas ! À mon avis, elle rêve d'avoir une aventure avec une femme.

— Elle peut toujours attendre. Pas mon genre !

— Tu as tort : elle doit être très sensuelle. Profites-en bien ! Tu me raconteras tout. Tu as ma bénédiction !

OceanofPDF.com

Le lendemain, June se fait porter un plateau de petit déjeuner au lit, se désolant de devoir mettre sa robe noire maculée d'auréoles pour le rendez-vous avec Anaïs, si élégante. Elle arbore un bibi violet sur la tête. À son poignet, le bracelet de Jane qu'elle ne quitte jamais, même si cela agace Henry. En tournicotant dans les ruelles qui bordent la place Saint-Michel, elle se demande pourquoi il la pousse dans les bras d'Anaïs, sans l'ombre d'une jalousie. Son côté Merteuil ? Une provocation ? Va savoir, Henry est si surprenant. Libre et légère, elle prend le chemin qu'il a si souvent fait lorsqu'il attendait qu'elle lui envoie de l'argent : rue de Seine, pont des Arts, cour du Louvre, avenue de l'Opéra et enfin la rue Auber, où se trouve le gros bâtiment de l'American Express. À l'intérieur, elle fait la queue jusqu'au guichet qui délivre les traveller's cheques. Lorsqu'une employée à l'accent du Sud lui apprend que rien n'est arrivé à son nom, elle vacille. Pop avait pourtant promis. Pourquoi ce retard ? Est-ce un moyen de la contraindre à obéir à ses diktats ? Il a exigé qu'elle rentre en début d'année. Cette fois, elle sera obligée de tenir ses engagements, au risque de perdre son donateur. Une horloge indique 12 h 30. Mon Dieu, j'ai oublié Anaïs ! s'affole-t-elle en sortant du bâtiment. Tout excitée, celle-ci lui propose de déjeuner au Café de la Paix. Impressionnée par le décor Napoléon III, les colonnes dorées, les miroirs, les tableaux, June la regarde s'adresser au maître d'hôtel, choisir une table, commander du champagne avec autorité. Comme elle ne sait que prendre sur la carte, Anaïs tranche : huîtres, sole grillée, château d'Yquem 1920.

— Vous allez vous régaler, dit-elle en lui saisissant le poignet.

June lève son verre de vin à l'amitié. Dès que l'on sert les huîtres, elle s'en délecte et se met à raconter toutes sortes d'histoires sordides : celle d'une mère assassinée par son fils dans un ascenseur, d'un curé mort chez une fille de joie ou d'un Japonais qui mange le cadavre de sa femme. Puis elle lui fait croire que sa mère était trapéziste, qu'elle n'a jamais connu son

père, un dompteur de lions et qu'elle serait une bâtarde. Ses fictions dissimulent ce qui la mine, ce qui la détruit. Elles sont aussi les garantes de sa liberté.

— Depuis longtemps, j'ai l'habitude de m'inventer des vies. Henry m'écoute pendant des heures. Je l'inspire !

— Je n'ai jamais rencontré une femme aussi imprévisible, aussi mystérieuse et extravagante que vous, s'enfièvre Anaïs.

— Je suis plus vulnérable que vous ne le croyez. J'ai gâché ma vie. Je détruis tout sans le faire exprès.

Anaïs passe la main sur sa joue :

— Ne dites pas cela. Vous êtes un ange. Henry vous aime. Je voudrais vous consoler, vous laisser un souvenir de moi. Qu'est-ce qui vous ferait plaisir ?

— Rien ne me ferait plus plaisir que la robe rose que vous portiez chez vous ainsi que votre parfum, répond June, qui envie le luxe d'Anaïs, tout en sachant que la robe ne sera pas à sa taille.

— Je vous les donnerai, je vous couvrirai de cadeaux, promet Anaïs.

June n'ose ajouter qu'elle préférerait de l'argent, dévore sa sole, avant de vider son verre de vin. Anaïs l'accompagne en taxi jusqu'à l'hôtel Princesse. Avant de descendre de voiture, June se sent si angoissée qu'elle ne se retient plus :

— J'y pense. Si vous pouviez me rendre un service, je vous en serais très reconnaissante.

— Bien sûr. De quoi s'agit-il ?

— J'aimerais inviter Val dans un bon restaurant, mais je n'ai pas encore reçu le cachet de mon dernier film qui devait m'être viré aujourd'hui.

Anaïs n'hésite pas et tire quatre cents francs de son sac qu'elle remet à June :

— Ne me remerciez pas. Je veux que mes amis puissent profiter de la vie. Déjeunons à nouveau ensemble, lundi, à la maison ? Nous serons seules. Hugo est en voyage d'affaires.

Sur le trottoir, June triomphe. Quatre cents francs. Un sacré magot ! Bien plus qu'il n'en faut pour dîner au Grand Véfou. Au lieu de rentrer à l'hôtel, elle flâne à Saint-Germain, le nez dans les vitrines. Rue de Seine, elle s'aventure parmi les fleuristes, les poissonniers et les bouchers, pensant à Henry qui aime dessiner les carcasses suspendues à des crochets, les têtes de lapin, les cervelles et les foies de chevaux des comptoirs. À l'angle de la

rue Mazarine, attirée par une paire de gants en peau de mouton, elle les achète sur-le-champ. Pas donnés, mais de qualité. Puis, elle reprend un taxi et se fait conduire rue de l'Ouest, au Khalife, son bar à haschich préféré. Durant des heures, alangui sur une banquette, son corps se relâche, chacune de ses cellules vibre.

Lorsqu'elle revient à l'hôtel Princesse, Henry roupille. À son réveil, plongé dans *Ulysse*, de Joyce, il lève le nez.

— Où étais-tu hier soir ? Je t'ai attendue pour dîner et j'ai fini par m'acheter un sandwich.

— Nous avons passé un temps fou ensemble, Anaïs et moi. Je n'ai pas pu te prévenir, elle ne voulait pas que je la quitte d'une semelle. Elle est dingue de moi. J'irai déjeuner à Louveciennes lundi. Cette fois, je ne sais pas si je pourrai lui résister !

Henry la plaque contre le mur, la main entre ses cuisses, en gémissant :

— Je me doutais bien que vous alliez vous plaire, toutes les deux, *lovely lesbians*. C'est ça que tu veux qu'elle te fasse ? Qu'elle te prenne comme un homme ?

June fait mine de le repousser, avant de se laisser envahir par les sensations qui l'irradient.

Il n'y a pas grand monde quand elle monte dans le train pour Louveciennes, sans ticket. Samedi, elle a invité Henry à La Closerie des Lilas. Après avoir englouti un plateau de fruits de mer, arrosé de vins conseillés par le sommelier, ils ont dansé toute la nuit au bal Bullier. Au matin, il ne restait presque rien des quatre cents francs d'Anaïs. En reprenant le chemin vers chez elle, June se dit qu'il serait maladroit de le lui avouer aujourd'hui. Le jardin assoupi s'anime à son arrivée. En robe parme au col de dentelle et petite veste de velours noir, Anaïs vient vers elle et lui baise la main :

— Je me suis faite belle pour vous. Vous m'intriguez, June. Au Café de la Paix, j'ai eu l'impression que vous vous dérobiez, que vous n'osiez pas vous laisser aller à ce que vous ressentiez, mais j'ai pensé que vous étiez la mieux placée pour m'éclairer. J'aimerais en savoir plus sur l'amour entre femmes.

June rit nerveusement, avant d'allumer une cigarette.

— Ce que je peux en dire, c'est que je n'ai jamais rencontré une femme qui corresponde autant à mes fantasmes que vous...

Elle sait qu'elle provoque Anaïs, mais elle ne peut s'en empêcher, une impulsion qui la surprend. Est-ce parce qu'elle a hâte de tout relater à Henry et de le rendre encore plus jaloux, plus excité qu'il ne l'était hier soir ? Que le désir de dévergondner Anaïs, si apprêtée, la démange ? Sans doute veut-elle aussi profiter de sa générosité. Tout se mêle dans son esprit. Anaïs frémit. Un mot de plus et June sera à sa merci. Il lui faudra l'initier, lui montrer les gestes qui font gémir. Elle se sent soudain paralysée. Elle revoit le corps de Jane, sa vulve, ses cris de plaisir. Et puis, tout l'intimide ici, ce luxe, cette boîte à cigares d'Hugo, ce faisan empaillé, cette statue de nègre brandissant des plumeaux. Anaïs elle-même lui fait peur, une pieuvre prête à l'étouffer. Pourtant, elle se fait douceuse :

— J'adore votre façon de vous habiller. Ce boutonné jusqu'au cou, ce lacet sur votre poitrine. On dirait que vous n'osez pas dévoiler votre corps.

Anaïs reconnaît qu'elle ne l'aime pas et qu'elle aurait besoin d'apprendre à se réconcilier avec lui.

— J'aimerais voir vos pieds, lance June à brûle-pourpoint.

— Oh non, pas mes pieds ! Ils sont trop laids !

— Ça m'étonnerait. En tout cas, vos sandales en lamé doré sont d'un chic ! s'enthousiasme June.

— J'en ai d'autres. Venez les essayer !

June la suit à l'étage. Anaïs la fait entrer dans sa chambre, ouvre un placard où s'entassent quantité de robes et en tire des sandales argentées. June s'assied sur le lit pour les chausser, humiliée de devoir se contenter de vieilleries et de dévoiler ses bas de coton, alors que ceux d'Anaïs sont en soie. Cendrillon, voilà ce que je suis, s'attriste-t-elle, s'apercevant que les sandales sont trop grandes pour elle.

— Je fais du 41, se désole Anaïs qui continue à farfouiller dans ses affaires et brandit une cape en alpaga noir, qu'elle pose sur les épaules de June.

— Elle vous va à ravir ! Je vais vous faire coudre la même, dit-elle en frôlant ses épaules.

Lorsqu'elle l'embrasse au creux du cou, June vacille. Le lit est tout près. Une seconde de plus et elle pourrait y basculer avec Anaïs. Au risque de décevoir Henry, elle laisse tomber la cape et fait mine de s'évanouir.

— J'ai la tête qui tourne.

— Allons déjeuner. Cela vous fera du bien, propose Anaïs.

En bas, Emilia apporte un plat de paella et s'éclipse, comme madame le lui a demandé. June emplit son assiette. Anaïs grignote une crevette et lui confie son intérêt pour la psychanalyse. Elle a lu Jung et Freud, a pris l'habitude de noter ses rêves, se dit douée pour écouter les autres et reconnaît qu'elle souffre de névrose et d'insatisfaction. Envahie par une bouffée d'angoisse, June s'interdit de lui redemander de l'argent : Anaïs serait furieuse d'apprendre que ses quatre cents francs ont été gaspillés. Au café, celle-ci effleure son sein droit que le décolleté laisse entrevoir. June se drape :

— Je dois vous quitter. Il faut que j'envoie un télégramme urgent aux États-Unis et que j'aille retrouver Henry. Nous ne nous sommes pas beaucoup vus.

Anaïs se résout à la raccompagner jusqu'au portail.

— Retrouvez-moi mercredi au Procope. Nous chercherons des sandales à votre taille, dit-elle en lui caressant les cheveux.

June reprend le train. À peine est-elle arrivée à l'hôtel qu'Henry l'assaille de questions. « Comment était habillée Anaïs ? De quoi avez-vous parlé ? T'a-t-elle embrassée ? Sent-elle bon ? » June ne se gêne pas pour raconter par le menu la scène des sandales, de la cape, du décolleté, insiste sur les regards appuyés d'Anaïs, ses questions indiscrètes, ses gestes.

— Ça y est, je suis à nouveau cocu ! brame Henry. J'espère que je ne vais pas revivre le triangle infernal d'Henry Street !

— Ne mélange pas tout ! De toute façon, on n'a pas été bien loin.

— Ça ne saurait tarder !

Après quelques bouffées de havane, il la déshabille et lui fait l'amour avec une lenteur inhabituelle. Dehors, l'orage gronde. Un bon bain et June se saisit du manuscrit qui traîne par terre, l'ouvre au hasard, se met à lire tout haut : « Je m'assieds à côté d'elle et elle parle – un déluge de paroles. Accents farouches et maladifs, d'hystérie, de perversion, de lèpre. Je n'entends pas un mot, parce qu'elle est belle, et que je l'aime, et maintenant je suis heureux et prêt à mourir¹. »

— Hystérie, perversion, lèpre... Décidément, tu as l'art de tout gâcher ! Tu me fais passer pour une folle ou quoi ?

— Tu as mal lu. Je dis surtout que tu es belle, que je t'aime.

— Peut-être ! Mais je veux que tu supprimes le reste !

— Ça suffit maintenant ! J'écris ce que je veux !

— Tu n’as pas le droit de te servir de moi ! Barre ces mots, et tout de suite !

— Fous-moi la paix ! Je ne changerai pas une ligne de ce texte !
Une porte claque.

OceanofPDF.com

Toujours rien à l’American Express. June enrage. Hier soir, Henry n’est revenu qu’au milieu de la nuit. Ils ont eu une longue conversation et se sont rabibochés. Elle arrive au Procope avec une demi-heure de retard. Postée devant le restaurant, Anaïs la complimente pour son ravissant tailleur violet. Elle a réservé une table isolée. Toujours attentive à sa ligne, elle commande une salade niçoise, des girolles pour June, avant de sortir de son sac une paire de bas de soie.

— Allez les passer aux toilettes, ordonne-t-elle. Je viens avec vous.

June entre avec elle dans un cabinet, laissant la porte entrouverte. Les collants enfilés, Anaïs glisse la main le long de ses jambes, des mollets au haut des cuisses. De peur qu’on ne les surprenne, June file vers les lavabos. Anaïs la suit, tire de son sac un flacon de parfum et en dépose une goutte derrière son oreille, murmurant :

— Il s’appelle *Jouir*. Il est pour vous.

June sent son odeur épicée, éternue, et les deux femmes regagnent la salle à manger.

— J’étais en extase dans les toilettes, chuchote Anaïs. Tutoyons-nous, tu veux bien ?

— Bien sûr.

— June, tu m’aimes ? Ne réponds pas. Avec toi, je ne réfléchis plus. Je vis dans l’instant, comme toi. Nous sommes perdues, nous ne sommes plus nous-mêmes, nous chavirons. Ne résiste pas. C’est si bon. Jamais je n’ai autant dévoilé à quelqu’un ce qu’il y a au fond de moi. Tu es celle que j’attendais.

June se reproche de l’avoir bercée d’illusions. Les mots d’Anaïs l’affolent. En même temps, elle ne veut pas la froisser. Au moment où elle balbutie « toi aussi », Anaïs étale sur un mouchoir lie-de-vin des boucles d’oreilles en corail et une bague en turquoise qu’Hugo lui a offerte.

— C’est pour toi. Je veux être ton esclave, dit-elle en tressaillant.

— Je ne peux pas accepter.

Anaïs passe alors la bague à son doigt, comme pour sceller leur union. Le serveur apporte les plats. June n'a plus faim. Des homards barbotent dans un aquarium, les pincés bridés. La musique est trop forte, la lumière trop crue. D'un claquement de doigts, Anaïs demande l'addition avant de décréter :

— Je t'emmène chez un marchand de chaussures, boulevard Haussmann.

Face à tant de détermination, June se sent comme une enfant que l'on gâte pour qu'elle vous aime. Et lorsque Anaïs s'empare de sa main pour entrer dans un magasin devant une vendeuse qui les regarde d'un drôle d'air, elle a envie de disparaître. Anaïs exige des sandales en lamé or et June est choquée par son manque de respect envers le « petit personnel ». Jamais Henry ne se comporterait ainsi, lui qui considère le moindre serveur comme son égal, en fait même un personnage de roman.

— Madame a le pied large, lui fait remarquer la vendeuse.

— De quoi vous mêlez-vous ? la tacle Anaïs.

Dès que la femme a le dos tourné, elle souffle à June :

— Je ne supporte pas que les gens te traitent mal.

June finit par trouver son bonheur. En quittant la boutique, elle enfle ses gants en peau de mouton. Rue de Rivoli, Anaïs s'arrête devant l'hôtel Meurice.

— Entrons ! Je vais demander une chambre. Hugo est rentré de voyage. Chez moi, c'est compliqué.

— J'ai promis à Henry de prendre un verre avec lui. Je veux profiter de lui, je ne le reverrai pas d'ici longtemps.

— Je ne comprends toujours pas pourquoi tu es si pressée de partir.

— Il faut bien que je gagne des sous pour lui permettre de vivre à Paris.

— Mais je peux tout à fait subvenir à vos besoins !

— C'est gentil mais je ne voudrais pas que tu puises dans les caisses d'Hugo.

— Tu me fais beaucoup de peine, s'assombrit Anaïs. Tout ce qui est à Hugo est à moi, nous avons la chance d'avoir les moyens de soutenir des artistes.

June l'embrasse sur la joue pour se rattraper.

— Il faut que j'y aille.

— Ça te dirait d'aller au cinéma demain ? À moins que tu ne préfères qu'on se promène aux Tuileries. Il y a des saltimbanques, des stands de

Noël.

— Plutôt la semaine prochaine.

À cet instant, un marchand ambulant lui propose des billets de loterie. Elle en achète cinq pour June, qui s'évapore pour les revendre aussi sec à des passants.

Henry a laissé un mot : *Je suis au journal. Bouclage ce soir*. June, qui se réjouissait de cette soirée, se met à douter. N'est-il pas plutôt allé s'encanailler du côté de Montmartre avec des ouvreuses, des filles du vestiaire, celles qui traînent dans des bars et qu'il peut avoir pour presque rien ? Elle prend une douche, s'offre une crêpe rue de Seine, recompte ses sous, hésite à vendre les bijoux d'Anaïs, y renonce de crainte qu'elle ne s'en aperçoive.

Au beau milieu de la nuit, Henry la réveille en plein cauchemar : deux infirmiers l'attachaient à une table. Elle hurlait, se débattait. Ils la bâillonnaient et l'emmenaient en salle d'opération pour lui faire subir un électrochoc. Toute secouée, elle tend les bras vers Henry. Il sent le gin.

— Mon amour, tu es là depuis longtemps ? Je croyais que tu passais la soirée avec Anaïs. J'ai noyé mon chagrin dans l'alcool, dit-il d'un sourire désarmant.

Lorsqu'il brandit le *Chicago Tribune*, où figure un article de lui sur les petits commerces, signé « Wambly », elle lui montre fièrement ses sandales, la bague et les boucles d'oreilles.

— Moi aussi, j'ai des cadeaux d'Anaïs.

— Ça y est, vous avez couché ensemble ?

— Ça ne te regarde pas !

— Nom d'un chien, June, arrête de me faire marcher ! Tu me rends fou ! Anaïs te manipule. Elle est tellement hypocrite ! Tu t'es vraiment entichée d'elle ?

— Je l'aime bien, mais ce qui me dérange chez elle, c'est qu'elle se veut une femme libre alors qu'elle n'est qu'une bourgeoise qui s'ennuie. Elle a besoin d'exister, elle vit à travers nous.

— À travers toi, plutôt. Elle t'adule, elle aimerait te ressembler, capter cette extravagance qui fait ton charme, cette grâce enfantine et ce grain de folie qui lui échappent.

— Tu crois vraiment ? En tout cas, je pourrais peut-être en profiter pour qu'elle me paie mon billet.

— Je ne veux pas que tu partes, gémit Henry en la pressant sur sa poitrine.

— Tu vas t'en sortir. Je reviendrai vite et, cette fois, je resterai plus longtemps.

En fin de matinée, faute de sous, ils déjeunent d'une baguette et d'un camembert, sur un banc, devant la fontaine de la place Saint-Sulpice. Toujours optimiste, Henry s'en amuse. On verra bien de quoi demain sera fait. Quand elle lui propose qu'ils se fassent à nouveau inviter à Louveciennes pour goûter à la bonne cuisine d'Emilia, il refuse catégoriquement : Hugo découvrirait qu'Anaïs est amoureuse d'elle. Cela gâcherait leur début d'amitié. Un instant, June se demande s'il n'y aurait pas une autre raison. Ne redoute-t-il pas d'être, lui aussi, happé par Anaïs ?

Elle est retournée à l'American Express. Cette fois, Pop lui a fait parvenir des traveller's cheques qui permettront de payer l'hôtel, mais ne suffiront pas pour prendre un billet de retour. Dans son manteau de fourrure, Anaïs fait les cent pas devant le Ritz. Aux Tuileries, la fête bat son plein. Des enfants font la ronde autour d'immenses sapins illuminés. Des musiciens jouent des airs de Noël. Des artisans vendent leurs produits sur des stands. Comme deux gamines, Anaïs et June s'achètent des pommes au sucre et s'arrêtent à une guinguette pour boire un vin chaud. À son habitude, Anaïs veut des nouvelles d'Henry. June concède qu'elle se fait du souci pour lui. Il vit avec trois fois rien et elle a peur qu'il sombre, après son départ.

— Je voudrais que tu t'occupes de lui quand je ne serai plus là, dit-elle avec un brin d'inquiétude.

— Tu peux compter sur moi, approuve Anaïs.

L'ombre d'un sourire passe sur son visage, comme si elle s'attendait à cette demande, qu'elle la savourait en secret. À moitié soulagée, June sait qu'elle prend le risque qu'Anaïs en fasse trop. Elle serait capable d'entretenir Henry, de répondre à ses caprices, de lui devenir si indispensable qu'il ne pourrait plus se passer d'elle. June préfère ne pas y penser. Quoi qu'il en soit, elle ne voit personne d'autre qui puisse lui venir en aide. Ce qui l'ennuie surtout est d'avoir semé le trouble dans l'esprit d'Henry, en lui révélant leur flirt. Les choses pourraient se retourner contre elle. Elle n'a pas tort. June les obsédera. Ils la décortiqueront, se ligueraient, écriront des livres sur elle, mais, toujours, elle leur filera entre les doigts : elle est un roman à elle toute seule.

— J'espère qu'Henry ne te dira pas du mal de moi, fait-elle d'une voix craintive.

— Je te défendrai bec et ongles. Dis-moi franchement, tu lui as parlé de nos amours ?

— Jamais ! ment June. Il a été tellement jaloux de Jane ! Je lui ai juste insinué que tu t'étais prise d'amitié pour nous, afin de te distraire.

— Tu lui as dit ça ! Tu me vois vraiment comme une oisive qui a besoin d'excitation pour se sentir vivre ?

— Ce n'est pas du tout ce que je pense.

— Tant mieux. Mais ça m'a froissée... Je tiens tellement à toi. Je voudrais avoir ton imagination, ton magnétisme. Si tu pouvais me donner ton bracelet, j'aurais l'impression de vivre à travers toi.

Le bracelet de Jane, son dernier cadeau, avec ce mot mystérieux, *La messagère*. June ne peut s'en défaire. Anaïs persiste :

— Je sais ce qu'il représente pour toi. Je le garderai toujours sur moi, en signe de soumission.

— C'est le cadeau d'adieu de Jane, plaide June, afin de lui montrer combien cela lui coûte de s'en séparer.

Elle finit par le glisser au poignet d'Anaïs. Après un tour du côté des manèges de chevaux de bois, June propose d'aller sur les Champs-Élysées où elle espère prendre son billet de retour. Dans l'une des agences de voyages, un guichetier lui annonce qu'il ne reste que des places en première classe pour les prochaines traversées. Sans se laisser démonter, elle le baratine : sa mère va mourir, il faut absolument qu'il lui fasse une réduction. Peine perdue. Elle a beau minauder, coqueter, jobarder, il reste inflexible. Anaïs la tire par la manche. June piétine. Comment lui faire comprendre qu'il faut qu'elle lui offre ce fichu billet ?

— Quand ça va mal et que je suis à sec, je trouve toujours une bonne âme pour m'offrir du champagne ! fredonne-t-elle, euphorique. J'aime le jeu. Ça m'a souvent servie. Tu ne connais pas la misère, toi. Hier, nous n'avons même pas pu dîner au bistrot, Henry et moi.

— Mais je t'ai donné quatre cents francs l'autre jour ! Qu'est-ce que tu en as fait ?

June soutient qu'elle serait couverte de dettes, des impayés dans des hôtels, des restaurants. Anaïs n'en croit pas un mot. Telle une fillette prise en faute, June finit par admettre que l'argent a été claqué en une soirée : pour une fois qu'ils ont pu faire la fête !

— Vous êtes de vrais gosses ! s'agace Anaïs.

À l'approche de l'Étoile, June se demande jusqu'à quand il lui faudra s'humilier pour qu'elle se décide. La tête sur son épaule, elle se lamente.

— Je n'y arriverai jamais !

Soudain, Anaïs déclare, triomphante :

— Je te l'offre, ce voyage, ma douce !

Une liasse de billets entre les doigts, June lui saute au cou et s'en retourne à l'agence où elle commande une place en première sur le *Lafayette*, parlementant tant et si bien qu'elle obtient une cabine de luxe. Départ du Havre dans trois jours. En descendant vers la Concorde, Anaïs l'attire sous un porche. Dans la pénombre et le silence d'une arrière-cour, June lui tend ses lèvres avant de s'échapper sous un ciel zébré d'éclairs. Deux heures plus tard, elle l'appelle de l'hôtel pour la remercier. Anaïs prend une voix détachée :

— Ma chère June, quelle tristesse ce départ précipité ! À jeudi, 12 h 30, à L'Ermitage, 21, rue Boissy-d'Anglas. Si tu veux bien.

— J'y serai, se réjouit June, espérant qu'Anaïs saura veiller sur Henry, par amour pour elle.

Un écrin de velours, des samovars, des musiciens qui jouent de la balalaïka, June est à l'Est, dans un pays qui lui rappelle ses origines. En robe vieux rose, manteau assorti, col Médicis et turban noir, Anaïs ne tarde pas à faire son entrée. Un serveur tout en courbettes. Caviar, vodka. June s'étourdit avant de s'égarer en d'interminables phrases sinueuses qu'Anaïs compare à celles de Proust, avant de lui dire qu'elle ne pourra plus aimer les hommes à l'avenir. Elle ajoute qu'elle ira un jour dans une boîte de lesbiennes pour avoir la sensation de la retrouver. Sous la table, leurs jambes se mêlent, leurs doigts s'entrelacent.

— J'ai envie de te faire jouir, ose Anaïs.

Dans le taxi qui roule vers la rue Princesse, June s'abandonne, un long baiser d'adieu durant lequel elles oublient où elles sont, qui elles sont. Puis Anaïs se jette sur ses seins qu'elle tète, lape, mordille, mais lorsque sa main s'aventure sous sa jupe, June l'arrête. Pas maintenant. Anaïs ne la possédera pas. Elle ne lui volera pas son âme, elle ne s'appropriera pas sa façon de parler, ses gestes, sa langueur, son excentricité, ni ses tourments. Elle restera un personnage de fiction.

Dans la soirée, elle rejoint Henry à La Closerie. Un dernier dîner pour fêter ses quarante ans. Une dernière nuit avec lui. Une nuit d'amour, comme ils n'en ont pas connu depuis longtemps. Il la couchera sur le papier, pour en garder la trace. June en rêvera longtemps. Sur le quai de la gare, il fond en larmes :

— Je ne ferai pas de vieux os à Paris.

— Je t'aime.

Coup de sifflet. Les retardataires se précipitent dans le train. June s'arrache à ses bras. Penchée à la fenêtre, elle le voit peu à peu rapetisser, comme s'il devenait la marionnette qu'avait fabriquée Jane, il y a un siècle, par une journée d'égarement.

Le *Lafayette* voguera de nuit. Mis en service un an plus tôt, avec sa cheminée trapue, il est le premier paquebot transatlantique français à propulsion diesel. Lorsqu'il balaie la mer de ses projecteurs, June croit apercevoir à l'horizon un bateau de pêcheur à la dérive. Pendant la traversée, elle évite la salle à manger de quatre cent cinquante couverts, le salon laqué, orné d'une coupole en vieil or et le grand escalier en ferronnerie rouge vermillon où les passagers se pavanent, pour s'isoler dans sa cabine. Devant la mer argentée, elle revoit Anaïs à L'Ermitage avec l'impression d'avoir été face à un miroir déformant. Comme elle, Anaïs penchait la tête, la main sur la joue, clignait des yeux, prenait une voix grave, reprenait ses expressions favorites. Ce n'était pas la première fois qu'elle était frappée par ce mimétisme qui en dit long sur ses manques, son besoin d'émotions fortes et inquiétantes.

Il fait un froid de canard en ce début d'année. Elle a écrit à Stratford qu'elle arrivait dans huit jours. Lorsqu'elle retrouve sa chambrette au Mayflower, l'hôtel où elle logeait avant de partir, le silence l'effraie. Elle entend Henry sur le quai lui crier « Je ne veux pas te quitter ! » et elle a la nausée. À son doigt, la bague d'Anaïs. Sur son lit, les bas de soie, les sandales et son flacon de parfum. Demain, elle ouvrira les lettres de Stratford. Pour l'instant, elle se sent comme une coquille vide et n'a aucune envie de répondre aux exigences de Pop. Pourtant, nécessité fait loi. Comme elle n'a même pas de quoi s'offrir un steak, elle fait un saut à la poste pour lui télégraphier. Deux heures plus tard, un mot : *Viens ! P.* Dans son appartement, des valises, des vêtements de femme éparpillés. Ils rentrent d'Espagne. Son épouse aurait décidé de séjourner plus souvent à New York. Il lui propose d'aller à l'hôtel The Jane, un ancien bordel qui a accueilli les survivants du *Titanic*.

À l'accueil, il se fait passer pour un certain David Becket. L'endroit a l'habitude d'accueillir des couples illégitimes, clients et prostituées de luxe. On se croirait dans le salon d'un collectionneur, tant il est encombré d'objets hétéroclites : statue de rhinocéros, panthère empaillée, palmiers, bar à l'ancienne. Chambre 34, une alcôve abrite un lit recouvert de fourrure. Au mur, des fresques érotiques. Pop commande un magnum. June se prélassa sur le lit, enjolive son aventure avec Anaïs, se vante d'avoir déjeuné au Ritz où Proust recevait ses amis, d'être allée aux Folies Bergère. Au moment où il la dévêt, elle le prévient : ses tarifs ont doublé. Il s'en

moque, ses actions ont grimpé. Seule obligation : qu'elle revienne ici chaque fois qu'il l'exigera. Pop jouit vite, regarde sa montre, saute dans son pantalon et l'abandonne. Elle a gardé ses bas, termine la bouteille de champagne et se plonge dans un bain, pour se laver de lui. Demain, elle fera parvenir à Henry une partie de ce qu'elle a empoché.

Pendant que Monky renifle dans tous les coins, l'autre June, celle qui a tant vécu, éprouve soudain une immense tendresse pour la jeune femme qu'elle était. Si c'était à refaire... elle agirait de la même façon. Pourquoi perdre du temps à servir des clients alors qu'avec Pop, elle gagnait en trois cinq-à-sept l'équivalent d'un mois de salaire ? Comme avant, au retour de Stratford, elle aurait annoncé à la Roman Tavern qu'elle prolongeait son congé jusqu'en juin, tout en continuant à y organiser des expositions. Comme avant, elle aurait aussi décidé de rompre avec Pop et se serait mise à imaginer sa vie avec le bel Anglais, dans un appartement cosu où elle espérait être enfin à l'abri, entourée de son clan. Si c'était à refaire... Les courriers d'Henry, ceux d'Anaïs, elle les aurait déchiquetés. Dans un tiroir, elle retrouve le bristol que Stratford lui avait envoyé pour déjeuner au Delmonico. Une des portes de sa mémoire s'ouvre et lui apparaît en lettres d'or, le nom de ce restaurant, où il avait voulu lui demander sa main.

Avec ses lustres, ses panneaux de bois, son sol en faïence, le Delmonico, un peu kitch, lui plaît. À une table éclairée de bougies, Stratford se lève aussitôt. Il vient de louer un studio à Manhattan. Oncle Jack l'a chargé de la clientèle à la New York Life, une compagnie d'assurances. Décrocher des marchés le grise. Sans chercher à savoir ce que June a fait à Paris, il lui conseille des œufs bénédictine et lui demande si elle peut l'aider à choisir des meubles, à décorer son studio, à le guider dans New York où il se sent perdu. Elle émiette du pain, jetant un coup d'œil à une affiche qui représente une fête au Moulin de la Galette. Stratford la tire de sa rêverie.

— Tu m'as manqué. Si j'osais, je te ferais une demande en mariage en bonne et due forme.

— Désolée, je suis mariée avec un écrivain qui s'est exilé à Paris : Henry Miller.

— Tu l'aimes ? dit-il, déconfit.

— Je l'ai terriblement aimé, je l'aime encore, mais il est si loin...

— Tu es là, près de moi, et nous ne savons pas pourquoi. Le reste importe peu.

— Je veux bien t'aider à choisir tes meubles ! s'enthousiasme June. Ce sera amusant, comme dans *Le Diable au corps* !

Et les voilà dissertant sur la taille d'un lit, la profondeur d'un matelas, la couleur des rideaux, des canapés, dans son studio au vingtième étage d'une tour, où il n'y a que le tableau de William. Les voilà perdus au milieu d'un de ces grands magasins semblables au Bonheur des dames, où ils essaient des fauteuils, optent pour une armoire, un bureau suédois, de la vaisselle mexicaine. June lui apporte des plats préparés qu'ils dégustent aux chandelles, jusqu'à ce qu'il l'attire dans le lit qu'ils ont choisi. Stratford la caresse si longuement qu'elle se demande parfois quand cela finira. Peu à peu, elle prend goût à sa douceur et à son humour *british*, au point de revenir chez lui deux, trois fois par semaine.

Les lettres d'Henry s'espacent. Il a trouvé un emploi de répétiteur d'anglais au lycée Carnot de Dijon, s'y ennuie à mourir. Sa chambre serait une cellule glacée sous les toits. La ville, lugubre. Pas moyen d'y louer une machine à écrire. Début mars, il a déjà démissionné et pris une chambre à l'hôtel Central. Plus question de retour. Il veut aller jusqu'au bout de *Tropique du Cancer*, si gelé qu'il travaille emmitouflé dans une robe de chambre, avec un pardessus, un cache-nez et un chapeau. Le mois suivant, il se réjouit d'avoir pu louer un appartement avec son ami Alfred Perlès, à Clichy, 4, rue Anatole. Loyer : 300 francs par mois, curieusement payé par Fred, qui gagnerait bien sa vie au *Chicago Tribune* où Miller n'écrit plus que de rares chroniques. « Je m'occupe de tout, précise-t-il, une vraie femme de ménage. Je passe le balai, je fais les courses, je raccommode les chaussettes. Tu connais mon obsession de l'ordre. » Il s'est remis à la peinture, termine sa lettre en disant qu'il a épinglé sa photo dans sa chambre et qu'elle est sans cesse avec lui : « Je t'attends, tu es ma faiblesse, mon ivresse. » Pas un mot sur Anaïs. June en conclut qu'il la voit peu. De son style fleuri, elle continue de l'encourager à écrire, quitte à jeter les trois quarts des feuilles à la poubelle !

Un matin, la propriétaire du Mayflower lui remet une enveloppe bleue. Une lettre d'Anaïs ! Elle lui dit qu'elle l'aime et qu'elle a emmené Hugo dans un bordel où ils ont assisté aux ébats de deux femmes. Par malheur, celui-ci a déniché ses cahiers secrets. Il saurait tout de leur « passion », mais elle lui a fait croire qu'il ne s'agissait que de fiction. June replie la

lettre. Elle ne lui répondra pas. S'en méfie de plus en plus. Pauvre Hugo, sa femme le mène en bateau. Anaïs a donc tout raconté, à sa sauce. Un vrai danger. Veille-t-elle sur Henry ? Jusqu'où ? Que cache-t-elle ?

OceanofPDF.com

Ses nuits sont plus courtes que ses jours. June a appris à lâcher le guidon. Avec Stratford, ils ont loué des vélos et pédalent par les chemins de Central Park. Ils traversent parfois Lower Manhattan, longent l'Hudson River et l'East River. Il leur arrive aussi de franchir le pont de Brooklyn, d'où les mendiants sont maintenant chassés. À l'ombre d'un saule, ils déjeunent d'un pique-nique, bouquinent, font la sieste. Le jour où Stratford s'arrange avec oncle Jack pour qu'elle puisse bénéficier gratuitement d'une chambre à l'hôtel Continental, non loin de son studio, June abandonne le Mayflower et s'y installe. Chacun chez soi.

Avec lui, pas de soucis. D'une pirouette, il relativise tout. Un pneu crevé est réparé en un tour de main. Il évite les casseroles brûlées, ramasse les mégots qui pourraient mettre le feu au tapis, visse le bouchon de la bouteille de lait. Ce qu'elle aime par-dessus tout, c'est le regarder dessiner, comme elle regardait Henry écrire. Alors que de jeunes pousses sortent de terre, les lettres d'Anaïs s'empilent. Elle ne parle que de son psychanalyste qui semble exercer une grande influence sur elle. Au milieu de l'été, enfin une bonne nouvelle. Henry a terminé *Tropique du Cancer*. Le roman a été accepté par William Bradley, le premier agent à qui il l'a montré. Pas peu fier, il proclame : « Je suis écrivain », oubliant qu'elle y est pour beaucoup.

Ses lettres sont de plus en plus courtes, de plus en plus sèches. Il travaillerait comme un damné, aurait commencé la suite, un second tome qui s'appellera *Tropique du Capricorne*. Après vingt ans de gestation, et de frustration, il veut « offrir au monde une érection ». Il est en marche, recycle tout : un trottoir mouillé, la palissade d'un chantier, un réverbère. Ne parle que de lui. Aucune question sur sa vie. Elle pourrait crever qu'il ne s'en soucierait pas. Jamais de mots d'amour : il se contente d'un « Je t'embrasse ». Lorsqu'elle lui dit qu'elle a l'intention de revenir bientôt à Paris, il tente de l'en dissuader, soi-disant parce qu'il serait trop occupé, et insiste tout de même pour qu'elle n'oublie pas de lui apporter ses anciens

manuscrits de *Crazy Cock*, comme s'ils étaient les derniers maillons qui le rattachent à elle. Les lui rendre, jamais de la vie ! Pourquoi une telle froideur ? À croire qu'il est amoureux. Elle ne peut imaginer que ce soit d'Anaïs qui la bombarde de lettres enflammées, lui révélant qu'elle a écrit de belles pages sur elle. Alors de qui ? D'une femme rencontrée au Dôme ou à La Rotonde, d'une amie de Richard, de Fred ou de Michael ? C'est elle Mme Miller, elle qui a toujours tout fait pour lui, elle que Val aime à la folie. Personne d'autre. Elle a trop attendu, elle va le retrouver, sans le prévenir, le reconquérir et se débarrasser de l'intruse.

Comment l'annoncer à Stratford ? Pour ne pas le blesser, elle lui explique qu'elle doit repartir à Paris, afin d'aider Henry à négocier son contrat d'édition.

— June, tu n'as pas besoin de te justifier, sourit-il. Tu n'as pas revu ton mari depuis des mois, il faut que tu y ailles. Pour toi, pour lui. Vous avez fait un tel chemin ensemble. Tu as le droit de profiter de son succès. C'est le tien aussi. Je t'offre ce voyage, j'ai confiance en toi, je t'aime.

— Merci ! Tu comprends tout !

Sur le pont du *Normandie*, elle pense à lui, si large d'esprit, si altruiste, si généreux aussi. En première classe, elle profite de la piscine chauffée, du cinéma et surtout de la bibliothèque où elle emprunte des Simenon qu'elle dévore sur le pont, face à l'océan où, parfois, dansent des dauphins. Arrivée à Paris, elle retrouve l'hôtel Princesse. Le patron l'accueille d'un clin d'œil complice :

— Quelle joie de vous revoir pour la troisième fois chez nous, madame Miller ! Vous avez la 12, comme d'habitude.

Soulagée de ne pas devoir dormir toutes les nuits à Clichy, dans l'appartement qu'Henry partage avec Fred, elle prend un taxi, riant sous cape à l'idée de la tête qu'il fera quand il la verra. Passé la porte de Clichy, la circulation s'intensifie, des livreurs poussent des charrettes de marchandises en tout genre. Des maisons d'ouvriers, des bazars, une population bariolée, un autre monde. Le chauffeur finit par la déposer au pied d'un petit immeuble. Au deuxième étage, deux noms sur la porte : *Miller/Perlès*. Elle toque. Quelques minutes plus tard, Henry lui ouvre :

— June ! Quelle surprise ! Je ne t'attendais pas si tôt !

— Je peux repartir, si tu veux.

— Tu veux rire. Entre ! dit-il, jetant un coup d'œil inquiet derrière lui, avant de l'étouffer de ses baisers, comme pour retarder le moment où elle découvrira l'appartement.

June balaie du regard la pièce d'où l'on voit le ciel. Tout est bien rangé, comme d'habitude. Il y a un coin cuisine, deux fauteuils et une table en bois sur laquelle sont disposés une superbe machine à écrire, une cartouche de Gauloises bleues, des carnets en moleskine.

— Des cadeaux d'Anaïs ?

— Des petites choses : elle est pleine de bonnes intentions. Elle suit tes conseils, elle prend soin de moi.

— C'est nouveau, le chandail mohair que tu portes ? dit-elle en tâtant la laine.

— J'en avais besoin. On grelotte dans ce bled.

— Elle t'entretient, Anaïs. Pas vrai ?

Sans lui laisser le temps de répondre, elle file dans sa chambre, qui jouxte celle de Fred. Sur le mur qui fait face au lit, sa photo, du temps où elle était actrice... et celle d'Anaïs.

Dans ce désert où le vent du soir balaie le sable, June se protège de la poussière qui s'infiltré partout. Une trahison ! Voilà le mot qui lui vient quand elle pense à ces mois d'hiver passés à Paris. Un jeu de dupes, un rodéo, pire que ça, une corrida qui s'est achevée par la mort du taureau. Sa mort ! Car, le jour où elle a découvert la vérité, la vie s'est retirée, comme la marée. Malgré les années, son mariage avec Stratford, la haine qu'elle ressent pour Anaïs est toujours là, presque autant que l'amour qu'elle éprouvait quand elles se caressaient dans le lit de Clichy. Elle se souvient de son arrivée, des premiers soupçons, de ses tentatives pour savoir ce qui se tramait, jusqu'à la nuit des confidences où, enfin, le rideau s'est levé. De ces *Jours tranquilles à Clichy*, jaillissent par bribes, venus de mystérieux canaux de son cerveau, les échos des cris et chuchotements qui tambourinent encore à ses tempes.

Un peu benêt, Henry la rejoint, badine.

— Tu as vu : j'ai réuni le portrait de ma bienfaitrice et de ma muse adorée.

June ne se laisse pas gruger.

— Elle est venue ici, Anaïs ? Vous avez couché ensemble dans ton lit, face aux photos, en pensant à moi, peut-être ?

— Qu'est-ce que tu imagines ? Mes rapports avec Anaïs sont ceux de deux écrivains. Nous parlons de nos textes, elle me soumet les siens. Je ne suis pas toujours tendre, je barre les effets de style, les niaiseries. Et puis, elle me verse une rente, elle règle les factures. Sans elle, je serais à la rue. Tu vois, ce n'est qu'une amitié littéraire. Elle ne pense qu'à toi. D'ailleurs, elle a été très déçue de ne pas recevoir de réponse à ses lettres. Tu devrais l'appeler.

June se crispe. Que fait la photo d'Anaïs ici ? Pourquoi est-il si pressé qu'elle lui passe un coup de fil ?

— Je suis si heureux que tu sois là, esquive-t-il. Fred est en déplacement. Tu le verras demain. Tu as fait un bon voyage ?

— Excellent ! Et toi ? Tu vas être publié ! C'est formidable.

Elle attend depuis si longtemps ce moment qu'elle balaie ses craintes pour se réjouir de la publication de *Tropique du Cancer*, y contribuer aussi. Elle imagine un gros contrat, un succès, des rentrées d'argent, mais quand il précise qu'il n'a encore rien signé et que c'est Anaïs qui l'a mis en relation avec l'agent William Bradley, June explose :

— De quoi se mêle-t-elle ?

— Tu devrais la remercier, elle a été très efficace.

— C'est moi qui vais m'occuper du contrat : je suis une excellente négociatrice. Tu as le manuscrit ?

— Il est entre ses mains. Elle voulait faire une dernière lecture. Demande-lui de te le rendre. Tu as raison, tu plaideras mes intérêts bien mieux qu'elle.

L'abdication soudaine d'Henry lui semble suspecte : il n'a pas l'habitude de céder si facilement. Elle fait mine de ne pas y attacher d'importance, étonnée qu'il lui demande si elle organise encore des expositions à la Roman Tavern, qu'il veuille des nouvelles de Kronski, de Florie. Leur conversation reprend comme s'ils s'étaient quittés la veille. Les coins de Paris qu'il a découverts, ses lectures et ce nouveau roman sur lequel il travaille, long monologue sur son enfance à Brooklyn, les débuts de sa vocation d'écrivain, ses années à la compagnie des télégraphes, la découverte du surréalisme, sa philosophie : mordre la vie à pleines dents et redonner sa place à la sexualité.

À midi, elle appelle Anaïs. Ce drôle d'accent espagnol. Cette voix posée, tout en retenue. Irrésistible.

— June ! Tu es enfin revenue ! Je veux te voir tout de suite. Prends le prochain train pour Louveciennes.

Sur le quai de la gare, Anaïs se jette dans ses bras. Les cheveux lâchés, moins austère, l'œil plus pétillant, elle accueille June dans son salon avec effusion :

— Tu es sublime. Viens t'asseoir près de moi, je vais réchauffer tes mains. Tu m'as terriblement manqué.

Joue contre joue, genou contre genou, les deux femmes reprennent leur conversation mais June est sur ses gardes. Tous ces cadeaux à Henry. Il faut qu'elle en sache plus. Elle commence par la remercier d'avoir été si prévenante.

— C'est tout à fait naturel, se contente de répondre Anaïs.

Puis June tente de la dissuader de s'occuper d'Henry, et se met à le dénigrer.

— Maintenant que je suis revenue, je vais prendre le relais, te soulager de ce fardeau. C'est un ogre. Lorsque nous nous sommes rencontrés, je n'avais aucune confiance en moi. Il a profité de ma faiblesse pour se servir de moi, toujours plus exigeant, plus infidèle aussi. Je l'aimais, je lui ai tout donné, mais quelque chose en moi s'est brisé. Je n'étais plus moi-même, j'ai même été jusqu'à vendre mon corps pour lui. Ce n'est que lorsque j'ai rencontré Jane que je me suis reconstruite. Val me reproche d'être irresponsable et manipulatrice, mais ce sont ses propres défauts. Méfie-toi, il finira par te dévorer et tu ne t'en rendras même pas compte.

— Henry a les travers des artistes. C'est un rabelaisien, mais aussi un homme qui se surestime, sans vraie conviction. Il a sans cesse besoin de stimulants pour se rassurer. Il faut le prendre comme il est. En tout cas, je suis assez solide pour me protéger. J'ai un mari qui m'aime et tu es là.

Face à tant de maîtrise et de sagesse, June se place sur un autre terrain.

— Tu ne crains pas de te retrouver, comme moi, dans les romans de Miller ? Tu ferais un personnage plutôt exotique, ou mieux, le parfait Stavroguine de Dostoïevski, un pousse-au-crime !

— Je t'arrête tout de suite, tranche Anaïs. J'ai été formelle et je lui ai fait jurer de ne jamais parler de moi dans ses livres.

Sans se laisser intimider, June en vient à *Tropique du Cancer* et lui annonce fièrement qu'Henry l'a chargée de récupérer le manuscrit. Les

lèvres pincées, Anaïs s'exécute et lui remet un paquet de feuilles entouré d'un ruban rouge. Alors qu'Emilia s'active en cuisine, elle l'invite à passer à table et la fixe de ses yeux de braise :

— Tu portes ma bague. Moi, je n'ai jamais enlevé ton bracelet, même pour dormir. Tu me fais revivre. Je te ferai connaître par mes œuvres. Je t'aime.

Pour calmer ses ardeurs, June s'apitoie sur elle-même et se dit de plus en plus lasse de la vie qu'elle mène : trop de drogues, trop d'alcool, trop de fumée. Les hommes l'ont abîmée.

— Ils n'ont pas ce pouvoir-là. Tu as gardé ta pureté, susurre Anaïs.

Une larme au bord des yeux, June lui parle du Balafré, du Corse et des autres. Anaïs compatit et s'en prend aux hommes, incapables de se contrôler. Une domination insupportable. « À nous de nous battre, de défendre nos droits ! » proclame-t-elle. Amusée par cette déclaration de suffragette sortie de la bouche d'une femme entretenue, June en rajoute : en avant toutes, pour le droit de vote, de chéquier, d'avorter. Pour l'égalité des salaires, contre la violence que subissent les femmes. Dans le boudoir d'Anaïs, elles boivent du thé au jasmin. Est-elle sincère ? s'interroge June, qui lui répète qu'Henry est un enfant et qu'il ne peut vivre sans elle.

— J'ai beaucoup d'affection pour lui, admet Anaïs.

— Tu ne serais pas un peu jalouse de moi ?

Anaïs s'esclaffe :

— Pas du tout ! C'est toi qui m'émeus, toi seule.

June lui propose alors de venir dîner à Clichy, une manière de la tester en présence d'Henry.

— J'aurais trop peur de nous trahir, mon petit cœur, se défend Anaïs. Je veux te protéger. Henry ne doit jamais savoir notre secret.

Elle lui rappelle alors chacun des instants qu'elles ont passés ensemble, depuis le Grand-Guignol aux Tuileries. June se doute qu'elle a tout relaté dans son journal. En montant dans le train, elle l'imagine prendre des notes afin de ne rien oublier de leurs retrouvailles et espère mieux la sonder, la prochaine fois.

Elle a dormi à l'hôtel Princesse pour pouvoir lire *Tropique du Cancer*. Au réveil, elle reprend le texte là où elle l'a laissé et découvre la vie d'Henry à Paris, les femmes qu'il s'offre. Germaine et « cette chose touffue qu'elle portait entre ses jambes », Claude et « ses petites fesses rondes », les

nichons de Tania. Il l'appelle Mona, pense à elle, même quand il la trompe, ne se souvenant que de son « sourire triste et indéchiffrable, ce sourire vide ». Voilà ce qui reste de moi, peste-t-elle, barrant rageusement des passages. Une heure après, elle est à Clichy et balance à Henry son manuscrit à la figure, avec interdiction de publier le texte en l'état, ce texte qui ne parle que de lui, de ses lubies et des femmes qu'il asticote, bascule, malaxe, chaudes comme de la braise. Elle se sent flouée, le suspecte de lui mentir aussi sur ses liens avec Anaïs. Fou de rage, il fait voler des assiettes, cogne sur la table. Elle le prend au collet, lui crie qu'il n'a été qu'un maquereau et qu'il mériterait d'être en taule. Il serre les dents, avant de déguerpir pour laisser passer l'orage.

OceanofPDF.com

Tous les vaudevilles ont une fin. June a déjeuné plusieurs fois au restaurant avec Anaïs. Elle ne lui a rien cédé et a tout fait pour la déstabiliser, cherchant à débusquer ce qui se passait derrière le paravent. Même à Clichy où Anaïs vient tout de même de temps en temps, en « amie », elle n'a pas pu déceler de signes d'ambiguïté sur son visage ni sur celui d'Henry. Lorsqu'ils discutent de littérature, June se sent exclue, d'autant qu'Anaïs s'oblige à ne rien laisser entrevoir de sa « passion » pour elle. Impossible de se passer de cette « bienfaitrice » qui subvient à tout.

Un matin glacé, elle débarque pour annoncer à Miller que *Tropique du Cancer* va paraître. June fait bonne figure, afin de ne pas gâcher la fête, et se replie au fond d'un fauteuil. Elle ne quitte plus l'appartement, fume des pétards, se met à picoler, surveillant du coin de l'œil Henry qui corrige son texte, même si la parution n'est pas pour demain. Sans relâche, elle lui rend mille services, cuisine, poste ses lettres, lui achète de l'encre, pour retrouver sa place, redevenir la conseillère, la veilleuse de nuit, l'indispensable, sa femme, et qu'Anaïs ne se mêle plus de rien. Son Val va être publié : elle est si fière.

Malgré ses efforts, il s'agace qu'elle en fasse autant et lui reproche d'être tout le temps là, à l'épier. Alors elle se rebelle, l'injurie, pique des crises de larmes, décide qu'il ne réagisse pas plus, un sourire narquois en coin. Lorsqu'elle le pousse à bout, reprenant les slogans de suffragette d'Anaïs, il hausse les épaules. Il lui arrive aussi de disparaître des après-midi entiers et elle se torture : est-il rue Saint-Denis, aux Belles Poules ? Sur la Butte ou à Belleville ? Et s'il se rendait à Louveciennes ? S'il complotait avec Anaïs, afin qu'elle reparte à New York, de préférence sans rien forcer, afin que les choses se fassent naturellement ?

Un soir, Henry rentre excédé d'un déjeuner avec Richard Osborn, dont l'ex-maîtresse exige qu'il s'acquitte de sa dette envers elle. June lui fait

remarquer qu'il pourrait la rembourser avec l'argent que lui donne Anaïs. La réponse fuse :

— Sûrement pas ! Si tu pouvais mettre une ou deux robes au clou ou faire des ménages, ça me paraîtrait normal : tu ne participes à rien ici.

— Tu n'as pas honte de me traiter comme ça !

June lui jette une assiette à la figure. Il pare le coup, l'attrape par les cheveux. Elle le griffe, le traite de tyran, de goujat, de porc. À cet instant, Anaïs apparaît. Henry ne ferme jamais à clef.

— Calmez-vous ! s'écrie-t-elle. Vous vous détruisez l'un l'autre, bon sang !

Elle se plante devant Henry, le regard noir.

— Tu ne vois pas que June est plus faible que toi ? J'ai entendu ce que tu lui as dit. Tu n'as pas honte ? Tu ne penses qu'à toi, à tes ambitions, à tes intérêts. Tu agis avec un cynisme qui m'effraie.

Fière de prouver à June qu'elle ne le ménage pas, elle en profite pour épingler les écrivains obsédés par leur image, prêts à tout pour avoir de bons papiers. June en rajoute, se roule un joint, avale une gorgée de vin.

— Je suis peut-être un salaud, mais je finis toujours par me soumettre aux femmes, déclare Henry en soulevant sa casquette pour les saluer bien bas.

L'atmosphère se détend. Chacun y va de sa critique du milieu de l'édition, des prix littéraires corrompus, des auteurs qui passeront comme la mode des jupes-culottes, des soirées où l'on se pousse du col. À 2 heures du matin, ils sont tous les trois ivres morts. Henry titube, Anaïs délire, June dégueule sur le tapis avant de s'écrouler dans une mare de vomi. Effondré sur le canapé, Henry s'est endormi. Anaïs danse sur un air latino, jusqu'à en avoir le vertige. Lorsqu'elle découvre le corps de June qui gît sur le sol, elle prend peur, tapote ses joues, nettoie son visage et l'enrobe dans une serviette pour la tirer par les pieds jusqu'au lit d'Henry.

June s'assoupit un moment, prend une douche et va se coucher dans sa longue chemise de nuit en lin. Anaïs se dévêt et se glisse sous les draps.

— J'ai visé juste. Je l'ai atteint dans son amour-propre. Tu vauds beaucoup plus que lui, ma chérie. Tu es une belle âme, se félicite-t-elle en écartant le col de la chemise de nuit de l'ancienne entraîneuse pour passer la langue sur le bout de ses seins.

Soudain, les pas d'Henry résonnent dans le salon. June referme un à un les boutons de sa chemise. Le silence se fait.

— Il a dû se rendormir. Il n’a pas osé nous déranger. Il ne veut rien savoir. Nous sommes tranquilles, chuchote Anaïs.

Dans la pénombre, elle tente alors de relever le bas de la chemise de nuit de June :

— Je veux te voir nue.

June gonfle ses joues comme une enfant butée.

— Tu sais, je ne suis pas à l’aise avec les femmes.

— Comme tu veux. Désolée, je suis un peu pompette. On peut discuter, si tu préfères, propose Anaïs qui s’en veut d’avoir été maladroite.

Prise de remords à son tour, June se dit que pour obtenir des confidences, il faut en partie la satisfaire. Elle s’allonge sur Anaïs, lui accorde quelques légers baisers sur le front. Celle-ci lui mordille l’oreille, masse ses pieds.

— Je t’en prie, insiste-t-elle, déshabille-toi, je veux embrasser ton corps, perdre la tête avec toi.

— Il n’est pas assez beau. J’ai peur de te décevoir, dit June en se redressant.

Elle en a assez de cette comédie. Il est temps qu’Anaïs s’ouvre, qu’elle déballe enfin sa liaison avec Henry. Il ne peut en être autrement. Sinon, comment expliquer sa présence perpétuelle à Clichy, son admiration béate pour lui, ses dons sans limites, mais aussi les revirements et les accès de froideur d’Henry ? Malicieuse, June lui glisse :

— Est-ce que tu trompes ton mari ? Dans une de tes lettres, tu me disais que tu étais tombée amoureuse de ton psychanalyste. Allendy, je crois ?

— Ce qui se passe entre nous est très étrange, en effet. Je lui confie tout, même les choses les plus intimes : ma vie sexuelle, mes rêves, mes fantasmes, et je sens que ça l’excite. Je suis terriblement attirée par lui. Je serais même prête à tout perdre pour lui. Penses-tu que j’ai raison, toi qui l’as toujours fait pour Henry ?

June rebondit, toute douce :

— Je ne te le conseille pas. Tu n’es pas comme moi, tu es une véritable artiste. Une des rares femmes qui puissent exercer de l’influence sur Henry. Il a besoin de ton regard, de ta force, de ta générosité. Si tu savais combien je te suis reconnaissante de ce que tu fais pour lui.

Avec une bonne dose de mauvaise foi, elle se moque de la virilité d’Henry. Une tactique qui devrait obliger Anaïs à la contredire et à lui faire des aveux.

— Henry et moi, c'est une vieille histoire. Nous ne couchons presque plus ensemble. Je ne trouve plus de plaisir avec lui. Il est même de plus en plus défaillant. L'avantage, c'est que je ne suis plus jalouse. En partie, grâce à toi. Et je vais t'en donner la preuve. Je comprendrais tout à fait que tu puisses aimer Henry. Je te l'autorise même et je ne lui en voudrais pas non plus. Cela n'enlèvera rien à ce que je ressens pour toi. Nous formerons un trio, bien plus solide que celui que nous avons connu avec Jane. Et pendant mon absence, je serais rassurée qu'il soit entre de bonnes mains et qu'il cesse de courir les filles...

Anaïs bat des cils.

— Ma chérie, je ne m'attendais pas à une telle indulgence de ta part. Puisque tu me fais confiance, je t'avoue que, la première fois qu'il est venu à la maison, je suis tombée amoureuse de l'esprit d'Henry. Le soir du dîner avec vous, j'ai eu un coup de foudre pour toi et j'ai été sincère. Mais, après ton départ à New York, nous nous sommes écrit, Henry et moi. Et puis, Hugo nous a invités au restaurant. C'est là qu'Henry m'a regardée autrement. Je me suis mise à danser la rumba. Il me fixait, fou de désir, m'a forcée à le suivre dans un salon du bistrot et s'est jeté sur moi avec sauvagerie.

Anaïs lance un regard inquiet vers June, en quête de son approbation. Tentée de la gifler, celle-ci ne pipe pas et l'encourage de la tête à poursuivre. Anaïs cherche à minimiser sa confession, à la rendre naturelle. Elle évoque les jours passés à Clichy et à Louveciennes, pendant l'absence d'Hugo. Raconte en riant qu'Emilia a même réussi à éviter qu'il ne les découvre dans le lit conjugal en rentrant de son voyage d'affaires, lui demande conseil :

— J'ai réussi à entourlouper Hugo lorsqu'il a découvert mon carnet secret, mais j'ai beau ruser, il sent bien que je lui échappe. À ton avis, comment lui cacher cette liaison ?

Le mot de trop. June se pince pour ne pas crier. Elle ne veut plus rien entendre et décrète qu'elle est épuisée. Il est 4 heures du matin. Les deux femmes finissent par s'endormir. À leur réveil, Anaïs s'empresse de s'habiller et tente de s'éclipser. Trop tard, Henry est déjà levé.

— Hello, les filles ! lance-t-il en leur proposant du café.

— Nous avons bien dormi, bâille Anaïs, l'air le plus naturel possible.

June termine sa tasse et la fusille du regard.

— Dès que je suis arrivée, plusieurs choses m’ont alertée : ce chandail, cette machine à écrire, ta photo. J’ai vite compris que tu occupais le terrain. Tu avais besoin de frissons et d’extase. Nous te fascinions, tu enviais le désir que Val me portait. Et tu as voulu t’approprier ce qui lui plaît tant chez moi. Durant des heures, tu m’as observée, scrutée, testée. Tu as fait ma conquête, comme un homme. Tu m’as ensorcelée, hypnotisée, afin de me posséder et de devenir mon double. Peu à peu, tu as réussi à me singer, telle une mauvaise actrice. Dès que j’ai eu le dos tourné, tu es entrée en scène et il ne t’a pas été difficile de te donner à Henry. Non par amour pour lui, mais par ambition, pour devenir l’inoubliable passion du grand écrivain, le témoin de notre trio, y puisant de quoi alimenter ton journal. Ton seul désir est que la postérité ne retienne que toi. Figure-toi que je n’étais pas dupe de ton stratagème, de ta manière de m’aveugler par des lettres, des serments et des cadeaux. Et je suis entrée dans ton jeu, afin de t’arracher des aveux. Il m’a fallu attendre cette nuit pour que tu finisses par te déculotter. Je vais te dire le fond de ma pensée, tu peux coucher avec Val, mais tu resteras toujours une intrigante, froide et intéressée. Une femme entretenue par son mari banquier.

June se tourne alors vers Henry, avant de les mitrailler.

— Vous n’êtes que des traîtres, tous les deux ! Je vais vous laisser tranquilles, puisque c’est ce que vous voulez. Vous y gagnerez la gloire, mais j’espère qu’un jour, vous aurez mauvaise conscience de m’avoir bernée, bafouée, truandée jusqu’à la moelle !

— June ! Tout est faux ! se défend Henry. Il n’y a rien entre Anaïs et moi, je te le jure.

— J’étais ivre hier soir, ajoute Anaïs. Tu te fais du mal. Ce n’est pas parce que j’ai flirtaillé avec Henry que tu dois nous abandonner. Je t’aime. Nous pourrions vivre heureux tous les trois. C’est même toi qui le souhaitais.

— Jamais ! Je vais te dire la vérité. Tu es laide, machiavélique, fourbe, fielleuse. Tout est artifice chez toi. Tu couches avec tout le monde, Val, ton cousin, ton psy. Pourquoi pas ton père ? Tu ne ressens rien, ton corps n’a pas d’odeur. En désespoir de cause, tu t’escrimes à éprouver des sensations fortes, mais rien ne résonne en toi, car tu n’es qu’une momie.

— Arrête June, tu es complètement folle ! gueule Henry, qui tente de la faire taire en lui plaquant une main sur la bouche.

June lui bourre les côtes de coups de poing en le narguant :

— Je te souhaite bien du plaisir ! Vous formez un beau couple ! Méfie-toi, Val, Anaïs est un vampire. Elle va te sucer le sang et t'obliger à gagner toujours plus. Madame a des goûts de luxe. Même si tu arrives à vendre tes foutus bouquins, tu auras du mal à rivaliser avec le train de vie que lui offre Hugo. Je me suis sacrifiée pour toi, mais tu n'es qu'un écrivain raté. Tu ne seras jamais Dostoïevski !

D'un bond, Henry attrape le bras d'Anaïs et la tire vers la sortie.

— On fiche le camp ! Je ne reste pas avec une hystérique.

June pâlit, poupée de chiffon. Anaïs la couve alors d'un regard hypnotique.

— Ma pauvre chérie. Tu peux me dire les pires horreurs. Elles ne m'atteindront pas. Je te plains. C'est toi qui te retires du jeu.

— Je vais me retirer, et tout de suite. Adieu Anaïs. Salut Henry ! Maintenant, tu as le dernier chapitre pour ton putain de livre !

Là-dessus, elle dévale l'escalier.

OceanofPDF.com

Monky aboie à la lune, comme s'il sentait venir ma fin, tant il est vrai que ce jour-là, j'ai cru mourir. Je voulais me jeter dans la Seine, me faire sauter la cervelle, rejoindre Jane et Luna. Anaïs et Henry... je leur avais tout donné. Ils m'avaient tout pris. Je savais qu'ils en écriraient des tonnes sur moi et mes doubles, Julia, Juliet, Mona, Mara. Pour eux, j'étais June la tentatrice, la mystificatrice, celle dont le chaos serait leur nourriture et leur poison. Mon sang, mes tripes, mon cœur, tout leur servirait. Pas de gâchis ! Et puis, c'est bien connu, les triangles amoureux font le sel des bons romans. La dernière scène sera disséquée. Ils s'en repaîtront pendant des semaines, par pitié, pour mieux se consoler aussi. Un jour, ils finiront par se lasser l'un de l'autre. Deux si grands ego ne font pas bon ménage. Chacun son chemin vers le cirque du pouvoir. Moi, je resterai dans l'ombre, détruite.

Un instant, j'ai pensé à Stratford, au réconfort que ce serait d'être auprès de lui, même si je savais que je m'en lasserais vite. Rien à voir avec l'ivresse ! Henry avait beau me torturer, m'humilier, me pousser au vice, toujours il m'électrisait, m'embellissait, m'emportait dans un tourbillon de rires et de folie. Enfermée dans la chambre 12 de l'hôtel Princesse, je me suis fait porter un bouillon. Impossible d'acheter un billet retour : l'argent de Stratford s'était volatilisé. Dans ma précipitation, j'avais laissé mes affaires à Clichy. Après avoir demandé une avance au patron de l'hôtel, je suis allée boire un coup à La Rotonde. Un groupe d'écrivains bavassait en terrasse. Parmi eux, Michael Fraenkel a proposé de m'accompagner à Clichy. D'après lui, Henry avait décidé de partir pour Londres. Je ne risquais pas de le croiser. À notre grande surprise, il était encore dans l'appartement.

— Tu fuis ? Tu as peur que je m'incruste ? lui ai-je dit.

Penaud, il m'a fait croire qu'il devait rencontrer une éditrice qui pourrait publier son livre sur Lawrence.

— Je t'en prie, ne nous fâchons pas, a-t-il ronronné. Michael va bientôt à New York. Il passera chez toi récupérer mes malles, n'est-ce pas Michael ?

— Jamais tu n'auras *Crazy Cock*, ni *Moloch*, ni aucun de tes papiers, tu entends ? ai-je rétorqué. Tu te contenteras de retrouver dans ta mémoire comment j'étais habillée à l'Amarillo, ce que nous nous sommes dit chez Chin Lee, le moment où je t'ai demandé cinquante dollars, sur le trottoir, après notre sacrée baise.

Michael a rassemblé mes affaires. J'avais besoin d'argent pour rentrer en Amérique. J'ai exigé que Val me donne ce qu'il avait sur lui.

— Tu me dois bien ça, non ?

Il a rechigné, prétextant qu'il n'avait pas de quoi aller à Londres. Tu parles ! Je lui ai ordonné de me montrer son portefeuille et j'ai empoché ce qu'il contenait. Il n'a pas moufté et m'a tendu une enveloppe avec l'écriture d'Anaïs :

— Elle a voulu t'écrire une lettre d'amour.

Quel culot ! Jusqu'au bout elle a cru que je lui appartenais, cette salope ! Je ne l'ai même pas ouverte. J'ai pris un crayon et j'ai griffonné au dos de l'enveloppe ce mot à Val : *Occupe-toi immédiatement du divorce*.

Là-bas, en plein brouillard, la jeep s'est embourbée. Une silhouette se dessine. Un type à chapeau de paille, sec comme un pied de vigne, qui pourrait être James. Encore un peu de répit avant le coup de fusil. J'ai planqué les malles dans un recoin de la chambre, sous une ancienne mangeoire. Ils ne les trouveront pas. Peter ne gratte plus sa guitare et a allumé un feu pour griller des saucisses dont la fumée se mêle à ces milliers de particules étoilées qui tourbillonnent dans l'air marronnasse. Il a dû cuisiner cette sorte de bouillie faite d'orge et de maïs qui cale le ventre. Je suis aux aguets. Un gin calmera peut-être les incessants tremblements de mes jambes et les palpitations de mon cœur. Ce cœur qui s'est emballé, avant la visite d'Henry, un soir de septembre 1961. De passage à New York, il m'avait envoyé un mot pour me dire qu'il se réjouissait de me revoir. Je vivais alors dans un meublé sordide de l'Upper West Side, 95th Street. J'avais astiqué les meubles, rangé frénétiquement la cuisine. J'étais si maigre, le visage si creusé, que je n'osais me regarder dans le miroir. Mon Val !

Après notre divorce à Mexico, il y a eu un long silence. Et puis, en 1947, je lui ai envoyé un SOS. J'avais besoin d'argent. Je m'étais séparée de

Stratford. Nous avions pourtant fait un beau mariage et nous étions allés en voyage de nocces à Carmel. C'était en 1934. Sept ans plus tard, la guerre a éclaté et Stratford s'est engagé comme pilote de bombardier. Il pilonnait les bases allemandes, ne revenant que tous les six mois. L'armistice signé, je l'ai suivi d'une base militaire à l'autre, en Floride et au Texas. Il n'était plus le même, fracassé par les combats, ombrageux, nerveux. Du jour au lendemain, je suis rentrée à New York. Seule dans ce meublé minable, j'ai attrapé une colite ulcéreuse qui provoquait des diarrhées et m'infligeait d'atroces douleurs abdominales, des crampes et des accès de fièvre. Kronski a fait de son mieux pour me soigner. Un peu de répit, avant la chute.

Henry a répondu à l'appel, mais j'étais si démunie que je me suis mise à chercher du travail. Au service d'aide sociale où je me rendais pour trouver un moyen de financer mes traitements médicaux, une assistante sociale m'a proposé de lui donner un coup de main en tant que bénévole, en attendant qu'un poste se libère. Je recevais les clochards du quartier, des filles qui voulaient avorter, des femmes qui n'arrivaient plus à nourrir leur famille, des chômeurs, des immigrés, des vieux, tout un monde auquel je me suis attachée, soulagée de venir au secours de ceux qui souffraient plus que moi. Un an plus tard, j'ai été embauchée. Employée municipale titulaire, c'était la sécurité. Il m'arrivait pourtant d'avoir des moments d'abattement, des dysenteries à répétition, effets indésirables de ma colite ulcéreuse. Un jour, je suis tombée sur un livre d'Anaïs dans une librairie, *Une espionne dans la maison de l'amour*, et je me suis dit qu'elle avait bien joué. Henry n'a rien écrit sur elle. Elle a réussi à publier son *Journal*. Les journalistes en ont fait leurs choux gras.

Peu à peu, les choses ont mal tourné. Je m'absentais de plus en plus souvent du centre social, parlais toute seule, devenais agressive avec les patients, de sorte que le directeur a décidé de me virer. J'ai rué dans les brancards et il a fallu l'intervention de deux agents pour que je quitte les locaux. J'en voulais à la terre entière. Barricadée chez moi, il m'arrivait de crier, de casser ma vaisselle, du moins, le peu qui me restait. Les voisins se sont plaints du tapage au propriétaire. Je m'en foutais ! Un jour, à bout de nerfs, j'ai jeté ma télé par-dessus bord. Les flics ont débarqué. Peter a été convoqué au commissariat et m'a fait interner au Pilgrim State Hospital. Terrorisée à l'idée de me retrouver à l'asile, comme Jane qui s'y est ouvert les veines, j'ai mordu la main d'un infirmier. On m'a attachée et emmenée

de force en salle dite « de soins ». Sur la table d'opération, lorsqu'on m'a annoncé que je devais subir des électrochocs, je me suis débattue, jusqu'au moment où j'ai dégringolé, chuté, les hanches fracassées.

En 1961, lors de la visite d'Henry, j'avais tellement maigri, la peau sur les os, que je flottais dans ma robe noire. Les yeux ourlés de khôl, comme la première fois au dancing, je ne voulais pas qu'il s'apitoie. Une célébrité, Val. Il avait été jusqu'au bout de son projet. Sa *Crucifixion en rose*, j'en connaissais l'origine. Le moment où, en 1927, dans un bureau des Parcs et Jardins du Queens, il avait élaboré son fameux « plan » – dix-huit heures de travail non-stop. Tout était déjà là. Des milliers de notes, matière à plusieurs romans, dont sa trilogie qui, je l'avoue, m'a paru plus apaisée que *Crazy Cock* et *Tropique du Capricorne*. Il lui aura tout de même fallu trente-deux ans pour accoucher de ses triplés : *Sexus*, *Plexus* et *Nexus* !

Des retrouvailles ratées. Il n'est resté qu'un quart d'heure. Je n'arrêtais pas de pleurer. Il m'a serrée dans ses bras si fort que j'ai eu peur qu'il ne me brise. Depuis, il me fait parvenir des chèques de temps en temps, par l'intermédiaire d'amis, de libraires, comme le Gotham Book Mart. Nous nous écrivons des petits mots. Je ne lui cache pas que je suis parfois sous-alimentée et lui demande des nouvelles de ses ex-femmes et de ses enfants. Peter est bien brave, mais ici, je vis comme un ermite. Plus aucun de mes admirateurs ne me fait signe. Carruthers est mort d'une crise cardiaque, Pop, des suites d'un cancer. Remarié avec une actrice, Stratford m'a gommée de sa vie.

Une impotente, voilà ce que je suis devenue. Annette et James ont souvent tenté de me revoir. À la clinique, ils m'ont offert des chocolats, des pâtés, des foulards, leur façon de m'allécher. Si j'avais eu leur adresse, je leur aurais retourné une lettre salée. Comme par hasard, ils descendent dans l'Arizona ! À d'autres ! Peter les recevra. Je ne veux pas qu'ils mettent les pieds dans mon antre. Ces malles, je les ai trimbalées partout, jusqu'au Texas, du temps de Stratford, et dans toutes les chambres d'hôtel crasseuses où j'ai séjourné. Hors de question que *Crazy Cock* soit publié. Henry a fait de Jane une timbrée, de moi, une mythomane. Il a souillé ce lien sacré qui nous unissait, obsédé par une seule et unique question : étions-nous lesbiennes ? Notre amour était pur. Il allait bien au-delà du sexe. Quant à *Moloch*, signé June Mansfield, ce livre de commande ne vaut pas un clou. À la sortie de *Nexus*, j'ai lu un article qui disait que *La Crucifixion en rose*

était l'histoire d'un homme tombé amoureux de l'art d'écrire. C'est assez juste, mais pourquoi les journalistes et les biographes associent-ils toujours Val à Anaïs, alors que sans moi, il serait encore à la Western Union, rongé son frein dans les bas-fonds ?

Un bruit de moteur. Vite, mon fusil. Se sont-ils garés près des écuries ? J'entends des rires, des ronds de jambe. Peter cause avec eux. Le voilà qui toque à ma porte, tourne la poignée.

— June, ouvre s'il te plaît. Ce sont tes amis. Ils sont venus de loin, ils ont apporté une bouteille de sauternes, on va la boire ensemble. June, est-ce qu'il t'est arrivé quelque chose ? Je m'inquiète.

Une petite voix, celle d'Annette :

— Je vous en prie, June. Nous ne vous obligerons à rien. Cela nous ferait tellement plaisir de vous revoir.

Pas tout de suite, mais j'ai la gorge sèche et j'irais bien boire un verre. Je me peinturlure, un peu de violet sur les paupières, du rose aux joues, et j'entrouvre la porte, avant de donner un coup de clef. Annette n'a pas trop changé : toujours sa jolie frimousse sous des boucles blondes.

— Merci, merci, dit-elle.

Je m'appuie sur une canne et clopine vers le feu qu'attise Peter. Les mains pleines de cambouis, James a pris un coup de vieux, de longs sillons au front, tels des lits de rivière. Lorsqu'il jette « Hey June », je crois entendre la voix de Val. Autour de la cheminée, ils parlent de leurs pérégrinations, des pannes, de la chaleur, du chacal qu'ils ont croisé, de leurs nuits dans des motels. Ce sont des intellectuels distingués. Annette est professeure à l'université. James écrit des essais. Ils ont salué les chevaux, caressé les museaux de Washington, de Jefferson ou d'Adams. Peter pose sur la table un plat de saucisses. Annette se réjouit : après une série de procès aux États-Unis, la Cour suprême a cassé le jugement de la cour d'État de l'Illinois et affirmé la valeur littéraire de *Tropique du Cancer*.

— Une avancée majeure. Il sera plus facile de publier les inédits d'Henry. Nous ferons tout pour les restaurer. Il serait si heureux.

— Si vous êtes venus dans l'espoir de récupérer ses textes, vous vous trompez, dis-je. J'en ai pris grand soin, ils sont en parfait état. Mais ils m'appartiennent et je me suis juré de les garder jusqu'à ma mort. Rien ne sert d'insister.

— Je suis ravie d'apprendre qu'ils n'ont pas souffert, s'illumine Annette. Ne vous inquiétez pas. Avec James, nous envisageons d'acheter une de ces nouvelles photocopieuses et nous reviendrons avec cette grosse machine. Cela prendra un peu de temps, mais nous ne vous dérangerons pas. En attendant, si vous le voulez bien, nous aimerions jeter un coup d'œil au contenu des malles, cela nous permettra de prévoir l'étendue du travail.

S'ils fourrent le nez dans les papiers, ils n'en sortiront plus. Un verre de sauternes et dehors, avec un bon coup de pied au cul. Je sais, je parle comme un charretier, mais la faucheuse ne prend pas de gants non plus.

La route est longue avant le premier gîte. Après une tisane au romarin, James lève le siège.

— Ma chère June, nous n'allons pas vous importuner plus longtemps.

Ils montent dans la jeep et Annette brandit un petit paquet entouré d'un ruban violet.

— J'ai oublié de vous donner ce cadeau d'Henry.

Je m'achemine vers elle, toute bancale, et défais le ruban. À l'intérieur, une carte de Val. *Tu es celle que j'ai aimée plus que tout autre, plus que Dieu, que ma chair, que mon sang.* Il y a aussi le bracelet en chrome de Jane avec, gravé en lettres gothiques, *La messagère*. Anaïs le lui a donc rendu. Le jour où Jane m'est apparue au Chaudron, elle avait décelé ma faille et je sais par cœur ce qu'elle disait : Tu as une mission. Tu es la messagère des dieux, la réincarnation d'Iris. Rien ne t'appartient. À cet instant, un colibri circé enveloppé de fourrure bleu-vert se pose au creux de ma main. L'oiseau prend dans son bec rouge le bracelet et s'envole vers les canyons.

— C'était Jane ! Elle a voulu récupérer son bien. Je peux mourir en paix, demain, dans cinq ans, dans dix ans. Prenez les malles, prenez tout, et dites à Henry que je suis fière de lui.

Le colibri est retourné d'où il est venu, quelque part dans ce coin perdu de brindilles et de poussière, cet eldorado lunaire où le vent emporte tout.

**CALMANN
LÉVY**

ÉDITEUR DEPUIS 1836

© Calmann-Lévy, 2022

COUVERTURE

Maquette : olo éditions

Photographie : © Everett Collection / Shutterstock



ISBN : 978-2-7021-8535-3

OceanofPDF.com

Table

[Couverture](#)

[Page de titre](#)

[De la même autrice](#)

[Chapitre 1](#)

[Chapitre 2](#)

[Chapitre 3](#)

[Chapitre 4](#)

[Chapitre 5](#)

[Chapitre 6](#)

[Chapitre 7](#)

[Chapitre 8](#)

[Chapitre 9](#)

[Chapitre 10](#)

[Chapitre 11](#)

[Chapitre 12](#)

[Chapitre 13](#)

[Chapitre 14](#)

[Chapitre 15](#)

[Chapitre 16](#)

[Chapitre 17](#)

[Chapitre 18](#)

[Chapitre 19](#)

[Chapitre 20](#)

[Chapitre 21](#)

[Chapitre 22](#)

[Chapitre 23](#)

[Chapitre 24](#)

[Chapitre 25](#)

[Chapitre 26](#)

[Chapitre 27](#)

[Page de copyright](#)

[*OceanofPDF.com*](#)

Notes

1. Henry Miller, *Sexus*, traduit de l'anglais par Georges Belmont, Christian Bourgois éditeur, 1995.

OceanofPDF.com

Notes

[1.](#) Henry Miller, *Sexus*, *op. cit.*

OceanofPDF.com

Notes

1. Henry Miller, *Tropique du Cancer*, traduit de l'anglais par Paul Rivert, Éditions Stock, « La Cosmopolite », p. 34.

OceanofPDF.com